

1

JULIETTE DUVAL

*Tout ça,
c'est la faute
du chat !*



Éditions



Addictives

Rejoignez les Editions Addictives sur les réseaux sociaux et tenez-vous au courant des sorties et des dernières nouveautés !

Facebook : [cliquez-ici](#)

Twitter : @ed_addictives

Egalement disponible :

Prête à tout ?

Deux inconnus irrésistiblement attirés l'un par l'autre passent ensemble une nuit torride, ils n'ont pas prévu de se revoir.

Oui mais voilà, elle, c'est Tess Harper, une jeune femme qui a un grand besoin d'argent et qui participe à une émission de télé-réalité, quitte à passer pour une poufiasse. Lui, c'est Colin Cooper, il est producteur, plutôt intello, et déteste les paillettes et les bimbos. Et ils n'avaient pas le droit de se rencontrer.

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)

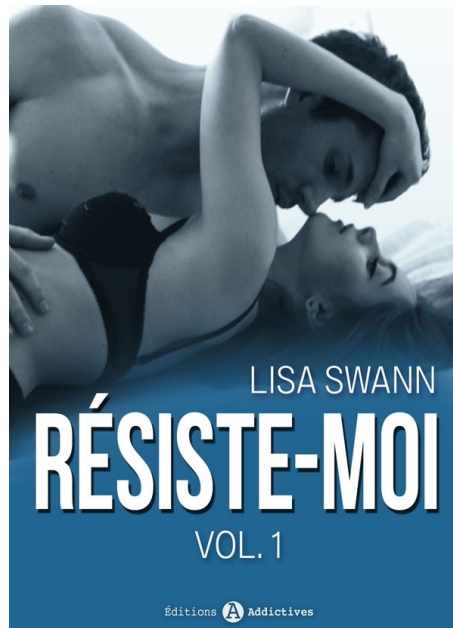


Egalement disponible :

Résiste-moi

Ludmilla Providence est psychologue. Quand une de ses patientes lui raconte des choses étranges sur un éminent chirurgien esthétique, Ludmilla enquête, persuadée que sa patiente est manipulée, voire abusée par le médecin. Mais elle est bien obligée de reconnaître que le docteur Clive Boyd est absolument charmant ! Luttant contre son attirance pour le médecin, Ludmilla décide de lui tendre un piège... Mais si c'était elle, la proie ? Le docteur Boyd est-il sincère ou essaie-t-il de manipuler Ludmilla comme il en a manipulé d'autres ? Impossible de le savoir sans se mettre en danger...

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Juliette Duval

TOUT ÇA, C'EST LA FAUTE DU CHAT !

Volume 1

1. Poils gris et citrouilles

– C'est le chat de Jason !

Tallulah, ma colocataire, pointe un ongle laqué orange vif (Halloween oblige) dans la direction du félin allongé en haut de la bibliothèque du salon. Celui-ci, la tête pendue dans le vide, tente de déloger à coups de pattes le bougeoir en forme de citrouille posé à côté de lui.

– Jason ? Tu connais son propriétaire ?

Tallulah était absente la semaine où je l'ai recueilli. Quant à Violet, ma logeuse, si elle m'a autorisé à le garder, elle refuse de s'en approcher à moins d'un mètre. J'ai dû lui promettre de passer l'aspirateur deux fois plus souvent, rapport aux poils. Quant aux voisins, ils ne possèdent que des chihuahuas plus petits qu'O'Malley (et deux fois plus bêtes). Je m'imaginais déjà propriétaire (dans la mesure où se proclamer propriétaire d'un chat a un sens) et...

Et dans six mois tout au plus, je m'envolerai pour de nouveaux horizons !

Je doute qu'O'Malley apprécie de voyager dans une valise, donc il vaut mieux pour lui qu'on retrouve sa maison. J'ai tendance à oublier que la vénérable « *Painted Lady* » de Violet n'est mon domicile que pour quelques mois, le temps d'un reportage sur les vieilles demeures de San Francisco. Il faut dire que j'en suis tombée amoureuse au premier regard. Alors que d'autres recherchent à les moderniser – nos voisins, par exemple, ont opté pour un style épuré, si blanc qu'il faut presque porter des lunettes à l'intérieur –, Violet tient à conserver sa demeure victorienne, typique de la ville, son cachet authentique. Boiseries repeintes chaque année, meubles chinés chez les antiquaires... Connor ne s'est pas trompé en m'adressant à elle pour louer une chambre en ville. Mon appareil photo reste toujours à portée de main, au cas où je tomberais sur un détail qui m'avait échappé ou sur un éclairage nouveau.

Sans m'en rendre compte, j'ai commencé à m'y sentir chez moi.

Un malaise familier me serre la gorge. Je me tourne vers Tallulah pour le chasser. Nous nous connaissons depuis à peine une semaine, étant donné qu'elle partait en vacances quand je suis arrivée, mais j'ai déjà la conviction qu'elle vaut mieux que n'importe quel antidépresseur. Rien que ses tenues flamboyantes, issues de la friperie dans laquelle elle travaille, suffisent à illuminer le paysage. Je n'aurai jamais le cran d'arborer une robe imprimée petites fleurs roses, jaunes, orange et vertes, assortie de collants torsadés bleus et de bottes de motard, mais sur elle, ça claque.

En attendant, elle me regarde comme si je venais de la planète Saturne. Du bout de l'index, je vérifie que je n'ai pas de la purée de potiron collée au menton.

– *Tout le monde* connaît Jason Sky, voyons ! s'exclame-t-elle en agitant les mains d'un geste

théâtral.

Les dizaines de bracelets qu'elle porte à chaque bras cliquettent joyeusement. Hélas, le nom de famille du fameux Jason ne m'éclaire pas davantage sur son identité.

– Un voisin ?

– Le chanteur de Golden !

Cette fois, ma colocataire paraît carrément scandalisée. Golden... Le nom m'évoque le Golden Gate Bridge, mais à part ça, rien du tout. Il faut dire, s'il s'agit d'un groupe de musique, que ma culture en la matière est plutôt lacunaire. Je me contente généralement d'écouter ce qui passe à la radio, en Islande, au Kenya, en Thaïlande ou en Australie. Je ne retiens jamais les titres, ni les noms des groupes.

– Golden est une célébrité locale, m'informe Connor, plus indulgent pour mon ignorance. Un groupe originaire de la ville.

Je le remercie d'un sourire. Connor, mon preux chevalier ! Nous nous sommes connus dix mois plus tôt sous le ciel pur de l'Islande. Je photographiais les merveilles naturelles du pays tandis qu'il entamait une étude sociologique. Logés tous deux dans une ancienne maison de pêcheur reconvertie en chambre d'hôtes, nous avons vite sympathisé. Esprit curieux et brillant, Connor partage avec moi le goût des voyages et des découvertes. Seule différence : ses racines sont fermement plantées dans la terre de San Francisco, où il revient se ressourcer entre deux enquêtes. Quand il m'a proposé un reportage sur les vieilles maisons de la ville, j'ai sauté sur l'occasion de découvrir cette région du globe que je ne connaissais pas encore. D'autant que je suis faible dès qu'on me parle d'architecture... Cerise sur le gâteau, la série de photos doit se conclure sur une exposition qui, je l'espère, donnera un coup de pouce bienvenu à ma carrière de photographe. En plus, il m'a trouvé cette chambre chez Violet, une vieille amie à lui, psychologue à la retraite. En résumé, je lui dois une fière chandelle. S'il n'était pas bien plus âgé que moi, chauve et porté sur les blondes à gros seins (je suis brune et mes bonnets de soutien-gorge ne dépassent pas le B), je pourrais presque tomber amoureuse.

– Ils sont connus dans *le monde entier*, proteste Tallulah en rejetant en arrière sa chevelure d'un roux flamboyant. L'an dernier, ils ont gagné trois Grammy Awards ! Ils remplissent des stades entiers pour leurs concerts ! À même pas 30 ans, ils sont déjà entrés dans la légende. *Tout le monde* connaît Golden ! Kim, tu as forcément entendu leurs chansons.

– En tout cas, ça ne m'a pas marquée au point de retenir leur nom.

– Je t'emmène à leur prochain concert, obligé. Mais peut-être que tu obtiendras des places gratuites, quand tu ramèneras le chat ?

Je lève les deux mains. On se calme, personne ne touche à O'Malley.

– D'où sors-tu que c'est le chat de ce Jared... ?

– Jason Sky !

– C'est ça. Je veux dire, j'ai recueilli O'Malley la semaine dernière en sale état. Sale, couvert de vermine, affamé, déshydraté... Il ne donnait pas l'impression d'avoir un maître !

Tallulah brandit son téléphone portable sous mon nez.

– Mais si, regarde la photo !

Le chat de la photo ressemble effectivement comme un frère à O'Malley. Même pelage gris, mêmes yeux orange, même encoche à l'oreille gauche, même air de suprême dédain envers le genre humain. Le montant de la récompense promise à qui le retrouvera me fait cligner des yeux.

– Jason a adopté ce chat dans un refuge quand le groupe a déménagé de Los Angeles à San Francisco, le mois dernier, m'explique Tallulah. C'est un symbole de leur retour au pays, tu vois ? Sauf qu'il s'est échappé deux jours après. Tu te rends compte, Kim, *tout le monde* le cherche.

– Mal, visiblement. Personne n'avait l'air de le connaître, dans le quartier. Ou alors c'est un autre chat.

– Tu as fait vérifier sa puce ? demande Connor.

– Sa puce ?

– S'il a été adopté dans un refuge, il est forcément identifié par puce électronique. N'importe quel vétérinaire pourra te le confirmer.

La tête et la queue d'O'Malley (ou Prince, s'il s'agit bien du chat recherché) disparaissent en haut de la bibliothèque. J'aimerais bien pouvoir en faire autant.

Merde.

Pourquoi n'ai-je pas vérifié tout de suite s'il s'agissait d'un chat perdu ? Il avait l'air tellement pitoyable que je l'ai automatiquement classé dans la catégorie SDF. D'ailleurs...

– S'il était si bien chez Jared, il ne se serait pas sauvé.

– Mais il venait d'être adopté, proteste Tallulah ! Il s'est perdu, c'est tout. Et c'est *Jason*.

– Bon, eh bien emmenons-le chez le vétérinaire, nous en aurons le cœur net.

– Et la presse sur le dos dès qu'on saura qu'il s'agit du chat d'une célébrité, achève Violet. Laissez-moi faire.

D'après Tallulah, Violet connaît *tout le monde* à San Francisco. Existe-t-il tant de névrosés en ville qu'ils sont tous passés par son cabinet ? Quoi qu'il en soit, un vétérinaire se présente à la porte de la *Lady* dix minutes après son coup de fil, muni d'un appareil de lecture de puces. Entre-temps, j'ai réussi à faire descendre O'Malley de son perchoir en l'appâtant avec des crevettes. Ce chat ferait n'importe quoi pour des crevettes. Notre visiteur passe l'appareil sur son cou avant d'annoncer :

– Ce chat appartient à Jason Sky, domicilié à Paradise, Pacific Heights...

– J'avais raison ! s'exclame Tallulah, triomphante.

Je lui jette un regard noir. Les gens qui ont raison quand j'aimerais qu'ils aient tort m'agacent.

– Désirez-vous que je me charge de le rendre à son propriétaire ?

– Non ! s'exclame Tallulah, un peu vivement.

Devant le regard étonné du vétérinaire, elle précise :

– Vous comprenez, Kim s'est attachée à lui, elle veut s'assurer qu'il sera bien traité...

Non mais quel culot !

Je ne suis pas « attachée » à cet animal, j'éprouve simplement des doutes légitimes quant à la façon dont il a été traité. Pour ce qui concerne Tallulah, je la soupçonne d'être une fan de Golden.

Opportuniste.

– Je comprends, approuve le vétérinaire. C'est tout à votre honneur. Le numéro indiqué dans le fichier est le...

Je n'ai pas cherché à faire traîner les choses.

Pas du tout.

Mais enfin, j'ai préféré attendre que le vétérinaire s'en aille, terminer ma discussion avec Connor, et puis je n'allais pas appeler en plein milieu d'après-midi, je suis certaine que ce Jared est un homme très occupé. D'autre part, il fallait s'assurer qu'O'Malley reste dans les parages, et est-ce ma faute s'il s'est enfui au moment où Connor prenait congé ? Bref, à présent, la nuit tombe, le chat, blotti dans un fauteuil, s'attire des regards noirs de Violet qui exigera sans doute que Tallulah et moi brossions le tissu des heures pour enlever les poils et... Il est temps d'y aller. Tallulah me tend le morceau de papier sur lequel j'ai noté le numéro comme s'il s'agissait d'une relique sacrée.

– Ça m'étonnerait qu'il s'agisse de sa ligne directe, dis-je pour la calmer. Il a sûrement du personnel pour gérer ce genre de choses.

– Essaie !

– Je ne fais que ça.

On me répond à la troisième sonnerie.

– Résidence Paradise, j'écoute ?

Le ton est trop cérémonieux, la voix trop posée pour appartenir à un chanteur de rock. J'ignore les signaux frénétiques de Tallulah qui me demande de mettre sur haut-parleur.

– C'est à propos du chat.

Un soupir las me répond.

– Vous êtes la dixième personne à appeler aujourd'hui.

– Écoutez, la puce de l'animal donne ce numéro de téléphone, après si vous n'en voulez pas, je n'ai rien contre le garder.

– Ne m'en veuillez pas, mais je vais devoir vous poser quelques questions.

Quelques questions ? C'est un véritable interrogatoire qui s'abat sur moi. Tout y passe : les circonstances dans lesquelles j'ai trouvé le chat, le nom du vétérinaire ayant procédé à l'identification, les particularités physiques de l'animal, son régime alimentaire...

– Vous voulez la marque de la litière, aussi ?

– Végétale ou minérale ?

Il en faut généralement beaucoup pour m'énerver, mais là, la frontière vient d'être allégrement franchie.

Reste calme...

– Bon, vous en voulez, de ce chat, ou pas ? Parce que s'il s'est enfui, c'est peut-être qu'il n'était pas si bien chez vous.

Tallulah ouvre de grands yeux scandalisés. N'empêche, la réplique coupe court au flot de questions. Un silence interloqué me répond, puis :

– Ne quittez pas, je vous prie.

Ne quittez pas, ne quittez pas... J'ai un forfait limité, moi !

Pour six mois, je me suis dit qu'il n'était pas nécessaire d'investir, mais il va me faire changer d'avis.

– C'est normal qu'ils prennent leurs précautions, argumente Tallulah. Jason est tellement célèbre, ils doivent recevoir un tas d'appels bidons.

Je garde pour moi mes commentaires concernant le fait qu'elle m'a poussée à appeler moi-même au lieu de refiler le bébé... pardon, le chat... au vétérinaire. Violet nous observe d'un œil amusé, comme si elle était au spectacle. Ses cheveux d'un blanc tirant sur le mauve et ses robes à jupons (qui porte encore des jupons, de nos jours ?) lui donnent peut-être l'allure d'une inoffensive grand-mère, mais je parie qu'elle prend un grand plaisir à tirer les ficelles dans l'ombre.

Après tout, pour devenir psychologue, il faut soi-même avoir un petit côté manipulateur à la base, non ?

J'avoue, je conserve une dent contre la profession. Une mauvaise expérience personnelle. Ne traînez jamais chez le psy quelqu'un qui n'en a pas envie !

– Mademoiselle ? Merci d'avoir attendu. Pouvez-vous nous envoyer par mail le numéro de la puce, ainsi qu'une photo du chat et une copie de votre pièce d'identité ?

– Pardon ?

– Je peux y aller, si tu ne veux pas, me glisse Tallulah.

– Dès que nous aurons confirmation que tout est en ordre, je vous enverrai l'adresse à laquelle vous rendre, ainsi qu'un code d'accès.

Je suis certaine que même le président des États-Unis ne doit pas bénéficier d'un tel dispositif de sécurité. Et avec ça, ils ont quand même réussi à perdre le chat ?

Chapeau !

– Très bien, faisons comme ça. Je vous confirmerai quand je suis disponible.

Que Jared ne s' imagine pas que je suis à sa disposition d'un claquement de doigts. Après tout, il aurait pu venir le chercher lui-même, son chat ! C'était d'ailleurs certainement ce qu'espérait Tallulah. Mon interlocuteur raccroche après m'avoir indiqué une adresse mail. Je suis surprise qu'il n'ait pas précisé qu'elle s'autodétruirait après usage.

– Pauvre bête, conclus-je en caressant O'Malley, qui ignore encore qu'il va devoir rejoindre Fort Knox.

– Si tu veux... commence Tallulah.

– C'est gentil, mais je préfère m'assurer moi-même des conditions dans lesquelles il vit. Tu comprends, je me suis *attachée* à lui.

Et toc.

Prise à son propre piège, ma colocataire en est réduite à me supplier de ramener un autographe.

– Je ne pense pas qu'il soit approprié de solliciter un autographe dans un cadre privé.

– Il t'en donnera peut-être un quand même ? Il y a une récompense pour le chat, tu sais !

Non, je ne sais pas et je ne veux pas savoir.

Je n'ai pas l'âme d'une chasseuse de primes.

– Je monte envoyer les documents demandés. O'Malley, viens !

– Il s'appelle Prince, remarque Tallulah.

N'empêche qu'il me suit, queue en panache fièrement dressée. Violet essaye de compter les poils qu'il sème sur son passage.

– On ne peut pas le laisser dehors, argumenté-je. S'il lui arrivait quelque chose, Jared enverrait ses avocats à nos trousseaux !

– Juste pour cette nuit, acquiesce-t-elle de mauvais gré.

– Bien sûr.

Avec un peu de chance, mon dossier sera rejeté et O'Malley pourra rester encore un peu.

L'espoir fait vivre.

2. Bienvenue au paradis

– Wow. Juste... Wow. Tu as vu ça, O'Malley ?

Un miaulement indigné monte du carton posé sur le siège passager. Sans doute la version féline de « Comment veux-tu que je voie quoi que ce soit enfermé dans ce carton ? De plus, je te rappelle que je connais déjà les lieux, bien sûr que j'ai déjà vu ! » Je tapote le couvercle d'une main apaisante.

– Désolée, minou. On arrive, c'est promis. Encore trente secondes, d'accord ?

J'attrape Robert sur le plancher de la voiture.

Oui, mon appareil photo s'appelle Robert. Comme Capa. Ou Doisneau.

Et alors ? Étant donné le temps que nous passons ensemble (je le lâche uniquement pour me doucher, et encore), il remporte haut la main le titre de meilleur ami.

La villa se trouve légèrement en contrebas de la route, de sorte que j'ai une vue imprenable sur le parc et les tourelles.

– Tu habites carrément un château, O'Malley !

Enfin, un château à l'américaine. Inspiration plus Disney que Moyen Âge. Mais un château quand même. Je n'ai pas des goûts de luxe. Il m'est arrivé de dormir avec quinze autres personnes sous une hutte ouverte aux vents, dans un hamac à la belle étoile ou sur une simple planche de bois. Pourtant, là, je m'offrirais volontiers un petit séjour. Ne serait-ce que pour profiter de la piscine à débordement avec vue sur San Francisco. L'endroit porte bien son nom, Paradise.

– Pourquoi tu t'es barré, hein ?

Le parc est aussi vaste qu'un petit État d'Amérique du Sud. Il y a de quoi héberger dix félins à l'aise. Or, j'ai retrouvé mon passager bien loin de Pacific Heights. Allez savoir ce qui peut traverser la cervelle d'un chat.

Quoi qu'il en soit, rock star ou pas, si je ne sens pas son maître, O'Malley repart avec moi.

Quelques clichés plus tard, je me décide à rouler jusqu'au portail. La caméra de sécurité s'allume. Quand je vous disais que c'était mieux gardé que Fort Knox. Je tape le code contenu dans l'e-mail reçu la veille au soir. La grille pivote silencieusement sur ses gonds, dévoilant une allée gravillonnée impeccablement ratissée.

– Bien. On y va, O'Malley.

Je peux encore l'appeler comme ça quelques minutes. Cela lui va bien mieux que Prince, si vous voulez mon avis. Ma vieille voiture de location, couverte de poussière, fait un peu tache dans le décor paradisiaque. Tant pis. J'avance au pas, m'arrêtant à intervalles réguliers pour prendre des photos. Je crois que je tombe amoureuse de cet endroit.

– Tu crois que ton maître m'inviterait, pour me remercier de t'avoir ramené ?

Miaulement. Grattements frénétiques. Mon passager n'apprécie pas trop la boîte en carton, malgré les trous que j'ai percés dedans. Ou alors il sent la maison. Je m'arrête devant le perron. Escalier à double volée, rambardes de marbre, on se croirait dans un conte de fées. Dommage que j'aie oublié mes pantoufles de verre. Allez, un dernier cliché pour la route...

– J'ose espérer que Prince ne se trouve pas dans cette boîte ?

Même sans le ton guindé, j'aurais reconnu mon interlocuteur de la veille du premier coup d'œil. Son costume-cravate sombre jure dans le cadre décontracté du paradis californien et il a l'air d'avoir un balai enfoncé dans une partie de son anatomie que la décence m'interdit de mentionner ici.

Oh mon Dieu, on dirait totalement Edgar, le vilain majordome des Aristochats !

Je tente d'enrayer une crise de fou rire d'autant plus malvenue que je ne pars de toute évidence pas sur un a priori positif. Les lèvres d'Edgar, pincées en une fine ligne de désapprobation, m'informent que mon moyen de transport improvisé n'est pas agréé. J'affirme avec un bel aplomb :

– Le carton est tout à fait recommandé en matière de transport animal. Il lui permet de respirer plus facilement. Toutes les animaleries s'y mettent.

D'accord, elles n'apposent sans doute pas le logo « Good Eggs, livraison à domicile » sur leurs boîtes de transport. Mais enfin, je vais peut-être lancer une nouvelle mode.

– C'est bon, Nelson. Fais-la entrer.

Merci, monsieur propriétaire, alias monsieur rock star, alias...

La vache, mais il est canon !

Mes doigts se crispent sur l'appareil photo. Je *dois* le convaincre de poser pour moi. Les images sur Internet que m'a montrées Tallulah ne lui rendent absolument pas justice. Son teint mat et ses yeux légèrement en amande dénoncent une origine exotique. Amérindienne, peut-être ? La couleur des iris, en revanche, évoque celle d'un lagon paradisiaque.

Je m'y noierais bien, moi.

– Vous comptez camper ici ?

Sa voix sèche me sort de ma rêverie éveillée.

Je me comporte comme une groupie ! Si Tallulah me voyait, elle rirait bien...

En attendant, Jared, lui, n'a pas l'air ravi de me voir.

Quelle ingratitude, alors que je lui rapporte son chat !

D'un autre côté, il me soupçonne peut-être d'avoir kidnappé O'Malley dans le but d'entrer en contact avec lui. Après tout, Tallulah serait bien capable d'avoir élaboré un plan pareil.

Tentons la méthode douce.

J'arbore mon sourire le plus « échange avec un peuple inconnu et potentiellement agressif ».

– Camper dans le parc, je ne dirais pas non.

Jared me dévisage comme s'il doutait de ma santé mentale. Il doit être encore plus beau quand il sourit. Là, il a plutôt l'air de souffrir de maux d'estomac. Ou de tête. Ou les deux.

Oups.

L'humour de la réplique lui a manifestement échappé. À supposer que son sens de l'humour n'ait pas disparu à tout jamais dans le gouffre de la célébrité. J'ai connu un photographe mondialement renommé qui prenait tout ce qu'on lui disait au pied de la lettre. Accordons le bénéfice du doute à Jared :

– Je plaisantais.

Il me tourne le dos avec un hochement de tête peu convaincu et me fait signe de le suivre.

C'est pas gagné...

Mon carton dans les bras, je franchis enfin le seuil de Paradise. Mon passager se terre au fond de la boîte. C'est louche. S'il a peur de Jared, canon ou pas, celui-ci ne posera pas les mains dessus.

Le hall de la villa est assez vaste pour servir de gare ferroviaire. Un type en costume sombre, lunettes de soleil sur le nez façon « men in black » joue les porte-manteaux près d'un olivier en pot.

Quand je disais qu'ils ne plaisantent pas avec la sécurité...

Tandis que le dos raide de réprobation d'Edgar s'éloigne dans les profondeurs du bâtiment, je suis la rock star jusqu'à un salon encore plus grand que le hall. Les tentures pêche et crème assorties aux canapés confèrent aux lieux une atmosphère très bon chic bon genre. Sans parler du sol en marbre et des miroirs à cadre doré. Si l'architecture n'est pas loin de me donner un orgasme, la décoration laisse franchement à désirer. Je marque un arrêt. Les restaurateurs de vieux tableaux doivent ressentir la même chose quand ils devinent une œuvre de maître sous l'horrible croûte peinte par-dessus.

– Mademoiselle ? Vous pouvez libérer Prince !

Encore prise en flagrant délit de rêverie ! Enfin, cette fois au moins, je fantasmais au sujet des

lieux, pas de leur propriétaire.

Tout en m'escrimant contre la ficelle qui entoure ma boîte de transport improvisée, je joue les enquêteuses de la SPA.

– Je me demande comment il s'est retrouvé à Alamo Square. Ça fait quand même une trotte depuis Pacific Heights.

– Je me demande comment vous n'avez pas pensé plus tôt à faire vérifier s'il n'était pas identifié, contre-attaque mon interlocuteur.

Il m'en veut vraiment.

C'est injuste, je n'ai rien fait ! Je ne suis même pas une groupie. La seule chose qui m'intéresse, c'est le chat, juré. D'accord, pour être parfaitement honnête, peut-être aussi un peu la façon dont cette moue désapprobatrice met sa bouche en valeur. Mais être sexy n'a jamais constitué une excuse valable pour se montrer désagréable, même si beaucoup semblent le croire.

Je me demande si je peux prendre une photo sans qu'il s'en aperçoive...

– Désolée, je suis française, je ne connais pas bien le système d'identification.

L'excuse de la nationalité marche toujours très bien. Surtout si je force un peu mon accent, inexistant vu le peu de temps que j'ai vécu dans mon pays natal. Jared n'a pas besoin de savoir que grâce à ma mère, je possède également la nationalité américaine. Comme prévu, il s'adoucit au moment précis où j'extirpe enfin le chat de sa boîte.

– Prince ! Viens me voir !

En bon félin, Prince prend le contre-pied exact de cet ordre. Il lui échappe, grimpe sur mes épaules, s'installe autour de mon cou façon écharpe angora et commence à ronronner bruyamment. Le visage de Jared s'assombrit de nouveau. Il a des traits délicieusement expressifs.

Je veux absolument le voir sourire !

Pour l'instant, c'est mal parti. Il me foudroie du regard.

– Qu'avez-vous fait à mon chat ?

– Je me suis juste occupée de lui !

Qu'est-ce qu'il s'imagine, que je l'ai drogué pour qu'il reste avec moi ? (Les crevettes ne comptent pas comme de la drogue.) S'il me soupçonne, j'en ai autant à son service ! Je contre-attaque :

– Il n'a peut-être pas l'habitude de vous voir...

– Je ne l'ai pas depuis longtemps, reconnaît Jared. Mais il a tout ce qu'il lui faut ici.

– La preuve, il a escaladé la grille pour aller se promener ailleurs.

– Il a pu être kidnappé !

– Étant donné la façon dont cet endroit est surveillé, cela m'étonnerait beaucoup.

Sans doute Jared a-t-il perçu la raillerie dans ma voix, car il tente de se justifier :

– Je n'ai pas le choix ! Les fans...

L'ombre d'un doute traverse son visage.

Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour posséder des cils comme les siens ! Je lui laisse la barbe naissante, en revanche, ça lui va incontestablement mieux qu'à moi.

– Vous n'êtes pas une groupie, n'est-ce pas ?

Parce que tu crois que je l'avouerais, si c'était le cas ?

– Une groupie de qui ?

– Mais...

Il ne peut pas répondre « de moi » sans passer pour un gros prétentieux. Du coup, il se demande clairement si je me moque de lui ou s'il existe réellement une personne sur Terre qui ignore qui il est. La situation commence à m'amuser.

– Enfin, poursuit Jared, vous savez qui je suis, n'est-ce pas ?

– Le propriétaire du chat ?

– Je parlais de mon métier.

– Oh. Vous êtes musicien, c'est ça ?

Rock star n'est pas une profession. En tout cas, je suis certaine que ça n'existe pas dans la nomenclature de la Sécurité sociale française. Jared avance la main pour toucher Prince, qui couche les oreilles en feulant. Ce chat et moi n'avons pas les mêmes goûts, ou alors il existe un vice caché. Ce dont je compte bien m'assurer. Il secoue la tête, dégoûté.

– Vous vous moquez de moi. Quel âge avez-vous ?

– 24 ans, mais je ne vois pas quel est le rapport. Vous savez, Jared...

– Jason ! corrige-t-il avec une pointe d'agacement.

– C'est pareil. Bref, il existe de nombreuses personnes de par le monde qui ne connaissent pas votre nom. Simplement, d'habitude, vous ne les croisez pas.

Il me dévisage comme s'il venait de me pousser une deuxième tête, puis, à ma grande surprise, il éclate de rire. Prince se hérissé comme un rince-bouteilles et saute de mes épaules, non sans m'avoir enfoncé ses griffes dans la peau au passage.

– Aïe !

– Désolé. Mademoiselle... Quel est votre nom, déjà ?

– Vous voyez, vous ne vous en souvenez plus non plus.

Il rit de nouveau. Un rire de gorge, sexy en diable. Un rire qui signifie « Déshabille-moi, là, tout de suite, et fais-moi l'amour dans la piscine ». Du moins, c'est ainsi que je l'entends. Je secoue la tête comme si j'avais de l'eau dans les oreilles.

- Vous avez raison, reprenons du début. Bonjour, je m'appelle Jason.
- Moi c'est Kim, dis-je en lui tendant la main.

La poignée me fait l'effet d'une décharge à 200 volts.

La vache, il est branché sur secteur ?

Ou alors il a la fièvre. Sa peau est bien trop chaude. La secousse se répercute dans tout mon corps, activant certaines terminaisons nerveuses que j'adore stimuler sous une couette, moins au milieu du salon d'une rock star milliardaire. Réfugié en haut d'un buffet, le chat me regarde comme s'il percevait mon ébullition hormonale. Il émet un miaulement désapprobateur.

Je sais, je me comporte comme une groupie. Reprends-toi, Kim, ce n'est pas ton genre !

- Il doit avoir faim, commente Jason.
- Ça m'étonnerait, il a dévoré une moitié de saumon avant de partir.

J'avais laissé la bête décongeler dans l'évier pour le repas de ce soir, croyant le chat tranquillement endormi dans ma chambre. Grave erreur. Violet l'a pourchassé dans toute la maison avec un plumeau, ce qui ne m'a pas facilité la tâche au moment de l'encartonner.

- On va bien voir, s'entête Jason. Suivez-moi.

Je n'en espérais pas tant. Une visite guidée sous l'égide de monsieur Sexy ?

Je me demande ce qui m'excite le plus, entre sa compagnie et la découverte des merveilles architecturales de la villa. Mettons la seconde. Sinon, j'aurais aussi bien pu envoyer Tallulah à ma place.

Sur le seuil du salon, Jason se retourne pour appeler le chat.

- Prince ! Viens !

Je me mords l'intérieur de la joue pour ne pas rire tandis que le chat se lèche le postérieur, bien décidé à ignorer son maître. Jason s'est accroupi, de sorte que je bénéficie d'une vue imprenable sur la portion de peau nue entre son T-shirt et son jean taille basse. On distingue un morceau de tatouage. Des écailles, j'ai l'impression. J'aimerais bien savoir ce qu'il représente et jusqu'où il s'étend. Mon appareil photo serré contre moi, j'appuie tout doucement sur le déclencheur...

- Il ne veut pas, fait Jason en se redressant, dépité.

Raté.

Au moment de quitter à mon tour la pièce, je tente ma chance :

- O'Malley !

Celui-ci s'empresse d'accourir, la queue dressée. La tête de Jason est impayable. Pour un peu, je le

prendrais sur mes genoux pour le consoler. Ça me permettrait de regarder sous son T-shirt, au passage.

Hum, restons concentrée. Professionnelle, tu te souviens ? On ne bave pas. Des groupies, il doit en avoir treize à la douzaine. Je n'ai vraiment pas besoin d'ajouter mon nom au lot !

Le chat sur nos talons, nous traversons donc un couloir, tout en marbre et dorures, une salle à manger de la taille d'un studio de danse, un second hall aux murs couverts d'étagères pour aboutir enfin dans la cuisine. Aussitôt, nous sautons du style rococo tendance nouveau riche à un film de science-fiction. Du chrome partout et des appareils dont j'ignore complètement à quel usage ils peuvent bien être destinés. Le tout si propre que ça en devient suspect.

Jason sort des boîtes de pâté d'un placard. Emballage lamé or, nom de contenu pompeux : ce n'est pas le moment de lui avouer que chez Violet, le chat se nourrissait de boîtes de supermarché. Il démoule le pâté sur une assiette, le tend à l'animal... qui, après l'avoir reniflé, s'en détourne, dédaigneux. Jason fronce les sourcils.

– Il adorait ça, avant.

Il faut croire qu'il a pris goût à l'équivalent du McDonald's pour chat. Je m'efforce de prendre l'air innocent et détendu. En vain, puisque Jason me tend l'assiette en me disant :

- Essayez, vous.
- C'est un piège ?
- S'il vous plaît.

Je ne peux pas résister quand un aussi bel homme me supplie. Je m'accroupis, j'appelle « O'Malley ! », je pose l'assiette... Et ce petit chameau accourt aussitôt. Il a décidé de faire tourner son maître en bourrique, je ne vois pas d'autre explication possible. Celui-ci m'observe à présent comme une bête curieuse.

- Kim, nous devons discuter.
- Puis-je prendre des photos ?
- Pardon ?

Oups. Les mots m'ont échappé. Tant pis, à présent que le mal est fait, autant tenter ma chance. Au pire, il me mettra dehors et je passerai à autre chose.

Je caresse Robert pour me donner du courage.

– Je suis photographe et je travaille actuellement sur un projet autour des vieilles demeures de San Francisco. M'autoriseriez-vous à prendre des photos ?

Jason se referme aussitôt. Le sourire s'efface de ses lèvres, ses sourcils se froncent, il croise les bras sur sa poitrine.

- Désolé, c'est une propriété privée. Je n'ai rien contre vous, mais je ne tiens pas à retrouver des

photos de ma chambre dans toute la presse people.

Vexée, je corrige :

– Je ne suis pas un paparazzi ! C'est la villa qui m'intéresse, pas son propriétaire.

La formulation est peut-être un poil vexante, mais elle atteint son but. Il décroise les bras, accorde une caresse rapide au chat. Un excellent antistress. Sa voix s'adoucit.

– Eh bien, venez me raconter ça. Vous buvez du café ?

– Je me l'injecte même en intraveineuse, tant qu'il ne sort pas d'un *Starbucks*.

Ma déclaration, sacrilège pour tout Américain qui se respecte, me vaut un nouveau sourire.

Finalement, il a peut-être bien le sens de l'humour. Ou alors il a compris que je n'étais pas une psychopathe ayant kidnappé son chat à seules fins de l'espionner.

Ledit chat nous raccompagne jusqu'au salon, royal. Je m'assieds dans un fauteuil suffisamment loin de la tentation ambulante et m'efforce de trouver un sujet de conversation qui n'implique ni Prince, ni la musique, ni l'envie irrésistible que j'ai de lui sauter dessus.

– Cet endroit ne vous ressemble pas du tout.

– De votre propre aveu, vous ne me connaissez pas, commente-t-il en sortant deux tasses de porcelaine du vaisselier. Comment pouvez-vous en juger ?

– Vous nourrissez réellement une passion pour le velours pêche et les canapés qui ont l'air de ne pas avoir servi depuis le siècle dernier ?

Il rit en glissant les tasses dans la machine à café (de style tout à fait moderne, celle-ci) posée sur le buffet. L'arôme du breuvage en train de passer me fait monter l'eau à la bouche.

– Vous avez entièrement raison. Pour ma défense, j'ai acheté Paradise il y a un mois seulement et j'ai eu d'autres soucis en tête que la décoration. Notamment celui-ci, ajoute-t-il en désignant Prince, étalé sur mes genoux dans une pose totalement dénuée de dignité.

– Où viviez-vous, avant ?

Un sourire amusé creuse une fossette dans sa joue. Mon ignorance au sujet du groupe semble le rassurer.

Je suppose que ça doit le changer des groupies... Moi : 1 – Fans : 0. Enfin, tant que je me souviens de ne pas baver et de laisser Robert en paix.

– Vous ne vous intéressez vraiment pas à Golden, n'est-ce pas ?

– Désolée que cela vous paraisse aussi incroyable.

– En fait, je trouve ça plutôt rafraîchissant, commente-t-il en me tendant une tasse. Nous nous étions installés à Los Angeles, mais après quelques années, nous nous sommes rendu compte que cela ne nous ressemblait plus. Un retour aux sources s'imposait. Et vous, d'où venez-vous ?

– De partout et nulle part.

– Ce n'est pas une réponse, sourit-il en s'asseyant sur le canapé qui se trouve face à moi.

Le velours pêche lui va décidément très mal au teint.

– Où êtes-vous née, pour commencer ?

Je grimace. Pas à cause du café, qui est parfait, mais de la réponse à sa question.

– Paris.

Une lueur d'intérêt familière s'allume au fond de ses yeux bleu lagon. Je lève une main pour couper aux exclamations qui ne vont pas manquer de suivre (« Paris, c'est tellement chic ! » et tout le reste).

– Uniquement pour des questions de sécurité sociale. J'y ai vécu un mois en tout et pour tout. On ne peut même pas appeler ça une source.

– Mais où avez-vous grandi ?

– En voyage ! Mes parents ont un mode de vie itinérant.

Il tient sa tasse d'une main, pose son menton au creux de l'autre. Sa curiosité se fait plus authentique. À mon tour, je me détends. La conversation aborde un terrain plus familier. Autant l'univers du rock m'est étranger, autant les voyages sont ma passion.

– Bon, alors l'endroit où vous avez vécu le plus longtemps ?

La réponse fuse dans mon cerveau qui la bloque aussitôt.

Cette période est morte et révolue. Suivante ?

Jason sirote sa tasse de café tout en me regardant compter sur mes doigts.

Quoi ? J'ai changé si souvent d'endroit que j'ai du mal à me souvenir.

– Peut-être la Mongolie ? Nous avons passé plusieurs mois sous une yourte à suivre des éleveurs de moutons.

– Vraiment ?

– Vraiment. Je sais monter à cheval sans selle et préparer du thé au lait salé.

Une grimace dégoûtée m'informe que mon interlocuteur ne se sent pas attiré par l'expérience culinaire. Je ris. La plupart des Occidentaux ont la même réaction à la mention des spécialités culinaires mongoles (et encore, j'ai laissé de côté le lait de jument fermenté).

– Rassurez-vous, je cuisine très rarement. J'ai tendance à grignoter quand je suis en reportage.

– Tant que ce ne sont pas des sauterelles grillées...

– Pourquoi pas ? Ce n'est pas si mauvais, en fait. Les sauterelles n'ont pas vraiment de goût, on sent surtout celui des épices.

– Non merci, fait Jason en secouant la tête.

– Vous manquez de curiosité.

Au lieu de s'offusquer de ma critique, il hoche la tête, soudain pensif.

– C'est vrai. Je voyage beaucoup avec mon groupe, mais la plupart du temps, nous n'avons même pas le temps de visiter les villes dans lesquelles nous faisons escale.

– Ce doit être frustrant.

– Je n'y avais jamais vraiment réfléchi. Nous avons gardé la tête dans le guidon pendant longtemps. Aujourd'hui...

Il sirote son café à petites gorgées, le petit doigt légèrement soulevé.

Que cet homme est bien élevé ! Et beau. L'ai-je déjà dit ? Je radote. Il me faut davantage de café.

– Aujourd'hui, poursuit-il, il est temps d'ouvrir une nouvelle ère.

Le sourire qui accompagne cette déclaration est si chaleureux que j'en ai la bouche sèche.

Il me drague, là, ou je me fais des idées ?

— Parlez-moi encore.

... ou pas.

Je fixe désespérément le fond de ma tasse. Il ne m'aide pas, là.

Je ne suis pas venue pour ça ! Prince, au secours ! Dis-moi qu'il raconte la même chose à toutes les filles.

Je caresse le félin qui ronronne sur mes genoux, indifférent à mon dilemme.

– Il vous adore, constate Jason avec une pointe de jalousie.

– Il sait simplement qui l'a nourri durant les derniers jours.

– Je ne sais pas... Avez-vous déjà eu un chat ?

Cette fois, la question est facile. Je secoue la tête.

– Les chats voyagent mal.

– C'est vrai. Je me disais que j'allais me poser en emménageant ici et que c'était l'occasion.

Il reprend une gorgée de café avant de s'apercevoir que sa tasse est vide. Je n'ose pas réclamer une deuxième tournée.

Est-il aussi troublé que moi ? Sûrement pas, une rock star comme lui doit en dévorer dix comme moi à chaque dîner.

Il pose la tasse sur la table basse devant lui, la reprend, passe une main dans ses cheveux.

– En fait, j'ai été très occupé depuis notre retour. Vous avez raison, j'ai trop peu de temps à lui consacrer.

– Je ne vous faisais pas de reproches !

En fait, si, mais je suis à présent persuadée qu'il ne nourrit aucune mauvaise intention à l'égard de Prince. Je devrais peut-être lui suggérer de se méfier d'Edgar ?

Enfin, il se décide à relancer la machine à café. L'arôme du liquide salvateur me rend mes esprits.

Inutile de me faire des idées, draguer fait partie du métier. C'est une deuxième nature.

J'ai presque hâte de partir, soudain. Si ce petit jeu se poursuit, je finirai par me couvrir de ridicule. J'en suis réduite à caresser Prince pour me donner une contenance. Celui-ci se roule d'extase sur mes genoux, achevant de recouvrir mon pantalon de poils gris. Le silence se prolonge, devient presque inconfortable.

– J'ai une proposition à vous faire, annonce enfin Jason en me tendant une tasse.

Je m'en empare tout en m'efforçant de chasser de mon esprit les images indécentes que cette phrase y a fait germer.

– Oui ?

– Puisque le bien-être de Prince semble vous tenir à cœur, pourquoi ne pas venir régulièrement vous en occuper ? Vous pourriez passer une heure... deux heures par jour ? Votre tarif sera le mien.

Je regarde la mousse tourner dans ma tasse de café en me demandant ce qu'il a bien pu mettre dedans pour que je m' imagine qu'il me demande de devenir sa cat-sitter.

– Pardon ?

– Bien sûr les horaires sont flexibles. Vous aurez un code d'accès permanent.

– Vous êtes sûr, là ? Comme vous le disiez tout à l'heure, vous me connaissez à peine.

– Prince vous aime, affirme-t-il avec un sourire à me chavirer le cœur. Je me fie à son jugement.

Vu sous cet angle... Au moins, je n'ai pas à m'inquiéter que mon protégé soit maltraité. Ce qui était tout de même mon but de départ, ne l'oublions pas.

Croiser chaque jour son sexy propriétaire constitue un bonus non négligeable. Sans parler du pécule que me rapporterait cette activité inopinée.

Non, attendez, il y a forcément un lézard quelque part !

– Écoutez, je n'ai jamais été cat-sitter. Je ne suis pas sûre d'être qualifiée pour...

– Je suis certain que vous vous en sortirez très bien.

Pour quelqu'un qui accorde un tel prix à sa sécurité, je le trouve bien optimiste. Il y a moins d'une heure, il me prenait encore pour un paparazzi et/ou une fan hystérique !

- Qu'est-ce qui vous prouve que je ne vais pas en profiter pour prendre des photos partout ?
- Vous m'avez dit que vous n'étiez pas un paparazzi.
- Et vous me croyez, comme ça ?
- Oui, comme ça, répète-t-il en me regardant au fond des yeux.

Je me liquéfie aussitôt de l'intérieur jusqu'à n'être plus qu'une masse de gelée tremblotante dans une peau hérissée de chair de poule. Percevant mon trouble, le chat m'enfonce sournoisement ses griffes dans la peau.

Mais qu'est-ce qui m'arrive, à la fin ?! Je n'ai jamais été du genre à me comporter comme une midinette en face d'un beau mec, aussi sexy soit-il. Tallulah déteint sur moi, ou quoi ?

Jason continue à me fixer en silence. Je m'accroche à mon café comme à une bouée de sauvetage. En langage corporel, il me lance clairement un défi. Hélas pour moi, je n'ai jamais été du genre à reculer devant la provocation. Monter à cru un cheval lancé au galop ? Même pas peur ! Sauter d'une falaise à vingt mètres ? Aucun problème ! Improviser une chorégraphie dans un club bondé ? Me voilà ! Passer dix heures en planque au fond d'une caverne pour photographier des chauves-souris vampires ? Comptez sur moi. Travailler pour une rock star mondialement connue ?

- D'accord, dis-je en posant ma tasse pour lui tendre la main.

Il la serre en douceur et son pouce vient broser la base de mon poignet, là où les veines se devinent sous la peau. Je frissonne de la tête aux pieds. J'ai chaud. Non, j'ai froid. Je ne sais plus. Je caresse Prince de l'autre main pour me donner une contenance.

- Enfin, seulement pour quelques semaines. Je quitte San Francisco en février.

- Qui sait ? Vous pourriez vous y plaire. Je demande à mon assistante de vous préparer les papiers.

Il n'a toujours pas lâché ma main ni détourné les yeux.

D'accord, c'est plus qu'une impression à ce stade. Le chat a bon dos... Qu'est-ce que je fais, alors ?

À ma place, Tallulah n'hésiterait pas une seconde. Là est bien le problème. Je n'ai pas l'étoffe d'une groupie, moi. Le monde du showbiz m'est aussi familier qu'un couteau à une poule. Je suppose qu'il doit servir le même baratin à toutes les filles qui défilent et je ne sais pas si je dois me sentir flattée ou vexée de compter dans le lot.

Soudain, son téléphone sonne, l'obligeant à détourner son attention de moi. Il répond par oui ou par non, visiblement contrarié. Prince, estimant sans doute que l'atmosphère se charge d'ondes négatives, saute de mes genoux pour disparaître dans le labyrinthe de la villa.

Je profite de la pause pour m'efforcer de reprendre mes esprits. Être payée pour m'occuper d'un chat dans une villa magnifique, sincèrement, c'est loin d'être le pire des petits boulots que j'aurai occupés. La photographie ne suffit pas toujours à me faire vivre : j'ai été serveuse, guide touristique, assistante personnelle, shampooineuse, vendeuse de glaces, baby-sitter, animatrice de centre de vacances, j'en passe et des meilleures. Le problème, c'est que l'offre ne me semble pas tout à fait

désintéressée. Dois-je m'autoriser à y répondre, à supposer que je ne confonde pas flirt de convenance et drague véritable ? Constater que mon expérience internationale ne m'est d'aucune aide en la matière a un côté profondément vexant. J'ai l'habitude de flirter, oui, mais pas avec des hommes de cette pointure. Ça ne devrait pas compter, et pourtant...

– Désolé, me dit Jason en raccrochant, je dois y aller.

Ah. Bon, je m'étais peut-être monté des films, tout compte fait. Nous ne sommes pas si loin d'Hollywood.

– Moi aussi, dis-je en époussetant mon jean plein de poils de chat.

Au moins, j'aurai une belle histoire à raconter ce soir. Si je manœuvre bien, je parviendrai peut-être à échanger des détails croustillants contre quelques corvées ménagères ? Enfin, si Tallulah promet de tenir sa langue. Je ne veux pas que Jason s' imagine que je balance sa vie privée sur Internet. Quant à Violet, elle ne manquera pas d'analyser ma visite sous toutes les coutures. Le chat représente sûrement un symbole quelconque à ses yeux, mais lequel ? Je devrais parier avec Tallulah à ce sujet, elle a toujours des suggestions délirantes.

Jason me tend la main pour me congédier. Je l'effleure rapidement dans l'espoir d'éviter l'effet « décharge électrique ». En vain. Le moindre contact m'enflamme. Il va falloir que mon corps et moi ayons une petite explication, impliquant une bonne douche froide.

– Rendez-vous demain pour la signature des papiers ?

– Demain ?

– Imaginez, si Prince continue à refuser de manger. Je préfère ne pas prendre de risques.

– Bien sûr.

Je n'ai pas l'impression que nous parlions du chat, là. Impression qui se confirme quand mon interlocuteur ajoute :

– Je vous invite à déjeuner. On négocie toujours plus à l'aise autour d'un bon plat.

OK, je suis officiellement perdue. À quoi joue-t-il ? J'ai besoin d'une consultante en rock star, d'urgence. Peut-être même d'une psychologue. Ça tombe bien, j'ai les deux sous la main.

– Si vous n'êtes pas libre... commence Jason, ayant remarqué mon hésitation.

– Si, si, je peux. C'est très aimable à vous.

– Je vous ferai visiter la maison, puisqu'elle semble vous fasciner.

Moins que son propriétaire...

Je cherche le chat du regard, mais ce traître m'a abandonnée. Il a intérêt à justifier ma présence ici demain ! S'il se fait encore la malle, pas de contrat, pas de déjeuner, pas de Jason.

– Vous devriez garder Prince à l'intérieur pendant un petit moment, le temps qu'il retrouve ses repères.

Heureusement que le petit félin ne peut pas me comprendre (du moins je l'espère), sinon il m'en voudra à mort : ce chat ne supporte pas les portes fermées. Jason approuve gravement.

– Faites-moi confiance.

Sa voix me donne la chair de poule. Je n'ai aucune raison de lui faire confiance. Je le connais depuis moins d'une heure et puis c'est une rock star, autrement dit, un extraterrestre. Mais il y a quelque chose entre nous que je n'ai jamais ressenti auparavant. Quelque chose que je ne parviens pas à définir. Et ça m'agace. J'aime comprendre ce qui m'entoure, ce qui m'arrive. Alors confiance ou pas, je prends le risque.

– À demain, alors.

J'entends Prince miauler désespérément derrière la porte alors que je rejoins la voiture. Pourtant, malgré toute l'affection que je lui porte, ce n'est pas lui qui retient mon attention.

Tallulah avait raison : Jason Sky est vraiment un homme extraordinaire.

3. Cuir et crevettes

Je contemple le tas de vêtements posé sur mon lit. L'équivalent de ce que peut contenir une grosse valise. Tenues pratiques pour voyager et se fondre dans le décor, principalement. Rien qui convienne à un déjeuner avec une rock star... Mais n'oublions pas que je me présente en tant que cat-sitter. Un jean et un T-shirt frappé du logo « Big Cat Rescue » seront parfaitement appropriés. Oui, mais j'aurai l'air d'un sac...

Argh !

De frustration, je fourrage dans mes cheveux avant de me souvenir du temps que j'ai passé à les défriser. Enfin, à *tenter* de les défriser. Cette tignasse rebelle à toute tentative de domestication est ma Némésis. Si je n'avais pas promis à ma grand-mère de ne jamais la couper, je m'en serais débarrassée depuis longtemps. Je passe une bonne demi-heure chaque soir à la broser puis à la tresser pour la nuit, elle est si épaisse que l'eau coule dessus sans pénétrer dessous et mes quelques tentatives pour égayer leur châtain sombre de mèches plus claires se sont soldées par des catastrophes. Inutile de compter dessus pour mon atout séduction.

Voyons voir...

Mon corps est sans aucun doute mon meilleur atout beauté. Vive le sport qui sculpte les muscles et bronze la peau. Donc, pour le mettre en valeur, plutôt une robe bain de soleil ? Oui, mais un brouillard épais pèse sur la ville, apportant avec lui un air froid et humide. Un pull serait plus approprié. Je laisse échapper un cri de frustration. D'habitude, j'enfile le premier truc qui me tombe sous la main au saut du lit. Après l'avoir bien secoué quand même, souvenir de certaines contrées où l'on risque d'y trouver des hôtes indésirables. Je n'ai pas spécialement peur des araignées, mais au-delà de dix centimètres de circonférence, elles ont tendance à me rendre nerveuse.

– Kim ?

Tallulah entre sans attendre ma réponse.

Respect de la vie privée ? Connaît pas.

Elle s'est autoproclamée ma meilleure amie, bien que je lui aie expliqué que la place était déjà occupée par Robert, et refuse d'en démordre. Ce statut implique, entre autres, l'autorisation d'entrer dans ma chambre quand bon lui semble.

– Tu n'es pas encore habillée ? demande-t-elle en scrutant les vêtements répandus sur le lit. Tu veux que je te prête quelque chose ?

– Merci, mais non, merci.

Ma réponse hâtive lui arrache une moue.

– Tu devrais te lâcher un peu, tu sais.

– L'orange me va très mal.

Tallulah ressemble un peu à la citrouille, entre ses fausses tresses safran, son pantalon en velours côtelé brique et son chemisier à petits carreaux verts. Le comble étant que le tout lui va très bien. Cependant, n'ayant pas son teint doré de métisse ni ses courbes voluptueuses, je doute de m'en sortir aussi bien.

Restons classique.

– Tu ne vas quand même pas mettre un jean ! s'exclame ma colocataire, horrifiée.

– Il fait froid.

Et je ne possède pas grand-chose d'autre.

– Mais tu vas déjeuner avec Jason Sky !

– Uniquement pour signer un contrat de cat-sitter.

– Tu aimerais bien le croire, hein ? lance Tallulah avec une grimace comique.

Je n'en sais rien, c'est bien ça qui m'ennuie.

Au bout du compte, elle et Violet ne m'ont été d'aucune utilité, hier soir. Le point de vue de Tallulah se résume à « saute-lui dessus » et je n'ai rien compris au discours de Violet sur les projections.

– Blague à part, j'ai un grand service à te demander. S'il te plaît, plaide Tallulah, mains jointes sur sa poitrine.

– Quoi donc ?

– Peux-tu remettre ceci à Jason ?

– Quoi ?

Attends. Elle se prétend ma meilleure amie et elle veut me piquer mon mec ? D'accord, techniquement, Jason n'est pas mon mec. Pas plus que Tallulah n'est ma meilleure amie, ce titre a été enterré il y a bien longtemps. Mais quand même...

Le nom inscrit au feutre à paillettes sur l'enveloppe est Julian.

– Le batteur du groupe, me confie Tallulah en envoyant un baiser imaginaire à l'enveloppe. L'homme le plus sexy du monde.

– Vraiment ?

Elle brandit sous mon nez son téléphone portable, dont le fond d'écran affiche le portrait d'un homme brun, baguettes à la main, un bandana autour du front. Sexy, si on aime les bad boys tendance gang mexicain.

En toute objectivité, il n'arrive pas à la cheville de Jason. Enfin, des goûts et des couleurs... Disons

que Julian est la version masculine de l'orange.

- Et, euh, tu le connais ?
- Si c'était le cas, je n'aurais pas besoin de lui écrire.

Je regarde l'enveloppe entre mes mains. Elle dégage un parfum de patchouli. À l'ère d'Internet, sérieusement ?

- Il n'a pas Facebook ? Twitter ? Instagram ?
- Si, et plusieurs milliers de followers. Pour sortir du lot, il faut quitter les sentiers battus. Tout le monde n'a pas la chance de trouver des chats perdus.
- D'accord. Mais...

Je n'ose pas lui demander ce que contient la lettre. Son numéro de téléphone ? Une proposition indécente ? Sa taille de soutien-gorge ? Qu'est-ce que je trouverais, moi, si je devais écrire à Jason ?

Question idiote. Si nous ne nous étions pas rencontrés par hasard, je ne saurais même pas qu'il existe. Rétrospectivement, ça fait bizarre.

- Tu es sûre que c'est une bonne idée ?
- Pourquoi pas ?
- Ça fait un peu groupie, non ?
- Quel mal y a-t-il à être une groupie ?

Nous ne tomberons jamais d'accord sur ce point, je le crains. Je glisse à contrecœur la lettre dans le sac qui contient mes papiers et Robert. Après tout, je ne suis pas là pour juger.

- Bon, je te promets de la donner à Jason, s'il accepte.
- Merci mille fois ! Et surtout : amuse-toi bien avec Jason.
- Il ne m'intéresse pas, je te l'ai déjà dit.

Avec une certaine mauvaise foi. Mais bon, à force de le répéter, je vais peut-être finir par le croire ?

J'attrape au hasard un jean et un T-shirt sur le lit.

- Je vais m'habiller, maintenant.
- Tu veux de l'aide ?
- Juste un peu d'intimité.
- On est faites de la même façon, tu sais.

Ça, je me le demande.

- Ce n'est pas le problème. J'ai besoin de calme pour réfléchir.
- Tu réfléchis trop, bougonne-t-elle en sortant.

Je préfère surtout éviter qu'elle ne me convainque d'enfiler une robe à fleurs ou un gilet à grosses mailles. Quelque chose me dit que ce n'est pas trop le style de Jason. Quant à savoir ce qui conviendrait parmi ma panoplie, mystère et boule de gomme.

J'ai une idée : je vais tirer au sort.

Je dois m'y reprendre à deux fois pour taper le code tant mes doigts moites glissent sur les touches. Je déteste ça.

Au diable Jason pour me mettre dans des états pareils. Il n'a pas dû passer des heures devant sa glace, lui. Si ça se trouve, il a peut-être oublié notre rendez-vous ?

Heureusement, Prince accourt dès que je descends de voiture. J'enfouis mon visage dans sa fourrure, me félicitant mentalement d'avoir opté pour un pull en alpaga gris perle. Ce moment d'heureuse réunion est troublé par l'arrivée d'Edgar, toujours aussi raide.

– Mademoiselle Ancel, monsieur Sky vous attend.

Je croyais que ce genre de personnage n'existait que dans les films.

J'aurais sans doute dû opter pour des talons aiguilles plutôt que des boots pour me montrer à la hauteur du standing qu'il exige des visiteurs. Prince calé contre mon épaule, j'exhibe mon sourire le plus « demoiselle-comme-il faut ».

– Merci, Edgar.

– Nelson.

Oups !

Je tente maladroitement de me rattraper.

– Oh, comme l'amiral.

– Comme Mandela, corrige-t-il, offensé.

Re-oups. Ce n'est pas aujourd'hui que j'obtiendrai un bon point.

Du coup, je n'ose pas protester quand il affirme :

– Monsieur Sky vous attend au salon. Vous connaissez le chemin.

– Bien sûr.

Malheureusement, le hall d'entrée donne sur quatre couloirs différents, sans compter l'escalier, et du diable si je me souviens lequel est le bon. Je pose Prince à terre dans l'espoir qu'il me mènera à bon port. Il file aussitôt, la queue en panache.

Gagné ! Enfin... presque.

Ce ventre à pattes m'a conduit droit à la cuisine.

– Ah non ! s'exclame une femme d'âge mûr, au teint sombre et aux formes généreuses, en nous voyant entrer. Tu as déjà eu trois fois des crevettes.

– Il adore le poisson et les fruits de mer. Surtout les crevettes.

Je plaide coupable sur ce point. Pour compenser le fait que je lui achetais des boîtes bon marché, je l'ai invité à partager nos repas, or comme toute ville côtière, San Francisco offre un large choix de produits de la mer. La femme lève les yeux vers moi, un large sourire aux lèvres. Elle essuie sa main sur son tablier avant de me la tendre.

– Bonjour. Je suis Berenice, la cuisinière.

Au moins une qui semble heureuse de me voir.

Je lui souris en retour.

– Kim. C'est moi qui ai recueilli Prince, dis-je en surveillant l'intéressé du coin de l'œil.

Il guette la première occasion de grimper sur le plan de travail. La cuisine sent trop bon pour que je lui abandonne mon déjeuner, cette fois !

– C'est un bandit, celui-ci, gronde Berenice.

Le ton contient toutefois davantage d'affection que de désapprobation. Je ne m'inquiète pas trop pour mon protégé, qui se lèche les babines par anticipation.

– Je dois voir Jason, enfin, monsieur Sky, pour un contrat...

– Il est encore dans son bureau, mais ne vous inquiétez pas, il en sortira quand l'odeur lui parviendra, m'informe Berenice en désignant les fourneaux.

D'accord.

S'il me restait la moindre illusion quant à l'intérêt que me porte Jason, elle vient de se dissoudre dans la vapeur ambiante. J'essuie mes mains sur mon pull d'un geste nerveux. Je n'ai pas l'habitude de demeurer les bras ballants dans une cuisine.

– Puis-je vous aider pour quelque chose ?

Berenice ouvre de grands yeux.

– *Dios*, non ! Vous êtes invitée !

– Comme une future employée. Nous travaillerons bientôt ensemble.

La cuisinière renifle.

– Le bandit, il n'a besoin de personne. Je vais vous dire, *querida*, le problème le plus urgent dans cette maison serait d'engager un décorateur.

Ça, c'est certain.

Je hoche la tête avec un enthousiasme qui fait sourire mon interlocutrice.

– Monsieur Sky a certainement les moyens d'en payer un.

– Lui ? s'exclame Berenice en levant au ciel une spatule pleine de sauce. Si je n'étais pas là, il oublierait même de se nourrir. Il ne faut pas compter sur lui pour les détails pratiques. Nelson s'occupe de tout.

Je tente d'imaginer le résultat d'un projet de décoration mené par le clone d'Edgar Balthazar.

On n'est pas sortis de l'auberge...

– Vous savez, poursuit Berenice, en veine de confidences, j'ai travaillé pour des célébrités qui avaient cinquante domestiques pour ci et pour ça, même pour leur couper les ongles. Jason, c'est l'excès inverse : seul Nelson habite ici en permanence. Je m'occupe de préparer les repas, on voit passer de temps en temps les vigiles dans le parc et du personnel envoyé par l'agence d'entretien, jardiniers, femmes de ménage... Ce n'est pas un environnement pour un jeune homme !

L'affection que Berenice porte à son employeur transperce dans sa voix.

J'avoue, il marque quelques points dans mon estime également. La célébrité ne lui a pas trop tourné la tête, on dirait.

– Si je n'avais pas insisté pour avoir un équipement fonctionnel, poursuit mon interlocutrice, je cuisinerais encore sur une gazinière !

Ah, je comprends mieux le décalage entre la cuisine et le reste de la maison.

– C'est impressionnant, dis-je en désignant l'immense congélateur du menton.

– Je m'occupe de nourrir tout le groupe, m'explique Berenice. Jason tient à ce qu'ils mangent sainement, après ces années à Los Angeles.

Elle a prononcé le nom de la ville comme elle aurait annoncé la porte des Enfers. Je ne peux retenir un sourire.

– On ne mange pas bien, dans la Cité des Anges ?

– Ça, non ! Des pizzas, des hamburgers, glaces et sodas... De quoi vous ruiner la santé. Jason a bien fait de faire appel à mes services. Que du frais, du bio, du vitaminé ! Je vais leur refaire une jeunesse, à ces gamins.

Ces gamins frôlent quand même la trentaine...

De toute évidence, l'instinct maternel de Berenice s'étend à ses employeurs. Peut-être pas au chat,

en revanche, si ma présence est nécessaire... Mais l'est-elle vraiment ? Je m'empresse de relancer la conversation pour m'éviter de psychoter.

– Vous avez des enfants ?

– Si, trois. Jason, c'est le portrait craché de mon aîné, vous savez. Pas des mauvais bougres, mais parfois, ils ont besoin d'une femme pour leur remettre un peu de plomb dans la tête.

– Oh, je suis certaine que Jason ne manque pas de compagnie.

Là, ma vieille, tu prêches le faux pour savoir le vrai.

– Et qui donc ? s'exclame Berenice en plantant un cure-dents dans une innocente crevette. Personne ne vient jamais ici. Bien la peine d'avoir une aussi grande villa !

– Jason est de San Francisco, non ? Il doit avoir de la famille...

J'aurais pu demander à Tallulah, notez. Elle doit sûrement être au courant. Mais j'étais trop occupée à nier mon intérêt pour Jason.

– La famille ? Il refuse même de répondre à sa mère quand elle appelle, pauvre femme ! Je veux bien que son père n'approuve pas son choix de carrière, mais si personne ne fait d'efforts, comment voulez-vous que les choses s'arrangent ?

Hum, je passe mon tour sur celle-là.

Je profite du fait qu'elle se concentre de nouveau sur ses casseroles pour chiper une crevette et la donner au chat. En tant que future cat-sitter, je dois bien gâter mon protégé.

– Enfin, soupire Berenice, vous êtes jeune et pleine d'énergie, vous. Peut-être arriverez-vous à faire bouger un peu les choses.

Hein ? Pourquoi moi ?

Je n'ai pas le cœur à signaler que je ne fais que passer ; en quelques semaines, je doute avoir le temps de changer quoi que ce soit. La conversation se poursuit à bâtons rompus. Berenice connaît une foule d'anecdotes savoureuses sur la ville. En particulier, fan de séries télé, elle me recommande la visite de Macondray Lane, sur Russian Hill, qui a inspiré Armistead Maupin pour ses *Chroniques de San Francisco*. Je suis très déçue, en revanche, d'apprendre que la maison des sœurs Halliwell dans *Charmed* n'a jamais existé, la série ayant été filmée à Los Angeles.

– Je vois que vous avez trouvé le chemin sans problème.

Je me cramponne à la table contre laquelle je m'appuyais pour ne pas sursauter. Cette voix... Chacune de mes terminaisons nerveuses vibre sous son timbre viril. Je fantasmais l'autre jour au sujet de la plastique de Jason : celle-ci n'est pourtant pas son meilleur atout. Logique pour un chanteur, après tout.

Prince, qui ne partage visiblement pas mon émoi, opte pour la fuite. Il se faufile sans mal entre deux longues jambes moulées dans un jean sombre. Mon regard remonte automatiquement vers les

hanches minces, le torse large sous un T-shirt à l'effigie de Golden, suit le tracé carré de la mâchoire, caresse l'épiderme doré...

Ne le regarde pas dans les yeux !

Trop tard. Je me cramponne à Robert. Il crépite d'impatience au fond de son étui.

Je veux des photos ! Combien de fois aurai-je la chance de disposer d'un pareil modèle ?

Pure question d'esthétisme, bien sûr. Je ne joue pas les groupies. Surtout que... nous ne sommes pas seuls.

Derrière Jason se profilent deux hommes et une femme inconnus. Ah si, je reconnais ce visage basané sous des cheveux décolorés maintenus par un bandana. Il figure sur le fond d'écran de Tallulah. Je vais pouvoir remettre sa lettre en main propre, tout compte fait. Si Julian est là, les deux autres doivent être respectivement la bassiste et le guitariste du groupe. La première, une beauté brune en pantalon de cuir noir et top moulant écarlate, porte un étui de guitare sur son épaule. Le second, un grand blond au look de surfeur, coup de soleil sur le nez inclus, garde les mains dans les poches arrière de son jean.

– Vous ne m'aviez pas prévenue que vous viendriez tous manger ! s'exclame Berenice en essuyant ses mains sur son tablier.

– Désolé, Berenice. Il y a eu un changement de programme de dernière minute.

Un changement de programme qui le contrarie, visiblement. J'aimerais frotter du pouce ce trait vertical entre ses sourcils. Ses camarades n'ont pas l'air beaucoup plus joyeux, à l'exception de Julian, qui m'adresse un clin d'œil.

Allô ? Erreur d'aiguillage !

Jason force un sourire sur ses lèvres. Ça fait si peu naturel que je doute que Berenice, même avec la meilleure volonté du monde, s'y laisse prendre. Une chance qu'il soit chanteur et non acteur.

– Je suis certain que vous avez cuisiné pour dix, comme d'habitude.

– Et si je tombais malade, comment vous feriez, hein ? Au moins, comme ça, le congélateur est toujours plein.

Le sourire se fait un peu plus sincère. Puis s'évanouit quand il se tourne vers ses amis. Se rallume un peu quand il revient à moi.

– Kim...

– Oui ?

Jason me dévisage avec une étrange intensité. Essaie-t-il de me parler par télépathie ? Sa présence rayonne comme un soleil. J'ai soudain aussi chaud que si Berenice avait laissé le four allumé.

– Kim, je vous présente le reste de Golden : Tom, Cynthia et Julian.

Sa voix roule comme s'il se trouvait dans une salle de concert. Je m'efforce de me souvenir que j'ai affaire à des célébrités. Peine perdue : je contemple surtout un mur de visages hostiles. Mon geste de salutation se brise lamentablement dessus.

Qu'est-ce que je leur ai fait ?

– Les gars, poursuit Jason sur le même ton, voici Kim.

Le succès n'est pas au rendez-vous. Un silence glacé s'abat sur la cuisine. Même Julian regarde ostensiblement ailleurs. Quant à Berenice, elle m'a complètement oubliée au profit de ses ustensiles de cuisine.

Il fait frisquet, soudain... À souffler ainsi le froid et le chaud, je vais finir par choper la crève !

– Et qui est Kim ? interroge Cynthia en me détaillant de la tête aux pieds.

Elle semble hésiter entre tueuse en série, call-girl et le pire de tout, paparazzi. Je m'empresse de remettre les pendules à l'heure.

– La cat-sitter. Enfin, la future cat-sitter.

– C'est une plaisanterie ?

– Pourquoi ? se rebiffe Jason. J'ai besoin de quelqu'un pour s'occuper de Prince.

– Ou de toi ? raille Julian.

Pas sûr que la tentative d'humour prenne dans une ambiance aussi tendue, mais c'est sympa d'essayer. Je lui adresse un sourire qui se veut complice, mais Jason claque des doigts, agacé.

– Je l'ai invitée à déjeuner pour discuter de son contrat.

– Et tu as complètement oublié de nous en parler tout à l'heure parce que... ? riposte Cynthia.

– Vous vous êtes invités sans prévenir !

Le ton monte. La voix de Jason se charge d'orage, les muscles de ses épaules se crispent. Face à lui, Cynthia ne cède pas un pouce de terrain.

– Depuis quand avons-nous besoin d'une invitation pour venir ?

– J'ai faim ! clame Julian, les deux mains sur l'estomac. Si nous poursuivions les présentations au salon ?

Il me tend une main que je saisis comme une bouée de sauvetage. Jason fronce les sourcils. S'il se renfrogne encore un peu, il va exploser. Heureusement, Cynthia détourne son attention en l'attrapant par le bras. Enfin, heureusement... Jusqu'à ce que je l'entende protester, sans même tenter de baisser la voix :

– Enfin, Jaz, tu ne sais même pas d'où elle sort.

La moutarde me monte au nez. Je pivote sur mes talons pour faire face à la mégère.

- *Elle* a un nom et vous pouvez lui poser directement la question.
- J'ai demandé à Mark de vérifier, annonce Jason au même moment.

De quoi !?

La fumée me sort presque littéralement du nez, ce qui a l'air de beaucoup amuser Julian.

- Simple enquête de routine avant la signature d'un contrat, assure Jason avec un sourire contrit.

Irrésistible... Non, une minute, s'il croit m'avoir au charme, il se fourre le doigt dans l'œil.

- J'ai signé beaucoup de contrats dans ma vie et c'est la première fois que j'entends parler d'une enquête.
- C'est sans doute aussi la première fois que vous travaillez pour une personnalité, souligne Cynthia.

Son hostilité me tape sur les nerfs. Je n'ai rien fait pour la mériter ! Si je dois supporter cette harpie à chacune de mes visites, autant mettre tout de suite le holà.

- Que je vais *peut-être* travailler. Je n'ai encore rien signé.
- Vous avez raison. Tout cela n'est au fond pas très sérieux.
- C'est *parfaitement* sérieux, s'énerve Jason. Venez avec moi, Kim. Nous allons nous occuper des papiers pendant que ces soiffards prendront l'apéritif.

Excellente idée. J'ai besoin d'air, et Cynthia, de boire quelque chose pour se détendre.

Jason pose une main au creux de mes reins pour m'attirer à lui. Mon corps réagit instantanément. Une langue de feu s'enroule traîtreusement autour de mes cuisses. Mes genoux tremblent. Je prends une brusque inspiration pour me ressaisir, mais cette fois, c'est le parfum de Jason qui me monte au cerveau. D'abord frais, tendance brise marine, il gagne rapidement en puissance, me fermant à toute autre sensation que celle de sa présence. Je passe ma langue sur mes lèvres en espérant que mes joues n'ont pas viré au rouge tomate. L'air narquois de Julian m'annonce que j'ai sans doute partiellement échoué.

Un trou pour me cacher, vite !

Cependant, Jason n'a pas lâché mon bras. Je bénis le pull qui m'évite les décharges électriques. En revanche, il me semble soudain très, très chaud.

L'ambiance s'est nettement réchauffée... Et tout cela, sans qu'il ouvre la bouche.

C'est en silence qu'il me guide jusqu'à une porte étiquetée « Office » en grosses lettres dorées.

Au moins, on ne peut pas la manquer... Enfin, si on ne s'est pas perdu avant dans les couloirs.

- Après vous, m'invite Jason en me tenant galamment la porte.
- Mon Dieu.

Cette pièce, plus que toutes les autres, nécessite que l'on revoie d'urgence sa décoration. Le bois patiné et le cuir vieilli conviendraient éventuellement pour un vieux château écossais (fantôme compris), mais sous le soleil californien, c'est une hérésie. Et je passe sous silence les poissons naturalisés aux murs.

- Je sais, grimace Jason, qui a suivi la direction de mon regard. Je m'en occuperai un de ces jours.
- Je commence à comprendre pourquoi Prince refuse de vivre dans cette maison.
- En tant que cat-sitter, vous aurez carte blanche pour réaliser les aménagements nécessaires à son confort.

Très tentant. Je me demande si jeter ces horreurs de poissons entre dans le cadre de l'amélioration du confort du chat...

Jason me détaille rapidement les différentes clauses du contrat. La rémunération est bien plus haute que ce à quoi je m'attendais, au point que je dois compter deux fois le nombre de zéros. Jason réalise-t-il à quel point il se montre généreux ou ces chiffres lui semblent-ils banals ?

- Je peux rompre le contrat à tout moment ?
- Et réciproquement. Bien sûr, ajoute-t-il avec ce sourire en coin qui me fait perdre toute capacité de réflexion, j'espère que vous vous plairez suffisamment parmi nous pour rester.
- Bien sûr. Euh... Il n'y a pas d'horaires ?
- Je vous laisse déterminer ceux qui conviendront le mieux à Prince. À partir du moment où vous passez une fois par jour, vous avez la possibilité de vous organiser en fonction des circonstances.

Ça paraît bien trop beau pour être vrai.

Je survole la clause de discrétion et ses corollaires. Jason protège sa vie privée, normal. J'ai beau avoir voyagé toute ma vie, l'univers du show-biz demeure *terra incognita* pour moi. Jason est le premier représentant de ce monde que j'ai l'occasion de fréquenter.

- Signez là, m'indique Jason.
- Euh... J'aurais d'abord voulu le relire à tête reposée.
- Vous n'avez pas confiance ?

J'ai encore le goût de son parfum sur mon palais. Non, je ne me fais absolument aucune confiance.

- Je n'ai pas les moyens de payer un détective pour mener une enquête, moi !
- Alors posez-moi vos questions. Je vous jure d'y répondre honnêtement.

Son sourire ne me semble pas honnête du tout. Mais puisqu'il propose... Par où commencer ?

Les questions qui me viennent sont soit trop intimes, soit complètement inintéressantes. Le fait qu'il me fixe de son regard dangereusement bleu n'aide pas.

- Pourquoi avoir pris un chat ?
- J'en ai toujours eu envie, répond-il instantanément. Mes parents n'ont jamais voulu d'animal et ensuite, à L.A., c'était compliqué. Nous n'étions jamais là, la maison restait ouverte aux quatre vents et

la pauvre bête aurait pris la fuite à la première soirée.

– Parce que vous n'avez pas l'intention d'organiser de soirées ici ?

Il esquisse un geste défensif, un bras replié sur sa poitrine, la main sur son épaule.

– J'ai décidé de faire de cet endroit un havre de paix. Idéal pour un chat.

Mon attention dévie malgré moi sur le décor qui nous entoure. Havre de paix ? Je le qualifierais plutôt de cauchemar ! Jason esquisse une grimace contrite.

– Je sais, j'ai vu un peu grand.

C'est un euphémisme...

– Une cabane dans les arbres ou au milieu d'un lagon correspond mieux à l'idée que je me fais d'un havre de paix.

– Difficile à trouver en plein San Francisco. Pour être honnête, je me suis surtout intéressé à la surface des jardins. Je n'imaginais pas l'intérieur si...

Nous levons la tête en même temps vers la pièce maîtresse de la décoration, un énorme espadon qui pointe un nez agressif dans notre direction.

– La structure du bâtiment est intéressante, dis-je pour le consoler. Une fois la décoration refaite, vous aurez quelque chose d'unique.

Au moins, j'ai ouvert le débat. Berenice sera fière de moi.

– Alors ? demande Jason en me tendant un stylo.

Il ne perd pas le nord.

Le plaquage or est encore tiède de sa chaleur. Je fais tourner l'objet tapageur entre mes doigts. S'il croit s'en titrer à si bon compte, il se trompe. Je n'ai pas épuisé mon quota de questions.

– Pourquoi vos amis semblent-ils si réticents à ma présence ?

– Cynthia est parano, répond-il du tac au tac. À juste titre, je le reconnais : la presse hollywoodienne se montre souvent envahissante. Ce qui constitue ma seconde raison d'acheter une maison avec un parc aussi grand, ajoute-t-il avec un clin d'œil.

– Alors, vous ne recevez jamais personne ?

– Personne qui ne soit pas sur les listes de la sécurité. Nous avons tendance à vivre en vase clos.

Je caresse pensivement la surface lisse du stylo. Ce mode de vie m'est complètement étranger. Donc, fatalement, il me fascine. D'un geste rapide du pouce, je fais sauter le capuchon, puis je signe sans prendre le temps de respirer. Une excitation familière me picote la paume des mains.

Les dés sont jetés.

Quand Jason se penche pour reprendre le stylo, j'aspire une grande bouffée de son parfum. Ses

doigts, en frôlant les miens, m'envoient une décharge électrique qui me fait cligner des yeux.

Ce que je viens de faire est à peu près aussi intelligent que de plonger dans une rivière pleine de piranhas... Ce qui m'est d'ailleurs déjà arrivé. Ce n'est pas si dangereux. Enfin bref. Maintenant que j'ai sauté, il ne me reste plus qu'à nager.

– Merci beaucoup. Mon assistant prendra contact avec vous pour les détails pratiques, comme le relevé bancaire. Avez-vous mon numéro de portable ?

Au fond de mon esprit, une Tallulah miniature entame une danse de la joie endiablée. Le tintinnabulement de ses bracelets fait vibrer mes oreilles. D'un geste que j'espère nonchalant, je tire mon téléphone portable de mon sac pour le tendre à Jason. Quand il me le rend, je souris de constater qu'il a enregistré son numéro sous « Prince ». Une façon de me recommander la discrétion ?

– Il s'autodétruira si je m'en sers ?

– Essayez, vous verrez bien.

Une fois de plus, je ne sais pas sur quel pied danser. Est-ce de la drague ou une façon normale de se comporter dans son monde ? Une petite étude sociologique s'impose avant de tirer des conclusions. Pour cela, il me faut regagner la salle à manger et tester mes trois autres cobayes. J'annonce donc, une main sur l'estomac pour l'effet dramatique :

– Je meurs de faim.

– La cuisine de Berenice fait le même effet à tout le monde, s'amuse Jason. Si j'écoutais Julian, il prendrait racine ici. Dire qu'à L.A. il se nourrissait de glaces et de chips !

Vraiment ? Il m'a pourtant donné l'impression de fréquenter davantage les clubs de musculation que les fast-foods. Tout comme Jason, d'ailleurs.

Je m'autorise un rapide passage en revue des muscles qui roulent sous le T-shirt. Ventre plat, torse puissant, biceps fermes : franchement, si tous les amateurs de chips ressemblaient à ça, elles seraient vendues en pharmacie.

– J'ai un coach sportif, lance Jason avec un sourire en coin.

Oups, grillée.

– Entretenir son corps est important quand on fait un métier public.

– Il aurait fallu que quelqu'un l'explique à Elvis Presley...

– Le King vivait à une autre époque. La nôtre accorde plus d'importance à l'apparence.

Il a raison, même si cela me déplaît. Mes parents m'ont toujours appris à regarder au-delà des apparences. C'est aussi ce que je m'efforce de faire en tant que photographe : montrer la réalité sous un autre angle.

– Pourrais-je vous photographier, un jour ?

– Pourquoi ?

- C'est une façon pour moi d'apprendre à connaître les gens. Je ne compte pas commercialiser les photos ou quoi que ce soit. Si vous préférez, je vous les donnerai.
- Une séance privée, alors ? Avec plaisir...

C'est presque trop facile. Ou il me drague, ou certains codes m'échappent.

Il prend mon bras pour me conduire à la salle à manger. Qui fait encore ça, de nos jours ? Mon pull, ce faux frère, refuse de jouer son rôle de paratonnerre. Des frissons me parcourent de la poitrine aux doigts de pied. Je suis sûre que son parfum contient de l'opium ou quelque chose du genre, ce n'est pas normal qu'il me fasse un effet pareil !

Concentre-toi sur autre chose, vite. Et ne lui broie pas le bras comme ça.

Tallulah m'a raconté qu'il vient d'une grande famille de San Francisco, une sorte d'aristocratie locale. D'où les bonnes manières, je suppose. On enseigne ce genre de choses à l'université de San Francisco ? À moins qu'il n'ait fréquenté l'UCLA, l'une des plus prestigieuses du pays. Ou qu'il n'ait pas fait d'études du tout pour se consacrer à la musique.

Zut, j'aurais vraiment dû demander davantage de détails à Tallulah. Ou profiter plus longuement de la séance de questions. Enfin, il me reste le déjeuner pour me rattraper, si les autres m'en laissent le temps.

- Alors, comment va notre nouvelle cat-sitter ? lance une voix railleuse à notre entrée.

Je me tourne vers Julian avec un demi-sourire. Allié ou ennemi ? Il me fixe de sous son bandana rouge, un sourire moqueur aux lèvres.

Au moins, il sourit...

Je décide de garder profil bas. Une confrontation directe ne mènerait à rien, maintenant. L'étude sociologique attendra un peu. Lâcher le bras de Jason me demande un effort certain, mais je parviens à avoir l'air presque détendu quand je viens m'asseoir à la table, entre Julian et une chaise vide.

- Je veillerai sur Prince du mieux possible.
- Tout ça pour un chat, soupire Tim (Tom ?).
- Et à quoi occupez-vous le reste de vos journées ? s'enquiert Cynthia, une brochette crevette-avocat à la main.

J'espère que Prince l'a bien léchée, celle-ci...

- Kim est photographe, intervient Jason.

Merci, preux chevalier.

Je m'empare d'un canapé concombre-saumon avant d'attaquer les détails. À mesure que je parle, l'atmosphère se détend. Au moment d'attaquer le plat principal, Tom (c'est bien Tom) et Julian se montrent bien plus amicaux. Seule Cynthia reste sur la défensive.

– Enfin, vous êtes journaliste.

– Je collabore avec Connor Lee, du *San Francisco Chronicle*, c'est vrai. Cela dit, je ne suis pas employée du journal et, d'autre part, le *San Francisco Chronicle* ne peut pas être qualifié de presse people !

– Les journalistes racontent n'importe quoi, à partir du moment où ça fait vendre, assène froidement Cynthia. Et la vie privée des stars fait *toujours* vendre.

– Une mauvaise expérience ?

Je n'aurais pas dû poser la question. Les têtes de tout le groupe se détournent ou se penchent vers leur assiette. Apparemment, j'ai franchi une ligne rouge.

Marche arrière toute !

– Si cela vous intéresse, je peux vous montrer les photos que j'ai déjà prises pour l'exposition. Vous pourrez ainsi juger du genre.

– Excellente idée, acquiesce aussitôt Jason. Je suis là demain toute la journée, passez quand vous voulez.

– Demain, proteste Cynthia, mais...

Sa phrase s'achève sur un cri étouffé. Sûrement l'effet d'un coup de pied judicieusement asséné sous la table.

Jason a-t-il annulé quelque chose pour se rendre disponible ? Non, il a plutôt saisi l'occasion d'échapper à une corvée. Il se sert de moi, en fait.

– Je passerai en début d'après-midi, dans ce cas.

L'heure où, selon moi, il a le plus de chances d'être sorti. Il acquiesce d'un signe de tête, sans tenir compte des efforts de Cynthia pour attirer son attention.

– Parfait. Vous pourrez prendre quelques photos de la villa, si vous estimez toujours qu'elle en vaut la peine.

Vraiment ? Où est passée la ligne « Je ne veux pas de photographies de ma maison dans la presse » ? Enfin, s'il propose, je serais idiot de ne pas saisir l'occasion.

Julian nous regarde en ricanant. Je me penche pour attraper le courrier de Tallulah dans mon sac.

– Ma colocataire m'a demandé de vous remettre ceci.

Je ne sais pas si c'est la couleur fuchsia de l'enveloppe, le feutre à paillettes ou l'odeur sucrée qui s'en dégage, mais cela parvient à le déstabiliser.

Un point pour moi.

Jason ricane à son tour, imité par Tom. Cynthia, elle, semble avoir mordu dans un truc acide. La cuisine de Berenice est pourtant excellente. Je me sens prête à ravalier ma fierté pour lui demander un

doggy bag.

Eh bien, on ne peut pas plaire à tout le monde. Trois sur quatre, cela constitue ma foi un score honorable.

Je lui adresse un sourire de paix. Quand elle comprendra que je ne cours pas après le scoop, elle se calmera.

– Alors, vous êtes tous les quatre originaires de San Francisco ?

Jason saisit la balle au bond.

– Oui. Enfin presque, ajoute-t-il avec un clin d’œil pour Julian.

– Quoi ? Tenderloin est tout aussi franciscain que Noe Valley ou Pacific Heights !

Les précédentes semaines m'ont heureusement familiarisée avec la géographie locale. Je comprends donc que si Jason, Tom et Cynthia ont grandi dans les beaux quartiers, Julian, lui, a des origines populaires. Il est d'ailleurs le plus à l'aise avec le fait que la musique leur rapporte autant d'argent. Les trois autres soulignent davantage l'importance de faire ce qu'on aime. Je ne peux qu'acquiescer à ce dernier point de vue. Pouvoir vivre de son art est un privilège rare. Je n'y suis pas encore tout à fait parvenue avec mes photos. Pourtant, à aucun moment je ne me sens rabaissée. Personne ne rappelle mon statut d'employée. Au fond, ils sont plutôt sympas, pour des célébrités. Leur réussite ne leur a pas donné la grosse tête.

En quittant Paradise, un peu plus tard, je me sens rassurée. Le monde du show-biz ne me paraît pas si menaçant. Pas plus, en tout cas, que celui des éleveurs de moutons mongols. Bien sûr, je n'ai pas encore toutes les cartes en main ; le comportement de Jason, en particulier, demeure trouble (et troublant). Mais grâce au contrat que j'ai dans la poche, je dispose de quelques semaines pour percer le mystère.

4. Cache-cache et confidences

Quand je descends de la voiture devant Paradise, mon premier geste consiste à vérifier ma tenue. Bottes en daim, jean clair, pull en coton rose pâle : ça devrait passer. Tout à l'heure, dans ma chambre, j'étais trop accaparée par la conversation de Tallulah pour prêter attention à ce que j'enfilais. Comprenons-nous : je suis ravie que Julian lui ait envoyé un message. Vraiment. Si ça lui fait plaisir, c'est génial. En même temps, passer deux heures, déjeuner inclus, à analyser cinq lettres dans le moindre détail, ça me paraît beaucoup. Même Violet, pourtant toujours prête à écouter nos histoires (surtout nos histoires de cœur, c'est plus fort que les sitcoms à la télévision), a prétexté un rendez-vous pour s'éclipser dès le dessert avalé.

Lâcheuse.

Tallulah m'a poursuivie dans la salle de bains, puis dans ma chambre, pour continuer à m'expliquer à quel point ce simple « salut » allait changer sa vie. Je n'arrive pas à décider si son côté fanatique est attendrissant ou juste flippant.

Le ciel me préserve d'en arriver un jour à de telles extrémités.

Je suis donc calme, déterminée et absolument pas troublée à la perspective de revoir Jason (d'ailleurs, je suis là essentiellement pour le chat) quand je sonne à la porte.

– Chaton, viens là !

Je lâche la sonnette et compte jusqu'à sept avant de me retourner.

C'est une blague, il ne m'a pas appelée « chaton » ? Même pour une cat-sitter, je trouve ça limite.

Jason lève les mains en riant devant mon expression.

– Je parlais au chat.

C'est ça, oui.

D'abord, ledit chat ne se trouve nulle part en vue, ensuite, Jason n'a visiblement pas la conscience tranquille : cils baissés, mains glissées dans les passants de son jean d'un air faussement désinvolte, pointe de chaussure qui racle les graviers... On dirait plutôt un gamin pris les doigts dans le pot de confiture.

Et j'arrive encore à trouver ça sexy, ce qui prouve que je dévale à toute allure la pente fatale des groupies.

– Je ne me permettrais pas, insiste-t-il.

Comme pour lui donner raison, Prince le dépasse, l'ignorant superbement, pour venir s'enrouler autour de mes chevilles. Je prends le petit félin dans mes bras pour me donner une contenance. Et aussi pour résister à l'envie d'en faire autant avec son propriétaire. Une fois de plus, je ne parviens pas à savoir si je me suis trompée sur le sens des paroles de Jason ou s'il joue avec moi.

Ça m'énerve !

– J'ai besoin d'un café.

L'urgence contenue dans ma voix le fait sourire. Quoi ? Quatorze heures, c'est la fin de la digestion, le moment idéal pour du café. Accessoirement, cela me permettra peut-être de sortir de la transe dans laquelle me plonge sa présence.

– Entrez. Berenice vient d'en préparer, justement.

Nous n'avons pas fait trois pas dans le hall qu'Edgar surgit telle une entité maléfique. Il m'ignore aussi ostensiblement que Prince l'a fait pour Jason deux minutes plus tôt.

– On vous demande au téléphone, Monsieur.

Jason grimace.

– Désolé, je reviens tout de suite. Vous savez où est la cuisine ?

Il disparaît sans attendre la réponse. Edgar l'imité sans se soucier de mon sort. Heureusement, le délicieux arôme du café me guide à travers le dédale des couloirs. Je dépose Prince à terre en entrant. Il file aussitôt dans la direction opposée.

– Bonjour Berenice ! Puis-je avoir une tasse de ce café qui sent tellement bon ?

– Je me doutais que vous en voudriez, s'amuse Berenice en me tendant une tasse. Vous êtes française, c'est ça ?

Je ne savais pas que nous avions la réputation d'être accros au café. À tout prendre, c'est plus glamour que le fromage ou les escargots.

Je soupire un énorme « merci » en plongeant les lèvres dans le breuvage miraculeux. Pendant ce temps, Berenice ouvre l'immense congélateur chromé pour y ranger des boîtes étiquetées avec soin : nom du destinataire, contenu, date de préparation.

Combien y en a-t-il, là-dedans ? Ils ont de quoi se nourrir pendant les dix prochaines années !

J'aperçois même quelques boîtes au nom de Prince.

– C'est une production industrielle !

– *Querida*, vous avez bien vu comment ça se passe avec les artistes : on ne sait jamais quand ils vont débarquer, quand ils vont avoir faim... Si je n'étais pas là, ils ouvriraient un sachet de chips avec un verre de jus de fruit pour les vitamines. Avec ça, au moins, ils peuvent manger sain en plein milieu

de la nuit si ça leur chante.

– Je suis impressionnée.

– Vous auriez dû venir déjeuner.

Et repartir avec une petite boîte à mon nom ?

– Non, je n'étais pas invitée.

– Jason a la tête dans les nuages, soupire-t-elle en s'essuyant les mains sur son tablier. Depuis hier, il tourne en rond ! Je l'ai eu dans les jambes toute la matinée alors qu'il aurait dû être en studio. Il aurait dû vous proposer de venir plus tôt.

Je sirote mon café à petites gorgées, l'estomac soudain contracté.

Hier, c'était le jour de notre rencontre.

Coïncidence ?

Je m'étais déjà demandé s'il n'avait pas annulé une obligation pour moi, après la réaction de Cynthia...

Mais pourquoi ? Ça n'a pas de sens !

Si ça se trouve, le problème est complètement ailleurs. Oui, s'il est perturbé pour une autre raison, ça expliquerait le fait que j'ai du mal à interpréter son attitude.

– Je suppose qu'il a bien d'autres sujets de préoccupation, dis-je en reposant ma tasse.

– Absolument pas, répond une voix grave dans mon dos.

J'en ai des frissons, malgré le breuvage chaud que je viens de terminer.

– Puis-je avoir une tasse de café, Berenice ? poursuit-il.

Je respire à fond pour retrouver mon calme. Ici, au moins, les odeurs de cuisine couvrent le parfum intoxicant de Jason.

– Bon, je vais aller m'occuper de Prince.

– Ce n'est pas pressé.

– Je suis payée pour ça.

Ce qui me fait penser que l'assistant ne m'a pas contactée pour avoir mon RIB... Disons que je serai payée, un jour, pour ça.

– Vous deviez me montrer vos photos.

– C'est vrai. Et vous deviez me laisser photographier la villa.

– Commençons donc par le début. Berenice, pourriez-vous nous apporter davantage de café, ainsi que de quoi grignoter ?

La cuisinière grommelle quelque chose à propos d'heure, de rythme biologique et des effets

néfastes de la caféine. Elle promet toutefois de nous préparer une « saine collation ».

- Pas de panique, me confie Jason en me guidant vers le salon, quoi qu'elle choisisse, c'est toujours bon.
- Je ne m'inquiétais pas pour ça : j'ai l'habitude de manger de tout.
- C'est vrai, j'oubliais que vous étiez amatrice de sauterelles grillées.
- Vous pourriez demander à Berenice d'en préparer. C'est très sain, les insectes.

Il me répond d'une grimace comique qui fait sauter mon cœur dans ma poitrine.

Il n'est pourtant pas dans la séduction, là, Kim. Arrête tout de suite.

Edgar sort du salon au moment où nous entrons. Il arrive à me jeter un regard en coin tout en gardant la nuque aussi raide que celle d'une statue, c'est fascinant.

- Nelson, l'interpelle Jason. Si Miranda rappelle, veuillez lui répondre que je ne suis pas là.
- N'importe quand ?
- Je ne suis jamais là pour elle.
- Mais, Monsieur, il s'agit de votre mère...
- Justement.

Les traits de Jason se sont durcis. Nelson s'incline, visiblement à contrecœur. Le soleil hivernal qui baigne le salon me paraît soudain bien faible. La brume arrive.

Que peut-il bien se passer entre une mère et son fils pour qu'il en arrive à refuser de lui parler ?

Jason m'invite à m'asseoir avec un sourire forcé.

- Des histoires de famille. Rien d'intéressant.

Tout dans son attitude crie pourtant le contraire. Je ne peux me retenir.

- Il est toujours dommage de se brouiller avec ses parents.
- Si vous connaissiez les miens, vous ne diriez pas la même chose.

Que d'amertume dans cette remarque !

Je ne veux pas le pousser à me révéler ses secrets. Nous ne nous connaissons pas assez pour cela et, de toute façon, je suis nulle dans le rôle de la confidente. Cependant, il poursuit, les yeux rivés au hideux tapis saumon :

- J'appartiens à une vieille famille de San Francisco. Mon père est un gros propriétaire terrien et le leader de l'industrie agroalimentaire locale. C'est aussi un connard fini.

Pour qu'il en vienne à utiliser un vocabulaire grossier alors que, jusque-là, il s'est toujours exprimé dans un langage châtié (contrairement à l'idée qu'on se fait d'un rocker), ce doit effectivement être le cas.

– Mes parents considèrent le rock plus au moins comme un culte satanique, poursuit Jason, toujours fasciné par la frange du tapis. Pour eux, j'ai sali le nom de la famille, même si j'ai pris un nom de scène. Cela fait des années que nous ne nous parlons plus.

Au secours, que suis-je censée répondre à ce genre de confidences ? Je ne m'appelle pas Violet, moi !

Mes relations ne durent jamais assez longtemps pour atteindre le stade des confidences intimes... sauf, apparemment, à San Francisco. Entre Tallulah qui se proclame ma meilleure amie et Jason qui me parle de ses problèmes de famille à notre deuxième rencontre, je ne sais plus que faire. Je tente un maladroït :

– Votre mère semble vouloir changer cela.

– Et dès que nous nous reverrons, elle tentera de me persuader de changer de métier. Non merci. J'espère pour vous que vous vous entendez mieux avec les vôtres.

– Oui.

Il se penche en avant, attendant la suite de la réponse. À mon tour de trouver le tapis passionnant (de près, il est encore plus laid). Je n'ai pas l'habitude de parler de mes parents. De mes voyages, mes expériences, mes photos, oui, mais la vie de famille tient peu de place dans mes aventures. Qu'aurais-je à dire sur eux ? Pas grand-chose. Nous vivons le plus souvent à deux bouts opposés de la planète. Dans mes souvenirs, nos disputes doivent se compter sur les doigts d'une main. Mes parents m'ont toujours laissé une très grande liberté, persuadés que je devais faire mes expériences. J'aurais sans doute préféré, à l'occasion, qu'ils me préviennent que j'allais me casser la figure, mais globalement je leur suis reconnaissante de l'éducation que j'ai reçue. J'ai du mal à imaginer ce que peut représenter grandir avec des parents qui vous reprochent sans cesse ce que vous êtes.

– Eh bien, regardons ces albums, finit par proposer Jason, comprenant que je ne m'étendrai pas davantage sur le sujet de la famille.

J'espère que je ne l'ai pas vexé.

Je me penche pour extraire les albums de mon sac. Ils pèsent une tonne. À l'ère de l'informatique, je pourrais me contenter de faire défiler les photos sur tablette, mais le papier possède pour moi un cachet unique dont je refuse de me passer pour une présentation.

– Donc, ces albums regroupent les photos que j'ai prises depuis mon arrivée. Celui-ci se concentre sur les maisons de style victorien, en particulier les *Painted Ladies*, et celui-là...

Jason se penche sur les albums, concentré. Il a l'air encore plus sexy ainsi, le menton appuyé sur son poing, se mordillant inconsciemment la lèvre inférieure...

Focalise-toi sur les albums, Kim ! Rappelle-toi, tu n'es ni une groupie, ni un paparazzi.

– Tu es très douée.

– Euh, merci !

Il m'a tutoyée ! Il a posé la main sur mon bras ! Il...

– Je vous apporte de quoi boire et manger !

Bénie soit l'intervention de Berenice. Elle me permet de me rasseoir normalement dans le fauteuil dont j'ai failli tomber, de reprendre ma respiration et de refermer soigneusement l'album photo pour me donner une contenance. Du coup, je lui pardonne presque de nous servir de l'eau de fruits plutôt que du café.

– Sincèrement, reprend Jason après avoir bu une gorgée. Tu as un don pour saisir l'esprit d'un lieu. Je suis curieux de voir les photos que tu tireras de cet endroit.

J'ai attiré Robert sur mes genoux et le caresse comme je le ferais avec Prince. D'ailleurs, où est-il passé, ce faux frère ? Jamais là quand j'ai besoin de lui.

– Je connais quelques villas qui ne figurent pas dans ta sélection, signale Jason en désignant les albums sur la table basse.

– Je sais. Certains propriétaires refusent les photos.

– Mais moi, objecte-t-il en se penchant en avant, je suis un enfant du pays. Mon nom, le vrai, ouvrira certainement quelques portes.

Il faut que je lui suggère de changer de parfum, je n'arrive pas à réfléchir quand il me monte à la tête. A-t-il proposé ce que je crois qu'il vient de suggérer ?

– Pardon ?

– Si je viens avec toi, ça te facilitera la tâche.

D'accord, j'avais bien entendu. Mais pourquoi !?

– Eh bien, c'est très gentil de proposer, mais je suppose que tu dois être très occupé. Je ne voudrais pas abuser de ton temps.

Un bon point pour moi.

J'ai réussi à le tutoyer sans bégayer et à refuser avec dignité.

– Je m'organise comme je veux, répond-il avec un haussement d'épaules. Je peux t'accompagner le matin et travailler l'après-midi. Ou l'inverse.

Une demi-journée entière, non, plusieurs demi-journées en sa compagnie ?

Là, je vais craquer, c'est sûr.

Je ne comprends pas ses motivations, mais si je me jette sur lui comme une groupie prise de folie, ça ne va pas le faire du tout. Sans compter que le reste du groupe voudra probablement me jeter du haut du Golden Gate Bridge pour oser accaparer leur chanteur.

N'empêche qu'il est doué. Il sait donner à son interlocutrice (moi, en l'occurrence) l'impression

qu'il s'intéresse réellement à elle. Je suis sûre qu'en concert, chaque spectatrice doit croire qu'il s'adresse à elle en particulier.

Mieux vaut m'épargner la tentation.

J'étouffe avec fermeté la petite voix en moi qui crie « oui, oui, oui ! » avec l'accent de Tallulah pour répondre raisonnablement :

- Une rock star ne peut pas se présenter chez des inconnus comme ça.
- Ce ne sont pas des inconnus.

Il se penche en avant. Mon regard est irrésistiblement attiré par sa bouche.

Normal, il est chanteur, c'est ce qu'on remarque en premier chez lui. Oui, je sais que je raconte n'importe quoi, mais je me raccroche aux branches comme je peux.

Je me recule dans mon fauteuil et bois une gorgée d'eau de fruits. À la fossette qui creuse sa joue, j'ai comme l'impression qu'il sait parfaitement quel effet il a sur moi. J'ai horreur de ça.

- Mon père (le mot a l'air de lui arracher la bouche) connaît tout ce qui compte dans cette ville. Ce n'est pas au rocker qu'ils ouvriront, mais à son fils.
- Mais si vous êtes brouillés...
- Personne ne le sait. Chez nous, le linge sale se lave dans l'intimité. Pas de vagues, pas de scandale.

L'amertume est si concentrée dans sa voix qu'une grimace involontaire me tord les lèvres. J'ai l'impression d'*entendre* un pamplemousse, si cette expression fait sens. Si Violet était là, elle lui dirait qu'il traîne des casseroles parentales sales. En attendant, il semble bien décidé à m'accompagner et je sais d'ores et déjà qu'il n'y a pas moyen que je puisse lui résister si je passe plus de temps en sa compagnie. Malheureusement, je me trouve à court d'arguments.

- Tu as peur ?

Cette phrase m'a toujours fait l'effet de la cape rouge que le torero agite sous le nez du taureau pour l'inciter à charger. Je relève le menton.

- Peur de quoi ?
- De travailler avec moi.
- Pas si vite. Ton rôle se borne à ouvrir la porte et, éventuellement, occuper les propriétaires. La partie photographie m'appartient.
- Parfait, acquiesce-t-il avec ce sourire en coin dont j'apprends à me méfier, nous sommes d'accord.

Est-ce que je viens d'accepter implicitement son offre ? Oups.

- Et seulement si tu es disponible. Tes camarades m'en voudront à mort si je retarde la sortie de votre prochain album.

– Ce n'est pas toi qui risques de le retarder, marmonne Jason, soudain tendu.

Y aurait-il de l'eau dans le gaz ? Le groupe m'a pourtant semblé soudé, lors de notre déjeuner. Ou alors il s'agit d'un problème avec le label ? Quoi qu'il en soit, il n'a pas l'air de vouloir en discuter. Je reprends :

– Ce que je veux dire, c'est qu'il ne faut pas te sentir obligé. Je peux me débrouiller seule. J'ai l'habitude.

– Je ne me sens pas obligé. Au contraire, j'ai besoin de me changer les idées.

Donc je lui sers simplement de dérivatif à ses problèmes ?

En d'autres circonstances, ça ne m'aurait peut-être pas gênée. Je recherche souvent des relations éphémères, sans engagement ni complications, que j'oublie aussitôt que j'ai bouclé ma valise. Seulement cette fois, je me sens vexée. Ce qui est très mauvais signe quant à mon état d'esprit. Aussi je m'empresse de brandir une nouvelle excuse.

– Et si on nous voit ensemble ? Je doute que mon statut de cat-sitter me couvre pour ce genre d'activité.

– Nous dirons la vérité. Que je t'aide pour tes photos.

– Non !

Mon cri du cœur le surprend et, visiblement, le froisse.

Chacun son tour.

– Quoi ?

– C'est mon travail. C'est important pour moi.

– Et alors ?

– Alors si tu dis que tu m'aides, tout le monde va s'y intéresser pour les mauvaises raisons.

– Toute publicité est bonne à prendre.

Parle pour toi !

– Je ne suis pas d'accord.

– Si je comprends bien, tu estimes que la compagnie d'un rocker nuirait à ton image de marque ?

Le ton reste léger, mais j'y perçois un arrière-goût de pamplemousse.

Là, je crois qu'il vient de me comparer à ses parents.

Je secoue la tête. Plusieurs mèches frisées s'échappent de ma queue-de-cheval pour venir me fouetter les joues.

– Pas du tout. J'adore la musique. Y compris le rock.

– Vraiment ?

– Oui. Mon père joue de la guitare, d'ailleurs.

En amateur seulement, mais ça rend assez bien pour les soirées feu de camp.

Jason se détend. Ses longues jambes s'allongent devant lui jusqu'à frôler dangereusement les miennes. Un bras posé sur le dossier du canapé, il penche la tête sur le côté et m'adresse un sourire ravageur.

– Donc, tu aimes les rockeurs.

Aucun sous-entendu dans cette phrase, tu te fais des idées.

– Je n'ai rien contre. Je tiens à mon indépendance, c'est tout.

– J'avais remarqué.

Les petites rides d'expression au coin de ses yeux donnent l'impression que ceux-ci pétillent. J'adorerais les photographier en gros plan. Chaque centimètre carré de sa peau, en réalité. Une séance de pose privée rien que pour moi... Je m'administre une claque mentale.

Reprends-toi, Kim !

– Ne t'inquiète pas, les maisons que je veux t'emmener voir sont situées dans des quartiers discrets. Ta réputation ne craint rien.

Il n'y a absolument pas de double sens, je te dis.

Je grignote une rondelle de pomme du bout des dents. Bon. Bien. C'est le moment où je suis censée aller retrouver le chat, non ? Avec le sens inné du spectacle propre à son espèce, celui-ci fait son entrée, démarche hautaine, queue fièrement dressée. Il saute sur le fauteuil près de moi, pose une patte sur mon bras et miaule avec insistance.

– Pas question de sortir, lui lance Jason. Kim est d'accord avec moi.

Je gratte le malheureux captif derrière les oreilles.

– Désolée mon vieux, il a raison.

– Si tu en profitais pour prendre tes photos, Kim ?

– Euh, maintenant ?

– Pourquoi pas ?

Disons que ma capacité de concentration ne se trouve pas au top.

Cela dit, l'occasion est trop belle pour la laisser passer. On ne sait jamais, s'il changeait d'avis ? Et de toute façon, si nous devons visiter des villas ensemble, je devrai bien m'habituer à travailler en sa présence.

– Commençons par les chambres, suggère-t-il, l'air aussi innocent que le chat qui vient de dévorer le saumon prévu pour votre dîner.

Ou pas.

Ce n'est qu'un jeu pour lui, sans doute. Mais moi, j'ai un peu trop chaud.

– Je commence toujours par l'extérieur.

Un plongeon dans la piscine, c'est ce qu'il me faut. En espérant qu'elle soit bien fraîche.

– Vraiment ?

– Disons que ça dépend du style de l'intérieur.

Jason fixe les rideaux en velours saumon avec une grimace, comme s'il venait de se souvenir de ce détail.

– Mais la chambre... commence-t-il.

– ... est encore plus hideuse que le reste ?

Il incline la tête, vaincu.

– Bon. Allons pour l'extérieur.

– Je peux trouver le chemin seule, si tu as d'autres choses à faire.

– Bien tenté, mademoiselle la photographe, mais je tiens à voir comment tu travailles.

Je ne parviens pas à savoir s'il me drague ou s'il me surveille. Sans doute un peu des deux. La vie de rock star doit être beaucoup moins trépidante que ce qu'on imagine, s'il n'a que ça à faire.

Prince miaule à fendre l'âme tandis que nous franchissons la porte vitrée qui donne sur la terrasse. Priver un chat de sa liberté, c'est un peu un crime de lèse-majesté. Un vent frais balaie le jardin. Malgré tout, pour un mois de novembre, il fait encore bon. Pour moi, hiver rime avec neige, bise, pulls en laine et feu de cheminée. Il m'est arrivé de fêter Noël en maillot de bain sur une plage australienne, mais cela n'a définitivement pas la même saveur.

– Le parc est bien entretenu.

– J'ai conservé le contrat de l'ancien propriétaire. Pour l'instant, j'avoue n'avoir pas eu beaucoup le temps de m'y promener. Tu vois, grâce à toi, je le prends enfin.

Il a presque chanté les dernières paroles. Je frissonne et préfère en accuser le vent. Jason en profite aussitôt pour m'entourer les épaules de son bras et me frictionner le dos. Je me raidis instantanément tandis que ma peau s'enflamme sous ses doigts, même à travers deux épaisseurs de tissu.

À quoi joue-t-il encore ?

J'ai déjà du mal à résister à sa simple présence, je trouve des doubles sens à tout ce qu'il me dit, alors s'il me touche, je ne réponds plus de rien !

– Il fait frais, aujourd'hui, remarque-t-il, l'air dégagé.

Frais, tu parles.

Ne le nions pas, il existe entre nous une certaine alchimie. J'ai déjà connu ça. Au Brésil, avec un danseur... C'est purement physique. Je peux gérer. Je prends une grande inspiration.

- Pas de baignade, alors ? dis-je en désignant la piscine.
- Je nage tous les jours. Même sous la pluie. Ça te tente ?
- Ou... Non ! Non, merci.

Pas de problème pour nager sous la pluie. Contempler Jason en maillot de bain, en revanche, mettrait mon self-control ou ce qu'il en reste à trop rude épreuve. Je m'oblige à fixer mon attention sur autre chose. La décoration de la piscine, par exemple. Une immense mosaïque représentant des dauphins en recouvre le fond. Je prends plusieurs clichés à travers l'eau. Le résultat devrait être intéressant.

Jason me suit patiemment à travers le parc tandis que je lui détaille divers points architecturaux. Je pensais que je l'ennuierais et qu'il retournerait se mettre au chaud, laissant le temps à ma libido en ébullition de refroidir.

Raté.

- Et ça, qu'est-ce que c'est ? demande-t-il en désignant un arbuste succulent au feuillage vert-pourpre.
- Un *Aeonium arboreum*.
- Vraiment ?
- C'est l'une des plantes les plus courantes de Californie. Tu devrais le savoir !
- Je me souviens en avoir vu partout. Le nom, par contre... Tu es botaniste, en plus de photographe ?
- J'ai juste une bonne mémoire.

J'ai l'impression que ma personnalité se dédouble. Mon esprit atteint un degré de clarté surnaturel. Je me souviens de détails lus dans des manuels d'architecture il y a des années. Le cliquetis familier de Robert ponctue mon discours. Mon corps, en revanche, est conscient d'une seule chose : la proximité de celui de Jason. Sa chaleur irradie à travers mes vêtements. Ma peau, hypersensible, réagit au moindre frottement. L'odeur de son après-rasage me monte à la tête. Heureusement que Prince ne nous a pas suivis, il me mordrait pour la peine.

Quand le téléphone de Jason se met à sonner, tout l'air s'expulse de mes poumons sous l'effet du soulagement. Je m'empresse de mettre plusieurs mètres entre nous sous prétexte de discrétion. En réalité, j'en ai besoin pour me remettre. Mes mains tremblent sur Robert, ce qui ne m'arrive jamais. Je range mon objectif pour les enfouir dans mes poches. L'instinct acquis au cours d'années de bohème me hurle « danger ». Mes pas me portent automatiquement vers le portail. Cette affaire ne m'apportera que des ennuis. Il est encore temps de... fuir ?

Mais depuis quand suis-je devenue si lâche ?

- Kim, attends !

Je me retourne, prête à affronter mon destin. Jason a l'air contrarié. Hors d'haleine, aussi.

Croyait-il que j'allais partir sans lui dire au revoir ?

En même temps, pour être honnête, je n'en étais pas si loin. Il me fait perdre tous mes repères.

– Je suis désolé, je dois partir maintenant, annonce-t-il, une main sur la taille.

Tiens ? Pas si libre de son emploi du temps que ça.

J'agite une main, désinvolte.

Je ne suis pas accro, je peux très bien me passer de toi et, tout compte fait, je vais peut-être aller piquer une tête dans la piscine, histoire de m'éclaircir les idées.

– Pas de problème.

Il n'a pas l'air du même avis. Sourcils froncés, épaules raides, le changement de programme le contrarie visiblement. Il attrape ma main pour la serrer entre les siennes.

Trop tactile pour ma tranquillité d'esprit.

– Je t'appelle dès que possible pour organiser cette visite. D'ici là, n'hésite pas à prendre ton temps pour photographier Paradise. Je risque d'être peu disponible dans les deux jours à venir, mais j'ai hâte de voir ton travail.

Et moi, je me sentirai bien plus à l'aise pour photographier les chambres sans toi.

Je hoche la tête.

– Pas de problème.

– Bien.

Il demeure quelques secondes devant moi, mains dans les poches arrière de son jean, lèvres pincées comme s'il se retenait d'ajouter quelque chose. Son téléphone vibre avec insistance.

– À bientôt !

Me tournant le dos, il retourne au pas de course vers la villa. On dirait bien que je ne suis pas la seule à être perturbée.

Et je me demande si je dois m'en réjouir ou m'en inquiéter.

5. *Hash browns* et vieilles dentelles

Retour à Paradise. Je connais déjà la route par cœur. Les deux derniers jours m'ont fait du bien. Jason étant absent, j'ai photographié la propriété sous tous les angles, au grand dam d'Edgar, câliné Prince et profité des bons petits plats de Berenice, sans remords puisqu'ils sont sains et équilibrés.

Tallulah ne me harcèle plus de questions au sujet du groupe, mais passe son temps sur son téléphone portable. Aurait-elle reçu d'autres messages de Julian ? Si tel est le cas, elle ne m'en a rien dit. Ce qui est doublement vexant : d'une part, c'est grâce à moi qu'elle a pu le contacter, d'autre part, c'est bien elle qui s'est proclamée ma meilleure amie en mode « on se dit tout, pas de secrets entre nous ». Alors ? Je n'ose pas lui poser la question. Déjà, je n'ai aucune envie d'avoir une meilleure amie, ensuite, je ne saurais répondre à ses interrogations au sujet de Jason, faute d'en connaître moi-même les réponses. Néanmoins, je considère qu'elle pourrait faire un effort... Contradiction, quand tu nous tiens. Le climat local me brouille décidément l'esprit.

Je tape le code de mémoire, adresse un signe de reconnaissance au vigile posté un peu plus loin (il reste de marbre) et vais me garer à mon emplacement habituel. Edgar m'accueille avec son éternel air pincé, un peu gâché toutefois par les traces de cambouis qui maculent les poignets de sa chemise.

– J'arrive tout de suite ! crie Jason depuis l'étage.

Interdiction de l'imaginer en train de s'habiller.

Je me dirige vers la cuisine, déserte cette fois. Seul le congélateur géant ronronne.

– Minou minou ?

Hors de question de l'appeler « Prince ». Je suis sûre que ça lui donne la grosse tête.

Il arrive sans se presser, bâillant pour bien me montrer que je le dérange et qu'il n'est pas à mes ordres. Cependant, en échange d'une crevette, il consent à me faire profiter de son auguste présence.

– Ne lui donne pas de crevettes, proteste Jason dans mon dos. Berenice va encore râler qu'il passe son temps à mendier.

– En tant que cat-sitter, je peux le gâter un peu.

– En tant que cat-sitter, tu devrais t'occuper de son éducation !

Il s'agenouille près de moi et prend appui d'une main sur mon épaule pour tendre l'autre vers Prince. Le chat flaire ses doigts avant de s'en détourner, majestueux. Pas de crevette, pas de caresse.

– Cet animal est vénal, grogne Jason.

S'il essaie de détourner mon attention du fait que les doigts de son autre main caressent la peau nue

de mon cou, c'est raté. Chaque cellule de mon corps s'entrechoque avec sa voisine, créant de mini-décharges électriques. Je me dégage en hâte sous prétexte de chercher des croquettes.

Calcule-t-il ses gestes ou est-il naturellement tactile ?

– Parle-moi un peu de cette maison.

Il m'a expliqué l'essentiel par mail, mais j'ai besoin d'un sujet de conversation sûr. Jason tente une dernière fois d'attraper Prince qui se carapate, bien moins passionné par les croquettes que par les friandises.

– Elle va te plaire. Même époque que les *Painted Ladies*, mais format villa. Le parc a conservé le cachet de l'époque. Certaines fleurs sont uniques, il me semble. En tout cas, je ne les ai jamais vues ailleurs. La propriétaire est passionnée de jardinage. C'est une vieille fille qui se méfie des journalistes. À ma connaissance, il n'existe pas de photos de sa propriété.

– Et elle a accepté, pour tes beaux yeux ?

– Tu aimes mes yeux ? demande-t-il en riant.

Je dégage mon cou de ses doigts. Impossible de lutter sur deux fronts à la fois. Quand il me regarde de cette façon, il devient évident qu'il existe entre nous davantage qu'une simple attirance physique.

Et ça, c'est dangereux.

– C'est une expression, Jason. A-t-elle donné son autorisation pour l'utilisation des photos ?

– Elle doit en discuter avec toi. Ce sont tes photos qui l'ont convaincue, pas mes yeux.

Merci pour mon ego.

J'éprouve un élan de sympathie soudain pour cette inconnue. Si elle fait passer mon art avant le nom ou la célébrité, nous allons bien nous entendre. Jason s'enquiert :

– Ça ne te dérange pas que nous prenions ta voiture ?

– Si ça ne te dérange pas de te déplacer dans ce tas de ferraille.

– J'ai connu pire, dit-il. Nous n'avons pas toujours été riches et célèbres.

– Célèbres, non, mais riches ?

– Mes parents n'ont jamais versé un sou pour financer l'activité du groupe, tu peux en être certaine.

Je grince littéralement des dents devant l'amertume de la dernière phrase. Même sans m'appeler Violet, je peux affirmer qu'il a un réel problème avec ses parents. C'est à lui qu'elle devrait offrir des séances.

– Allons-y, alors.

Jason se cache au pied du siège avant passager le temps que nous sortions de la villa. Je ne vois pourtant aucun objectif à l'horizon, mais si ça le rassure... Dès que nous avons passé le coin de la rue, il se rassied pour me guider. Il connaît la ville comme sa poche. Quels que soient ses motifs

cachés, je n'aurais pu rêver meilleur guide.

Pourrions-nous être amis ? Juste amis ?

Je ne veux pas d'une relation sentimentale. Pas de liens, pas d'attaches, seulement l'horizon qui m'attend. Je ne veux pas non plus de la publicité qui accompagnerait fatalement une liaison avec lui. Mon chemin, c'est moi et moi seule qui le trace. Tant pis si cela implique certains sacrifices.

Les Orangers, la propriété que nous allons visiter, me séduit dès que nous avons franchi la grille en fer forgé. Elle allie le charme d'un jardin à l'anglaise et l'exotisme de la végétation californienne. Quant à la maison elle-même, c'est un rêve de photographe. Elle se déploie en tourelles et pignons colorés, élégante comme une vieille dame parée de dentelles.

- Ça te plaît ? demande Jason devant mon silence éloquent.
- Je suis amoureuse.
- Eh bien, je sais en quoi je dois me déguiser pour te séduire.

L'idée d'un Jason affublé d'une tourelle sur chaque épaule et peint en rouge et blanc me fait rire. Je préfère ne pas m'attarder sur le fond de l'affirmation.

La propriétaire des lieux, une charmante vieille dame qui nous prie de l'appeler Rosemary, nous reçoit autour d'une assiette de sablés à la citrouille et de vin de rhubarbe. Halloween n'est pas encore assez loin à mon goût.

J'ai pourtant l'impression qu'il s'est écoulé une éternité depuis. Ma rencontre avec Jason a distordu le temps.

- Je suis ravie que tu te sois enfin lancé dans une relation sérieuse, confie-t-elle à Jason.
- Je ne suis pas...
- Je le connais depuis qu'il est tout petit, m'explique-t-elle sans tenir compte de mon interruption. Quand il avait 4 ans, il est tombé dans le bassin des carpes en voulant en attraper une.

Je ne peux m'empêcher de sourire à l'évocation d'un mini-Jason couvert de nénuphars. Celui-ci arbore une mine faussement vexée.

- J'ai toujours su que le jour où il me présenterait une jeune fille, ce serait la bonne.

Et dire que je pensais qu'elle s'intéressait à mes travaux de photographie. Sic transit gloria mundi.

Jason ne manque quand même pas d'air, à me faire passer pour sa petite amie. Je tente surnoisement de lui écraser le pied pour marquer mon mécontentement, mais il s'écarte avec un sourire narquois.

Il m'énerve !

En même temps, il me trouble. Et je m'en veux d'être troublée.

Notre hôtesse poursuit, tout en grignotant du bout des dents un sablé à la citrouille :

– Je suis heureuse qu'il ait choisi une véritable artiste plutôt que l'une de ces écervelées qui tournent autour des célébrités dans l'espoir de se faire remarquer. Vos clichés sont remarquables, ma chère.

Tant pis pour le malentendu. La perche est trop belle pour que je ne la saisisse pas.

– J'espère rendre honneur à votre magnifique demeure.

Un peu de flatterie ne fait jamais de mal. Rosemary, tout sucre tout miel, me propose de faire les honneurs des lieux. J'abandonne sans regret les sablés à la citrouille. Jason se lève à notre suite, entoure ma taille de son bras. Sentant que je me raidis, il glisse à mon oreille :

– Elle est si contente ! Laissons-lui ses illusions.

Cela ressemble à du chantage affectif ou je ne m'y connais pas.

Je lève les yeux au ciel mais n'enlève pas son bras. Après tout, Rosemary détestant la presse, elle ne risque pas d'aller bavarder à notre sujet. Elle me rappelle ma grand-mère. Elle aussi disait à propos des garçons...

Terrain miné ! Changer de sujet, vite.

J'appuie ma joue contre l'épaule de Jason. Mon imagination, répondant à la diversion au-delà de mes souhaits, me peint aussitôt un tableau de la même scène avec beaucoup moins de vêtements. Si je pouvais toucher les muscles que je perçois à travers les couches de tissu... La gorge soudain sèche, je plaisante :

– Tu me lâcheras au moins pour que je prenne les photos ?

Si ça se trouve, d'ici une heure ou deux, il s'ennuiera tellement qu'il me suppliera de le laisser partir.

Rosemary me régale d'anecdotes au sujet de l'enfance de Jason. Pauvre petit garçon turbulent dans une famille collet monté... La villa est réellement splendide. Elle mériterait une exposition à elle toute seule. Je mitraille et promets à Rosemary de lui montrer les clichés que je compte retenir pour l'exposition.

– Revenez quand vous voudrez, ma chère ! J'apprécie toujours la bonne compagnie. Voulez-vous une bouture d'astragale ?

Je regarde Jason qui hausse les épaules. Ce n'est pas lui qui se chargera de la planter, en tout cas. Après tout, il paye une société pour ça. *Un homme qui a planté un arbre n'a pas perdu sa vie.* Mon père adore citer cette phrase, dont j'ignore l'origine. Il met également un point d'honneur à planter un

arbre, un arbuste ou un simple bulbe partout où il passe. On peut presque considérer ça comme une tradition familiale.

- Avec plaisir.
- Tu la planteras à Paradise ? demande Jason à mon oreille. Tu pourrais prendre racine chez moi...

Violet lui a donné des cours en secret, c'est pas possible !

Ou alors, il saisit juste le prétexte de coller ses lèvres à mon oreille.

Pas très subtil, mais efficace.

- Je laisse une trace de mon passage. Tu te souviendras de moi quand tu feras un bouquet.
- J'aurai déjà tes photos.

Je n'arrive pas à savoir s'il regrette d'avance mon départ ou si celui-ci l'arrange dans la mesure où il lui garantit une liaison sans engagement. À supposer que liaison il y ait ! Nous n'avons encore rien conclu sur ce point et j'aimerais autant que cela reste ainsi.

En quittant les Orangers, je mets automatiquement mon clignotant à droite.

- À gauche, corrige Jason.
- Nous sommes venus d'ici.
- Qui dit que nous retournons à Paradise ?
- Moi. C'est bien ce qui était prévu ?
- J'ai mieux à te proposer.

Méfiance.

- Je n'ai pas encore accepté.
- Tu n'as pas faim ?

Mon ventre grogne bruyamment en réponse.

Traître.

Je jette un coup d'œil à l'affichage de la voiture. Nous avons passé plus de temps que je ne croyais aux Orangers.

- Tu peux te montrer au restaurant sans déclencher une émeute ?
- Celui-là, oui. Il te plaira, promis.

La raison me pousse à refuser. Me montrer en public avec Jason constitue un risque que, pour une fois, je ne suis pas certaine de vouloir courir. Malheureusement pour moi, mon cerveau en hypoglycémie se montre imperméable à la voix de la raison. Je tuerais pour un triple hamburger avec

une montagne de frites.

Et pour grappiller quelques minutes en compagnie de Jason.

– Allons-y.

Situé en limite du quartier de Castro, le *Castle* arbore un style flamboyant. Il évoque un château médiéval revu par un artiste fauve. Plusieurs fanions, dont un arc-en-ciel, flottent au-dessus de ses créneaux rouge vif. Nous pénétrons dans la cour intérieure par un véritable pont-levis, jeté sur un fossé agrémenté de jets d'eau.

– Au fond, m'intime Jason.

Je faufile mon véhicule dans une chicane dissimulée derrière une fausse tourelle. Il faut taper un code pour que la lourde grille de fer daigne se relever.

– Ils ne plaisantent pas avec le décor, ici.

– C'est le meilleur bar de la ville. Golden a fait ses débuts ici.

Ah-ha. Une séquence nostalgie ?

– J'espère qu'il ne faut pas chanter pour mériter son repas. Je n'ai pas envie de mourir de faim.

– Tu chantes si mal que ça ?

– Tu n'as pas idée. Même Prince s'en sortirait mieux.

Jason rit. La vibration se répercute dans sa cuisse, posée contre la mienne, et de là, dans mon corps entier. Si nous étions dans un dessin animé, des étoiles danseraient autour de nous.

– Les groupes ne jouent que le soir. À midi, ils servent le plus délicieux *hash brown* de la ville.

– Du quoi ?

– Du *hash brown*. Ce sont des galettes de pomme de terre avec des oignons. Accompagnées d'un steak haché entre les deux, elles peuvent battre n'importe quel hamburger.

– Si Berenice apprend ça...

– Je lui dirai que c'était pour toi. Elle trouve que tu as besoin de te remplumer.

– Donc je suis autorisée à manger ton *hash brown* pendant que tu te nourriras de salade ?

Jason me lance un regard de chiot battu. Je lui tire la langue. Si l'on excepte ce problème d'alchimie intempestive, je me sens bien avec lui. Trop bien. Mon système de défense interne garde le doigt sur le bouton de la douche froide.

L'intérieur des lieux vaut largement l'extérieur. D'un point de vue historique, c'est une pure hérésie, mais j'apprécie les hauts plafonds de bois sculpté et la lumière tamisée qui se déverse à travers les vitraux. Avant même d'y penser, j'ai dégainé mon appareil photo.

J'ai bien fait de prendre des cartes mémoires supplémentaires.

– Tu es incorrigible, rouspète Jason en me tirant par le bras.

Un petit homme brun affublé d'une tunique bleu roi vient à notre rencontre, de l'autre bout du couloir carrelé de briquettes or et rouge. J'aperçois un portrait de Jason en costume pseudo-médiéval accroché au mur. Il devrait avoir l'air ridicule, mais il parvient à me donner envie de jouer le rôle de la princesse.

– Dis-moi que tu ne portais pas ce genre de truc pour chanter.

– Pas tous les jours, me répond le nouvel arrivant, tandis que Jason tente d'enrayer mon fou rire d'un coup de coude dans les côtes. J'ai conservé le modèle dans la réserve, si cela vous intéresse.

– Vraiment ?

– Kim, je te présente Alonso, le maître des lieux, annonce cérémonieusement Jason, visiblement pressé de passer à un autre sujet de conversation que ses chausses moulantes rouges. Alonso, voici Kim.

– Ta petite amie ? demande Alonso avec un clin d'œil.

– Je m'efforce de l'en persuader.

– Dans ce cas, mon ami, j'ai ce qu'il te faut. Aucune femme ne peut résister à la cuisine du *Castle* ! Suivez-moi.

Nous lui emboîtons le pas. La pièce principale du *Castle* réunit de longues tables pourvues de bancs devant une estrade en bois. Pour l'heure, celle-ci est vide. Quelques serveurs se déplacent en patins à roulettes et costume de page entre les tablées. J'en profite pour pincer sournoisement Jason.

– À quel moment sommes-nous passés du contrat de cat-sitter au statut de petite amie ?

– *Future* petite amie, rectifie-t-il.

– Dans tes rêves.

Il ne répond pas, mais serre mon bras plus fort.

Au moins, les choses sont claires. Sois honnête, Kim, tu le savais depuis le départ. Et si tu n'as pas pris la fuite, c'est que tu considères cela comme une possibilité.

Alonso nous fait prendre un escalier en bois patiné jusqu'à la galerie, à l'étage. Des panneaux de bois sculptés permettent à loisir d'observer la salle en bas ou d'en masquer la vue. Pratique pour qui cherche la discrétion. Des box individuels, garnis de rideaux pourpres, azur, violets ou amarante, s'alignent le long du mur. Alonso nous en désigne un. L'écusson qui retient les rideaux, au-dessus, figure un lion debout sur ses pattes arrière, la gueule ouverte pour manger une pomme.

– Je vous apporte les menus ou ce sera comme d'habitude ?

– Les menus.

– Comme d'habitude.

Jason et moi avons répondu en même temps. Il secoue la tête.

– Crois-moi, je sais ce qui est bon.

– J'aimerais voir les menus quand même.

Sont-ils rédigés en enluminures ?

– Je vous en apporte tout de suite, promet Alonso.

Nous prenons place chacun sur un banc d'un côté de la table. Celle-ci est assez large pour que Jason ne puisse pas me faire du genou. Les lourds rideaux et les coussins de brocart étouffent les sons. On se croirait sous une tente.

– Ce n'est pas tout à fait le même genre que les Orangers, mais...

– C'est complètement kitsch, oui. Mais à force d'en faire trop, ça devient presque acceptable.

Comment avez-vous commencé à jouer dans un endroit pareil ?

– Leurs soirées concerts sont très cotées. L'acoustique de la grande salle est impressionnante. Et comme Julian connaissait Alonso...

Il écarte le rideau pour contempler la grande salle, dessous.

– Tu auras peut-être du mal à le croire, mais même après avoir fait le tour du monde, cet endroit m'a manqué.

Alonso revient avec les menus et deux coupes d'hydromel. J'ignorais que ce breuvage était parvenu jusqu'en Californie. Je fais tourner la mienne entre mes mains tout en décortiquant le menu. Comme je m'y attendais, la lecture en est très divertissante. Toutefois, je finis par me ranger à l'avis de Jason et commande un *hash brown*.

– Tu veux en parler ? demande Jason dès que le rideau retombe.

– De quoi ?

– Mon plan pour te faire tomber dans mes bras.

Il y en a qui ne doutent de rien...

– Pourquoi moi ? Nous nous connaissons à peine.

– Mais tu l'as senti comme moi.

Il agite sa main entre nous pour symboliser cette... Je ne sais pas exactement comment la définir. Alchimie ? Tension sexuelle ? Attirance ? Je ne suis pas d'assez mauvaise foi pour la nier.

– D'accord, mais cela ne signifie pas que je sois la petite amie idéale. Je pourrais vendre ta vie privée aux journalistes, comme m'en soupçonnent tes amis. Ou pire.

– Moi, je crois que c'est un signe.

– Je ne crois pas aux signes.

– Tu ne crois pas à grand-chose, j'ai l'impression. Tu devrais essayer, pour changer.

Je prends une gorgée d'hydromel. C'est aussi mauvais que dans mes souvenirs.

– À quoi t'attends-tu exactement ? Je te rappelle que je ne reste que trois mois.

– Peut-être t'attacheras-tu à la ville.

– Je ne m'attache pas. Jamais.

Jason me dévisage sans que je parvienne à deviner ce qu'il pense. Se réjouit-il à la perspective d'une aventure sans complications ? Ou au contraire regrette-t-il que je ne m'implique pas davantage ? La plupart des hommes que j'ai croisés opteraient pour la première solution. Seulement, Jason ne ressemble pas aux autres et c'est bien là une partie du problème. Il m'adresse un sourire paresseux, mi-détendu mi-poseur.

– D'habitude, les femmes ont tendance à me couvrir de déclarations d'amour alors que je ne leur ai rien demandé. Ça change.

Peut-être que c'est ça qui lui plaît. Aime-moi je te fuis, fuis-moi je t'aime.

Je pousse ma coupe d'hydromel vers lui.

– Ce n'est pas un jeu et je ne marchande pas.

– Je t'ai pourtant fait une offre.

L'arrivée de nos plats me dispense de répondre.

Sauvée par le gong.

Le fumet de la viande mêlé à celui de la pomme de terre croustillante me fait saliver. Au moins un plaisir sensuel que je peux savourer sans crainte pour ma *réputation*. La première bouchée me fait gémir de plaisir. Sur ce plan au moins, Jason n'a pas menti.

Sur le reste non plus. Il joue cartes sur table. Alors qu'est-ce qui me gêne ?

– Comment ça se passe, une soirée musicale ?

La diversion fonctionne à merveille. Jason entreprend de me parler des débuts du groupe au *Castle*. Musique, danse, hydromel et *hash brown* à volonté. À l'entendre parler, j'ai l'impression qu'il regrette cet âge d'or où ils connaissaient tout le monde dans la salle et où la fête se prolongeait tard dans la nuit, musiciens et spectateurs mêlés. Maintenant qu'ils ont acquis une renommée mondiale, ils vivent enfermés dans des clubs privés, protégés par des services de sécurité.

– Tu comptes rejouer ici, un jour ?

Jason se tourne vers la scène et laisse échapper un gros soupir. J'en profite pour lui piquer un morceau de *hash brown*.

– J'aimerais bien. Mais Alonso prétend qu'il ne peut pas assurer notre sécurité.

– Difficile d'être célèbre...

– Cela va certainement sonner comme un cliché, mais pour moi c'est la musique qui importe avant tout. Nous n'aurions jamais dépassé l'époque du *Castle*, avec la possibilité de gagner notre vie à la clé, cela m'aurait très bien convenu.

– Même pas une pointe de satisfaction à l'idée d'avoir prouvé ce que vous valiez ?

– Mon banquier est certainement impressionné.

Le mien, beaucoup moins.

Échangerais-je pour autant ma vie contre la sienne ? Je tente de m'imaginer en photographe mondialement connue, appelée de capitale en capitale pour mes expositions... Un frisson me parcourt le dos. Non, cent fois non. Je tiens bien trop à ma liberté.

Ce qui nous ramène à la question principale.

- Je ne veux pas sortir avec une célébrité.
- C'est de la discrimination, proteste Jason.
- Je tiens à ma tranquillité.
- Je sais. L'exposition...
- Pas seulement l'exposition. Je ne veux pas voir mon nom dans les journaux.
- On s'y fait.
- Tu regrettes bien de ne plus pouvoir chanter au *Castle*.
- C'est différent. Là, on parle de ma vie privée.
- Et de la mienne.

Il pousse un soupir de frustration en passant sa main dans ses cheveux.

- La plupart des filles veulent sortir avec moi parce que je suis célèbre, toi tu refuses pour la même raison. Tu es une contradiction ambulante.
- Ou peut-être que chez moi, la cervelle n'a pas été oubliée au montage.
- Ils ont même ajouté un estomac supplémentaire, commente-t-il en contemplant son assiette que j'ai allégrement pillée.

Prise la main dans le sac, ou plutôt l'assiette.

Jason lève le bras pour demander une ration supplémentaire. Mon estomac, double ou non, va exploser, mais je ne proteste pas, heureuse d'avoir un prétexte pour prolonger notre halte au *Castle*. À ce moment, tout est encore possible. Quand nous serons sortis et que j'aurai opposé un « non » ferme et définitif à la demande de Jason, la porte sera fermée sans que je sache jamais ce qu'il y avait vraiment derrière.

- Tu hésites, devine Jason.
- À me resservir ? Oui.
- Je sais ce que tu penses et je sais ce que tu sens.

Mais quel frimeur !

J'ironise :

- On dirait un refrain de chanson.
- Tu aimerais que je t'écrive une chanson ?
- Non !

Elle serait fichue d'avoir du succès, en plus, et je ne pourrais plus aller nulle part sans l'entendre à

la radio.

- Si je comprends bien, le dernier espoir qu'il me reste de te séduire, c'est la bouffe ?
- Et le chat. Que tu exploites éhontément.
- Comme s'il s'en plaignait. Cette sale bête n'aime que toi. Tel chat, tel maître.

Je plonge le nez dans mon assiette.

Il a dit « aimer ». Du calme, ce n'est qu'une expression pour signifier « avoir des relations sexuelles ». Enfin, pour ce qui concerne Jason, pas le chat.

- Tu vas toujours aussi vite en affaires ?
- Je te fais remarquer que c'est toi qui insistes sur le fait que tu repars bientôt. Ça me met la pression.
- Peut-être que tu serais très déçu, si j'acceptais.
- Peut-être.

Mufle.

Il croise les mains sous son menton et me fixe de ses yeux trop bleus :

- Mais nous ne le saurons jamais si nous n'essayons pas.
- Hum. Les potentiels ennuis me semblent l'emporter sur les bénéfices.
- Ça, c'est parce que tu ne m'as jamais vu au lit.

Vantard, en plus.

Ma traîtresse d'imagination fait aussitôt surgir sous mon crâne des images toutes plus excitantes les unes que les autres.

- Je pourrais prendre des photos ?

Oups, non, ce n'est pas ce que je voulais dire !

Les lèvres de Jason s'incurvent en un sourire conquérant. Cette fois, nous avons tous les deux oublié le *hash brown*.

- C'est une proposition ?

Très, très tentante. Ça me ferait des souvenirs pour mes vieux jours. Après tout, on ne vit qu'une fois.

- Je dois y réfléchir.

Jason lorgne en direction de la scène. Alonso, qui arrive pour débarrasser nos assiettes, lui administre une tape sur le bras.

- N'y pense même pas.

– Une simple sérénade ? plaide Jason.

Il a dû prendre des cours avec Prince, celui-ci a la même expression quand il veut des crevettes.

Je m'étrangle avec mon verre d'eau.

– Une *sérénade* ? Alonso a raison, n'y pense même pas.

– Même version rock ?

– *Surtout* version rock.

Il m'observe à travers ses cils baissés, tel un félin s'apprêtant à bondir sur sa proie.

Amis des clichés, bonjour. Cette histoire de sérénade m'a retourné la cervelle.

– Tu en auras une quand même, décrète-t-il. Que ce soit en privé ou devant des millions d'auditeurs.

– Jason !

– Inutile de discuter avec cette tête de mule, commente Alonso, désabusé, en posant une carafe d'eau fraîche devant moi. Il n'écoute jamais. La seule chose qui le retienne de monter sur cette scène, c'est mon service de sécurité.

– Je peux me montrer têtue aussi, rétorqué-je.

– Je confirme, glisse perfidement Jason.

– Mais vous n'avez pas quatre gorilles à votre disposition, raille Alonso avant de s'éclipser.

Je sors Robert de son sac, histoire d'emporter quelques souvenirs du *Castle*. Les photos n'entreront pas dans le cadre de l'exposition, mais j'en tirerai bien un reportage sur les lieux typiques de San Francisco ou quelque chose du genre. Il faudra que j'en parle à Connor.

– Satisfaite ? demande Jason une fois que j'ai fait le tour de l'établissement.

Il fait exprès d'instiller dans ce mot un sous-entendu sexuel. Et ce qui m'énerve le plus, c'est de m'y montrer sensible.

– Professionnellement, ce fut une matinée très fructueuse.

– Et personnellement ?

Je range mon appareil photo avec soin pour me laisser le temps de réfléchir.

Un peu de franchise ne va pas me tuer.

– J'ai beaucoup apprécié Rosemary.

– Tu tournes autour du pot.

– Peut-être parce que je n'ai pas envie de mettre les doigts dedans.

Aucun sous-entendu. Pourtant, à la façon dont Jason me dévisage, on croirait l'inverse.

Je hausse les épaules.

- Nous en avons suffisamment parlé pour aujourd'hui.
- Nous progresserons donc demain.

Je ne peux m'empêcher de rire.

- Tu n'abandonnes jamais ?
- Jamais.

Il entoure ma taille de son bras pour me raccompagner à la voiture. Je ne proteste pas.

Pourquoi le nier ? J'aime le contact de son corps.

Sa chaleur me protège du froid et de l'humidité alors que nous regagnons notre véhicule sous un crachin propre à décourager n'importe quel paparazzi qui aurait réussi l'exploit de s'introduire dans le parking privé.

Tandis que nous roulons vers Paradise, il laisse sa main sur ma cuisse.

Je devrais le repousser.

Mais il parle, raconte des anecdotes au sujet de ses tournées, m'incite à dévoiler les miennes, et dans le feu de la conversation, j'oublie la chaleur de sa paume qui remonte insidieusement jusqu'à mon ventre.

Je me sens bien avec lui. Comme une évidence. Et c'est bien ce qui me fiche la trouille.

Quand nous nous arrêtons devant la villa, il se tourne vers moi avant que je n'aie eu le temps de couper le contact. Son front s'appuie contre le mien, son souffle caresse mes lèvres.

Soyons lucide : je suis grillée.

Mes neurones ne sont plus en état de fonctionner, noyés dans un afflux d'informations en provenance de mes terminaisons nerveuses, dont l'essentiel peut se résumer par « Oh oui ». Le moment s'éternise, provoquant des fourmillements d'excitation sur ma peau. J'entrouvre légèrement les lèvres, anticipant le baiser... et Jason se recule soudain, manquant de me déséquilibrer.

- Désolé, je ne suis pas un garçon facile. Je n'embrasse que mes officielles.
- Quelle blague !

Ma voix est encore rauque de désir. Je me racle la gorge avant de poursuivre :

- Les groupies doivent te réclamer des baisers tout le temps.
- Cela ne signifie pas que je leur en donne.
- Jamais ?

Mon incrédulité semble le blesser.

- Je crois que tu nourris quelques préjugés envers la profession.

- C'est vrai. Je me dis que quand c'est facile... pourquoi se gêner ?
- Tu le ferais, à ma place ?

Difficile de m'imaginer en homme et en rock star. Je plisse le front. Si des dizaines de séduisants jeunes hommes se jetaient à mon cou...

- Je trouverais ça plutôt flippant, en fait.
- Tu m'ôtes les mots de la bouche.
- Tu es un homme ! Tu es censé...
- Préjugés toujours.

Il a raison. Moi qui me flatte d'avoir l'esprit large, je me découvre soudain plutôt conservatrice. Je déteste ça.

- Admettons. Mais vous avez tout de même une image à cultiver, non ?
- Je n'ai jamais dit que je ne flirtais pas. Donner de l'espoir à chacune, ne coucher avec aucune.
- Superbe slogan. Tu songes à en faire une chanson ?
- Surtout pas ! C'est notre petit secret, d'accord ?
- Si tu veux. Et donc, si j'ai bien compris, tu ne comptes m'embrasser que le jour où j'aurai officiellement accepté de devenir ta petite amie, c'est ça ?
- Tu as tout compris.

Manœuvre complètement déloyale ! Après, nous pouvons être deux à jouer à ce petit jeu-là.

- Alors à ta place, je réglerais le thermostat de la douche sur « froid » pour quelques semaines, ironisé-je en remettant le contact. Tu risques d'en avoir besoin.

Il éclate de rire avant de claquer la portière.

- Je ne suis pas frileux. Et je gagne toujours !
- Ça, c'est ce que nous verrons, marmonné-je en faisant crisser les pneus sur le gravier.

Le seul problème, c'est qu'une partie de moi-même, une partie qui a tendance à grossir de plus en plus, souhaite qu'il l'emporte. Je crois que les douches froides me feront du bien à moi aussi.

6. Leçons de séduction

Trois semaines plus tard...

– C'est remarquable, déclare Connor.

Les photos recouvrent son bureau, s'empilent sur la seule chaise libre, terminent leur course sur la moquette. Je m'efforce de prendre l'air blasé, mais mon moi intérieur se fend d'un cri hystérique.

Il aime !

C'est quand même important, puisqu'il se trouve à l'origine du projet. Il attrape un cliché des Orangers.

– Tu as parfaitement su saisir l'esprit de chaque villa, sans imposer ta vision mais en mettant en valeur les atouts de chacune.

Il écarte la photo pour me regarder. Ses yeux noisette pétillent derrière ses lunettes à monture argentée.

– Si j'osais, je dirais même qu'on sent de l'amour là-dedans.

– De quoi ?

– Allons Kim, ce n'est pas un gros mot.

– Sans doute, mais je ne vois pas le rapport avec la photographie.

– On ne voit bien qu'avec le cœur.

Je repose mon gobelet de café avec une grimace dégoûtée.

– Je n'arrive pas à croire que tu cites Saint-Exupéry. Si tu veux mon avis, tu passes beaucoup trop de temps avec Violet.

– C'est une femme charmante et pleine de bon sens. Alors, quand penses-tu être prête pour l'exposition ?

Bonne question.

Je balaye du regard les photos éparses. Techniquement, j'ai assez de matière. Il reste le travail de sélection et de cadrage, mais...

Sois honnête : tu cherches un prétexte pour prolonger tes visites avec Jason.

En trois semaines, nous avons vu une dizaine de villas qui constitueront à n'en pas douter le clou de l'exposition. Sans lui, ces portes me seraient demeurées fermées. Ma reconnaissance ne va tout de même pas jusqu'à céder à son flirt éhonté.

Pas question !

Même si, reconnaissons-le, je prends à celui-ci plus de plaisir que je ne devrais.

- J'ai encore quelques demeures à voir...
- Jason prend son rôle de guide très au sérieux.

Je sursaute, manque de renverser le gobelet de café que je rattrape au vol.

- Pardon ?
- Allons, Kim, je suis originaire de San Francisco. Je sais qu'on n'entre pas dans certaines de ces propriétés sans recommandation. Et j'étais là le jour où vous avez identifié le chat. Je sais additionner deux plus deux.
- Mais pas du tout ! Enfin je veux dire, ce n'est pas ce que tu crois.
- Et que devrais-je croire, selon toi ?

Alerte, Kim, tu es en train de creuser ta propre tombe.

- J'ai simplement négocié une faveur en récompense pour le chat.
- Tu es une très jolie jeune femme, Kim : si l'on vous surprend, on en tirera automatiquement certaines conclusions.
- Dans ce cas, *on* est stupide.

Connor soupire.

- Je suis le premier à regretter certaines dérives journalistiques, si l'on peut appeler la presse *people* du journalisme. Malheureusement, elle existe et il faut composer avec. Tout finit un jour par se savoir.
- D'ici là, j'aurai terminé ma tournée.
- Crois-tu que personne ne se demandera comment tu as obtenu l'autorisation de photographier ces propriétés privées ? Il suffit d'une indiscretion.

Merde, je n'avais pas pensé à ça.

Je commence à rassembler les clichés pour m'occuper les mains.

- Bah, ce n'est pas très grave. Je ne comptais pas m'attarder après l'exposition.
- Violet a raison, tu as un vrai problème avec ça.
- C'est l'hôpital qui se moque de la charité. Tu passes bien ton temps à voyager !
- Mais mes racines demeurent à San Francisco. Où sont tes racines, Kim ?
- Je suis une fille de l'air. Tu sais, ces plantes sans racines ?

Connor lève les bras au ciel.

- Je sais surtout que tu ne me laisseras pas avoir le dernier mot. Très bien ! Quand veux-tu commencer à travailler sur l'exposition ?
- D'ici une semaine, si c'est possible pour toi. Si je n'ai pas tout, je me garderai des espaces libres.

- Ça me va. Tu me laisses celles-ci, que je commence à travailler les textes ?
- C'est fait pour.

Au moment où je vais prendre congé, Connor pose une main sur mon épaule.

- Beau travail, sincèrement.

J'apprécie qu'il me l'attribue sans allusion au rôle tenu par Jason. Un élan de fierté me traverse. Connor n'est pas du genre à débiter des compliments sans les penser. Et il a beaucoup plus de bouteille que moi dans le métier. S'il dit que c'est bon, je peux le croire.

Contrairement à Jason, qui raconterait n'importe quoi pour me mettre dans son lit.

- Merci.

– C'est un plaisir de travailler avec toi. Tu devrais peut-être songer à développer de nouvelles racines, au moins professionnelles.

Je marmonne un vague assentiment avant de m'enfuir.

Mais qu'est-ce qu'ils ont tous à vouloir me caser ? Ça les gêne tant que ça, une pierre qui roule ?

D'un autre côté, j'ai besoin de la reconnaissance professionnelle que m'apportera l'exposition, si elle réussit. Elle m'apportera de nouvelles commandes, à San Francisco ou ailleurs. Connor a raison (même si je ne le reconnaîtrai jamais devant lui), à un moment donné, il me faudra un bureau. Ne serait-ce qu'une adresse fixe, idéalement une secrétaire pour prendre les commandes...

Enfin, j'ai encore le temps de voir venir.

Tallulah me tombe immédiatement dessus au moment où je rentre chez Violet. Vêtue d'un pantalon imperméable jaune vif, un foulard rouge noué sur les cheveux, elle a une feuille morte collée sur la joue. Je suis contente qu'elle ait proposé de se charger de l'entretien des gouttières.

- Kim ! Tu étais avec Jason ?

Je proteste, aussitôt sur la défensive :

- Je ne passe pas ma vie avec lui, tu sais. Ce n'est pas mon petit ami.

– Bien sûr, commente Tallulah en levant les yeux au ciel. Tu as peur que je te balance à la presse people, ou quoi ?

Non.

Malgré son exubérance naturelle, Tallulah est loyale. Heureusement, d'ailleurs. Parce que si même elle s' imagine que je couche avec Jason, j' imagine d'ici ce qu'en dirait la presse.

Argumenter avec Tallulah revenant à peu près à se cogner la tête contre un mur, je préfère changer de sujet.

- Tu voulais quelque chose ?
- J'ai eu une idée.

Oh-oh.

L'expérience m'a appris que les idées de Tallulah provoquaient inévitablement une montagne d'ennuis. Comme la fois où elle a voulu m'emmener surfer à la pleine lune. L'océan est glacial, la nuit (encore plus que durant la journée, où il n'est déjà pas chaud), et on n'y voit rien. Sans parler des types louches qui traînent sur la plage.

- Oui ?
- Tu devrais organiser un pique-nique.
- Un pique-nique ? À cette période de l'année ?
- Ou une petite fête, je ne sais pas, moi, un apéro, quelque chose de convivial...
- En quel honneur ?
- L'anniversaire de Prince, voyons !

Un blanc. Je n'arrive pas à croire qu'elle connaisse la date d'anniversaire de ce fichu matou. Encore moins qu'elle songe à le lui fêter.

- Tu as perdu la tête ?
- Tu inviterais le reste du groupe, et puis Violet et moi...

OK, je comprends mieux le but de la manœuvre.

La perche est trop belle pour que je ne la saisisse pas.

- Julian ne t'appelle plus ?
- Comment tu sais... ?

Elle s'interrompt pour retirer ses immondes gants en plastique, un air coupable sur le visage.

- Tu avais sans doute une excellente raison de ne rien me dire, dis-je pour la consoler.
- Il m'avait fait jurer de n'en parler à personne.

Je comprends mieux. En même temps, Julian a de la chance qu'elle ait tenu parole. Elle aurait pu vendre son numéro à la presse et leurs messages avec.

- Ils se méfient des journalistes, c'est normal. Même moi, ils m'ont prise pour un paparazzi !
- Plus maintenant, quand même ?
- Eh bien, en fait, je ne les ai plus revus depuis le premier jour. Jason refuse les appels quand nous sommes ensemble et je le soupçonne de s'organiser pour que nous ne nous croisions pas.
- C'est nul, commente Tallulah, déçue. Enfin, si tu deviens la petite amie de Jason, ils n'auront pas le choix.

– Mais je n'ai aucune envie de devenir sa petite amie !

D'accord, ça, c'est un mensonge.

Résister à la tentation devient chaque jour plus dur. Mon cœur et ma tête menacent de divorcer et se disputent pour savoir qui aura la garde du corps.

– As-tu besoin de conseils ? s'enquiert Tallulah. Tu devrais passer à la boutique. Je peux te faire un relooking auquel aucun homme ne saurait résister !

Que disais-je au sujet de parler à un mur ?

Tallulah n' imagine même pas que je puisse volontairement refuser de sortir avec Jason.

– C'est gentil. J'y penserai.

– Mouais tu parles, fait Tallulah, pas dupe. Tu t'occupes du dîner, ce soir ?

– Je voulais tester une recette de *hash brown*.

– Bon courage avec Violet ! Elle trouve ça trop populaire, me prévient Tallulah en étirant la dernière syllabe.

– Je suppose qu'elle préférerait la version à la citrouille.

Tallulah éclate de rire. On dirait presque une conversation de couple au sujet d'un enfant difficile. Malgré nos différences, ou peut-être grâce à elles, nous développons une complicité qui m'effraye parfois.

Et je n'ai pas besoin de l'analyse de Violet pour comprendre pourquoi.

Je rentre m'enfermer dans la cuisine avec mes patates quand mon téléphone miaule (on s'amuse comme on peut avec les sonneries pré-enregistrées). Cela ne peut signifier qu'une chose : un message de Jason. Je frotte mes paumes sur mon jean pour résister à l'envie de vérifier.

Non, je ne suis pas accro.

Jason m'envoie une douzaine de messages par jour. Je n'aurais jamais dû lui donner mon numéro de téléphone. Parfois, il parle de la pluie et du beau temps. « Prince me snobe » ou « Le café du studio est encore plus infect que celui du *Starbucks* ». D'autres fois, je dois me creuser la cervelle pour deviner le sens de « Oui ou non ? » ou « 5 minutes max ». Et d'autres encore, je me demande si les « Je m'ennuie, passe me prendre, s'il te plaît » et autres « Rendez-vous au *Castle* ce soir ? À prendre ou à lécher » ont vraiment un double sens (et une correction automatique taquine) ou si j'ai les idées mal placées.

Un, deux, trois...

Je suis à peine parvenue à dix quand je sors le téléphone de ma poche.

Tu n'as aucune volonté, ma pauvre fille.

[Il n'y a rien d'intéressant à la télé. Sauve-moi !]

On croit rêver.

[Tu es une rock star. Ta vie est censée être bien plus palpitante que la mienne !]

J'ai à peine eu le temps d'essayer l'écran que la réponse me parvient.

[Plus personne ne dit rock star, de nos jours. Et je te jure que le programme télé est déprimant.]

Mes visites quotidiennes à Paradise ont confirmé les propos de Berenice. En dehors du personnel, réduit, et des autres membres de Golden, personne ne met les pieds dans le « havre de paix » de Jason. Je me sens d'autant plus privilégiée de pouvoir l'approcher. Mais ce n'est pas une raison pour céder à tous ses caprices. Lui et moi sur un canapé, un bac de glace sur les genoux, en train de regarder un bon film d'action ?

Cette vision fait bien trop couple pour que je prenne le risque.

[Désolée, j'ai un dîner à préparer.]

[Tu m'invites ?]

J' imagine d'ici la tête de Violet et Tallulah...

[On se voit demain, comme prévu.]

Pour m'éviter de céder à la tentation, j'éteins le téléphone au moment où Violet entre dans la cuisine.

- Kim, *darling* ! Que de pommes de terre !
- Je prépare du *hash brown*.
- Voyez-vous ça. Un plat typique de San Francisco.

Seule Violet sait mettre dans une remarque en apparence anodine une analyse psychologique entière. La sagesse recommanderait de me taire, mais la frustration induite par mon téléphone éteint me pousse à relever le défi.

- Pourquoi pas ?
- Cette ville a conquis ton cœur, avoue-le. Ou est-ce plutôt l'un de ses habitants en particulier ?

J'attaque ma première pomme de terre en m'efforçant de la peler aussi fin que possible.

- Je ne vois pas du tout de quoi vous parlez.
- Est-ce à moi que tu essayes de mentir, ou à toi-même ?
- Je ne mens à personne !

J'ai toujours été claire depuis le départ : je suis de passage. Oui, j'adore San Francisco (et son hash brown), et oui, Jason est sans conteste l'un des hommes les plus séduisants que j'aie rencontrés. Est-ce que je vais changer d'avis pour autant ? Planter des racines, comme dirait Connor ?

Certainement pas.

Violet renifle avec distinction, l'index posé sur sa narine gauche. De toute évidence, elle ne me croit pas.

– Parle-moi de Jason.

Vraiment pas.

– Mais vous êtes pires que la presse people, Tallulah et vous !

– Ne me mets pas dans le même sac que cette groupie, je te prie. Moi, je me soucie de ton bonheur.

– Et vous croyez franchement que sortir avec une rock star est le plus sûr moyen d'assurer mon bonheur ?

Je regrette aussitôt ma question à la façon dont Violet redresse ses lunettes, prête à la bataille.

Elle m'a eue. Encore.

Une seule parade : j'attrape les oignons et commence à les éplucher tandis que Violet entame un long soliloque. Les larmes qui roulent sur mes joues masquent toute autre émotion, tout en me donnant une excuse pour ne pas participer à la conversation.

Je ne sais pas sous l'effet de quelle boisson j'ai permis à Tallulah d'exercer ses talents sur moi. Violet m'a sans doute hypnotisée. Enfin, l'effet est moins catastrophique que ce à quoi je m'attendais. Mon reflet dans le miroir m'adresse un sourire crispé. La longue jupe blanche ornée de dentelle change de mes jeans habituels, mais elle me va plutôt bien. Quant à mes cheveux, je me doute qu'ils auront retrouvé leurs boucles indomptables dès demain, mais pour l'instant, lisses et retenus par un foulard, ils ont une allure presque convenable. Je me demande ce qu'en penserait Jason.

Après tout, il suffit de lui poser la question.

La magie de la technologie moderne et un peu de contorsion devant le miroir me permettent de prendre la photo et de l'envoyer dans la foulée. Ce que je regrette bien sûr aussitôt.

Pourquoi n'existe-t-il pas de fonction « annulation » pour les envois de mails ? Je suis sûre que ça intéresserait beaucoup de monde !

La réponse ne tarde pas.

[Magnifique.]

Est-ce ironique ou sincère ? Je renvoie :

[Prêt de Tallulah.]

[Cette fille a du goût.]

Non mais. Dis carrément que je m'habille comme un sac, d'habitude.

Je m'effondre sur mon lit et tire la couette par-dessus moi. Le téléphone me nargue. L'ignorer serait plus sage, surtout que le fait d'être allongée provoque en moi l'envie d'envoyer des messages indécents. À ce moment, Jason m'envoie un message, comme s'il pouvait détecter mes pensées à distance.

[Où es-tu ?]
[Chez Violet.]

Hors de question de lui préciser à quel endroit exactement, il en profiterait à mort.

[Qu'est-ce que tu fais ?]
[J'allais me coucher. Fatiguée.]
[Je suis déjà au lit, mais je n'arrive pas à dormir.]

Et voilà, mon cerveau frétille sous l'afflux d'images mentales classées X. Je suis à deux doigts de lui demander s'il dort nu.

Pathétique.

[Des soucis ?]
[Tu me manques.]
[Pourquoi ?]

Le téléphone demeure silencieux.

Peut-être a-t-il dit ça en l'air, dans le feu du moment, et qu'à la réflexion, il ne trouve pas pourquoi.

Je n'aurais pas dû poser la question. Notre relation indéterminée ne fonctionne pas si mal comme ça, après tout. Je pose le téléphone pour aller me changer. Si je froisse la jupe de Tallulah, elle va me tuer. Je termine d'enfiler ma chemise de nuit quand la réponse arrive.

[Je n'arrive pas à croire que je sois le seul à ressentir ça.]

Ma gorge se serre.

Non, tu n'es pas le seul. Seulement, moi, ça me flanque la frousse.

[Tu as d'autres choix.]
[Je peux aussi aller manger un hamburger chez McDonald's plutôt qu'un *hash brown* au *Castle*.]
[Tu me compares à du *hash brown* !?]
[C'est une façon de dire que tu es délicieuse.]

Aw. Qui ne fondrait pas à une telle réplique ?

Je me transforme en un petit tas de gelée tremblotante de désir. Une bonne chose que plusieurs kilomètres nous séparent. À ce moment précis, je serais bien incapable de lui résister. Le téléphone se

met soudain à sonner, me faisant sursauter. Je me cogne le coude contre la table de chevet ; la douleur amoindrissant mes capacités de réflexion, je décroche sans y penser.

– Kim ?

La voix basse, hypnotique, de Jason me fait frissonner de la tête aux pieds.

Raccroche ordonne celle de la raison. *Tout de suite.*

Mais je n'écoute plus que Jason.

– Le jeu a assez duré, tu ne crois pas ? poursuit-il.

– Je ne sais pas.

– Et moi, j'ai besoin de savoir.

– Savoir quoi ?

— S'il s'agit d'une illusion ou si nous avons une chance.

Mon cœur bat la chamade. Une chance ou une malédiction ?

Inutile de me cacher derrière mon petit doigt, ce n'est pas tellement son statut de star, qui me fait peur, mais plutôt les sentiments qu'il provoque chez moi. Trop fort, trop vite.

– De quoi parle-t-on, Jason ? De s'amuser, ou...

Ça ne va pas du tout. Notre flirt pas si innocent me convenait très bien. Les conversations sérieuses, ce n'est pas mon truc.

– S'amuser, reprend Jason à l'autre bout du fil. C'est une idée. Je t'invite ?

Voilà. C'est pile ce qu'il me faut pour penser à autre chose. Danser, boire, rire. Et surtout, éviter de parler de trucs graves.

– Où ça ?

– Pourquoi cette méfiance dans ta voix ?

– Je ne veux pas aller dans un de tes clubs VIP. À la façon dont tu en parles, ça a l'air mortellement chiant.

Son rire me fait frissonner. Même à des kilomètres, il exerce sur moi une irrésistible fascination.

Ce truc est dingue.

– Ne t'inquiète pas, je connais un coin génial.

– Garanti sans paparazzis ?

– Je t'envoie l'adresse par SMS.

La communication coupée, je demeure immobile, étreignant mon téléphone à l'en broyer.

Je n'irai pas. Ça ne fera qu'aggraver la situation.

Bien sûr, quand le message arrive, je me redresse d'un bond, passe la tenue froissée de Tallulah et attrape mes clés de voiture.

C'est bon. Je peux gérer.

- Sortie en amoureux ? me lance Tallulah quand je la croise dans l'escalier.
- Aucune idée. Je ne sais même pas où je vais.

Dans tous les sens du terme, d'ailleurs.

Le vent froid m'accueille dans la rue, ainsi que l'obscurité. Un brouillard épais plane sur la ville. Une parfaite ambiance d'Halloween. Décidément, ça me poursuit ! Le message indique une adresse au-delà du Golden Gate Bridge. À cette heure-ci, je devrais y arriver vite. Je me cale au volant de ma casserole. J'ai toujours adoré rouler la nuit. Le temps paraît suspendu. Je pourrais continuer jusqu'au bout du monde.

Le GPS m'entraîne à travers les collines, de l'autre côté du pont, en des lieux déserts. On dirait presque un traquenard. Mais les paysages sont magnifiques, avec la baie de San Francisco illuminée dans le fond, et l'atmosphère, paisible. Je n'ai pas peur.

Du moins, pas de ça.

Je finis par me garer sur un parking désert. *Point Bonita Lighthouse*. De fait, on distingue la lumière d'un phare à travers la brume, moins dense sur les hauteurs que dans la ville. Très romantique... ou flippant, selon la façon dont on voit les choses. Je remonte le col de mon blouson.

Où est Jason ?

- Ça te plaît ?

Je bondis littéralement. Au moins dix centimètres au-dessus du sol.

- D'où tu sors ? Je ne t'ai pas entendu approcher !

Jason se contente de sourire, l'air insupportablement satisfait de lui. L'humidité fait friser ses cheveux noirs (il y a une justice) et alourdit ses cils, conférant à son regard une sombre intensité. Je recule d'un pas tandis qu'il s'approche.

- Tu n'es pas un vampire ou un truc du genre, n'est-ce pas ?
- Plutôt un loup-garou. Ou une panthère-garou, c'est plus classe.
- Mmm, je comprends pourquoi Prince t'en veut. Conflit de territoire entre félins.
- Tu m'as démasqué, avoue-t-il en riant. As-tu trop peur pour m'accompagner ?
- Où allons-nous ?
- Nous promener.

J'aspire une bouffée d'air froid au parfum d'embrun. Se promener, de nuit, dans la brume, en un lieu inconnu...

– Excellente idée.

– Je savais que ça te plairait.

– Tu crois si bien me connaître ?

– C'est ce que je fais quand il y a trop de pression : je viens ici quand je suis sûr de n'y croiser personne et je marche pendant des heures pour me vider la tête.

Je connais ça. Après... Enfin, à une certaine période de ma vie, je pouvais courir des kilomètres en pleine campagne, les écouteurs vissés aux oreilles, pour oublier tout le reste.

– Et là, tu as besoin de te vider la tête ?

– Tu m'avais l'air un peu tendue, tout à l'heure. Je me suis dit que ça te ferait du bien.

Un point pour lui.

Un coup de vent me fait frissonner. Jason brandit un thermos à bandes réfléchissantes.

– Un café ?

– Tu as apporté du café ?

– Et aussi des cookies, des bâtonnets de carotte, des biscuits aux flocons d'avoine et des tranches de pomme.

– Merci, Berenice. Je veux bien une tasse. Sans biscuit aux flocons d'avoine, s'il te plaît.

– Ce n'est pas si mauvais, tu sais.

– Ça a le goût du foin !

– Je reconnais. Tiens, ton café. Sans sucre.

Il commence à connaître mes goûts ; nous avons passé beaucoup trop de temps ensemble. Ses doigts effleurent les miens quand il me tend le gobelet de plastique et ce contact me réchauffe bien plus sûrement que le liquide brûlant. Nous buvons en silence, tournés vers les lumières. Rares sont les personnes avec qui on peut se taire sans que cela devienne gênant. Jason appartient à cette catégorie privilégiée. Sa présence m'enveloppe comme un châle doux et chaud.

En fait, je suis déjà fichue. Telle la chèvre de monsieur Seguin, je mène un combat perdu d'avance et le loup me mangera aux premières lueurs de l'aube. Je délire déjà, tiens.

Le café bu, nous quittons le parking pour nous aventurer sur le chemin qui mène au phare. Je ne proteste pas quand la main de Jason s'empare de la mienne. Sur le moment, ça me paraît aussi naturel que de respirer. Mes sens émoussés par sa présence ne perçoivent plus que sa chaleur, la force de ses doigts entrelacés aux miens, son parfum de brise marine.

Si je l'embrassais maintenant, sa bouche aurait le goût du café.

Comme s'il avait perçu mes pensées, Jason se tourne vers moi. Le monde se fige autour de nous. Je retiens ma respiration, dans l'attente de ce qui va suivre. L'idée de l'empêcher ne me traverse pas un seul instant la cervelle.

D'abord, il suit la courbe de mes lèvres de son pouce. Ce simple contact me fait vibrer. Il y a bien trop longtemps que nous nous tournons autour. L'énergie longtemps retenue déferle avec une force irrésistible. Je pose une main sur la nuque de Jason pour l'attirer contre moi. Là encore, nos corps s'épousent avec un naturel confondant.

Faits l'un pour l'autre.

Jason m'enlace tandis qu'un grondement bas monte de sa gorge.

Panthère-garou, hein ?

Ses lèvres effleurent doucement les miennes. Trop doucement. Tant qu'à succomber, autant le faire dans les grandes largeurs ! Je me hisse sur la pointe des pieds pour forcer le passage. Dès que le bout de ma langue effleure sa lèvre inférieure, Jason cède. Il m'étreint si fort que j'ai du mal à respirer (de toute façon, la façon dont il m'embrasse m'en empêcherait) et me soulève littéralement du sol.

Quand nous devons mettre fin au baiser faute d'oxygène, j'ai les lèvres gonflées et les jambes en coton. Jason s'appuie contre la barrière qui borde le chemin, sans vouloir me lâcher.

A-t-il peur que je parte en courant ?

Pour le rassurer, je me blottis contre lui, le nez dans son cou, respirant son odeur. J'aurai tout demain pour regretter. Pour ce soir, perdue dans la brume, je m'autorise un trop rare moment de tendresse. L'inconvénient de ne jamais s'attacher. Jason caresse doucement mes cheveux. Son autre main, posée au creux de mes reins, éveille en moi d'autres désirs. Il pose de petits baisers le long de ma mâchoire, contre mon oreille, mon front... Après la frénésie de notre premier baiser, cette douceur me donne envie de pleurer. Un mécanisme de défense s'enclenche au fond de moi. Je me dégage, un faux sourire aux lèvres.

– Il se fait tard. Nous devrions rentrer.

Jason me fixe, le visage inexpressif. Durant quelques secondes, je me dis qu'il va me jeter sur son épaule et m'emmener jusqu'à ce fichu phare pour m'y faire l'amour.

Je ne suis pas certaine que je résisterais...

Mais en bon gentleman, il s'incline devant mon caprice.

– D'accord. Veux-tu que je te montre la route ?

– Au moins jusqu'au pont, s'il te plaît.

– Et tu ne veux pas discuter de...

Il effectue un geste de la main entre nous deux. Je secoue la tête.

– Pas tout de suite.

Là, ce n'est pas « discuter », dont j'ai envie. Je dois d'abord calmer ma libido et m'éclaircir les

idées.

Jason soupire lourdement.

– Bon. Je te rappelle demain.

J'avais oublié que nous avions programmé une visite. Bien. Cela me laisse la nuit pour réfléchir à une stratégie. Enfin, en admettant que notre baiser n'ait pas définitivement grillé tous mes neurones.

Nous nous dirigeons lentement vers le parking. Jason ne tient plus ma main et j'ai froid. Peut-être ai-je réellement besoin d'une consultation avec Violet.

– Merci pour l'invitation. C'est un endroit magnifique. Il faudra revenir de jour pour la vue sur la baie.

– À ta disposition pour jouer les guides touristiques.

Bon, il n'est pas trop fâché, au moins. En revanche, il ne lâche pas l'affaire. J'ai cédé une fois, je peux recommencer. À moins que je ne pose des barrières strictes. La question est : ai-je envie d'en poser ?

7. Défis et conséquences

Je me réveille entortillée dans mes draps, couverte de transpiration et encore sous l'emprise des rêves érotiques qui ont émaillé ma nuit. Après un tel baiser, c'était à prévoir.

Mon royaume pour une douche.

Hélas, en me glissant sous le jet, je constate qu'une fois de plus, Tallulah a utilisé toute l'eau chaude.

Tant pis. Étant donné mon état, le froid m'ira aussi bien.

Je frotte ma peau jusqu'à ce qu'elle rougisse.

Ça ne peut pas continuer comme ça. À jouer avec le feu, nous allons finir par nous brûler. Cette histoire se finira mal. Je l'oublie trop souvent quand nous sommes ensemble, mais Jason est une célébrité. Tôt ou tard, la réalité nous rattrapera. Et plus on monte haut, plus la chute sera douloureuse. J'en sais quelque chose.

Quand je descends au rez-de-chaussée, l'odeur de lard frit me met l'eau à la bouche. Mon père considère que manger salé au petit déjeuner est une hérésie, en plus de vous ruiner la santé (il s'entendrait bien avec Berenice). J'avoue pour ma part un certain faible pour le petit déjeuner à l'américaine, œufs sur le plat, bacon et toasts. Tallulah sait comment se faire pardonner son OPA sur l'eau chaude.

– Alors ? lance-t-elle avec un grand sourire lorsque j'entre dans la cuisine.

Violet ouvre grand les yeux et les oreilles. Je hausse les épaules.

La notion de vie privée est complètement bradée dans cette maison.

La meilleure défense étant l'attaque, je riposte :

– Tu comptes toujours sur moi pour contacter Julian ?

– Ouh là, commente-t-elle en déposant œufs, bacon et toasts dorés à point dans mon assiette.

Quelqu'un s'est levé du pied gauche.

– Elle a peur, c'est tout, commente Violet en picorant des myrtilles dans un bol. La peur rend agressif et maussade.

– Je ne suis ni maussade ni aggressive, et je n'ai pas besoin de psychanalyse !

Erreur stratégique. Il ne faut jamais répondre à ce genre de provocation. Si vous protestez, c'est que vous avez quelque chose à vous reprocher.

Violet et Tallulah échangent un regard complice.

Je dois me trouver un autre endroit où loger avant de devenir cinglée.

– Comment va Jason ? demande Violet.

– Vous êtes fan, vous aussi ?

– Je ne voudrais pas que tu lui brises le cœur.

– Enfin, vous ne l'avez jamais rencontré ! Comment pouvez-vous savoir si son cœur est engagé dans l'affaire ?

Moi-même je l'ignore. Ce courant qui circule si fort entre nous pourrait très bien n'être qu'une forme de tension sexuelle exacerbée.

J'ajoute pour faire bonne mesure :

– On ne tombe pas amoureux en trois semaines.

Violet éclate de rire.

Pour une psychologue, je trouve son attitude limite.

– Chérie, si mon métier m'a appris quelque chose, c'est bien que l'amour est imprévisible.

– Ne confondez-vous pas l'amour et la passion ?

– Crois-tu que l'on puisse aussi facilement étiqueter les sentiments ?

Je prends une grande bouchée de toast aux œufs et au bacon.

Fin de la discussion. Je ne me sens pas d'humeur pour un débat philosophique au sujet de la vraie nature de l'amour.

Je range Robert dans son étui. Pour une dernière visite, nous avons terminé en feu d'artifice. J'aurais pu passer facilement une semaine à photographier la propriété sous tous les angles, mais malgré le charme déployé par Jason, les propriétaires paraissaient pressés de nous mettre à la porte. J'ai dû promettre de leur soumettre les clichés que je comptais utiliser avant l'exposition.

– On va manger au *Castle* ? interroge Jason.

– D'accord.

Autant se lancer dans les explications le ventre plein.

Je demeure silencieuse dans la voiture, tournant et retournant dans ma tête les mots que je dois prononcer. Inconscient de mon tourment intérieur, Jason chante en même temps que la radio, ses doigts battant la mesure sur le volant.

Tout pourrait être si simple. Enfin, dans un premier temps. Parce qu'à terme, tout se compliquerait

fatalement et c'est là que les dégâts frapperaient. Je veux juste éviter d'en arriver là.

- Satisfaite de la visite ? me demande enfin Jason.
- C'était parfait. J'ai assez de matière pour l'exposition, maintenant.
- Tu m'as dit que tu restais jusqu'en février. Nous pouvons faire d'autres visites...
- Non, ça suffit.

Je vois le corps de Jason se tendre, sa mâchoire se contracter. J'ai déjà eu l'occasion de constater qu'il avait du mal à accepter le « non » comme une réponse valable. Il produit un effort louable pour sourire :

- Dans ce cas, nous devons trouver d'autres buts de sortie. Que dirais-tu de retourner à Point Bonita ?
- Je crains d'être très occupée dans les semaines à venir. D'ailleurs, c'est également ton cas. Tu n'as pas un album à préparer ?

Il écarte l'argument d'un geste agacé. La question de l'album demeure manifestement un point sensible.

- Allons surfer, alors. Tu m'as dit que tu aimais bien ça. Et moi, ça me ferait du bien de m'y remettre. Que dirais-tu de nous retrouver à la plage ?
- Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.
- Pourquoi ?

J'appuie la tête contre le dossier de mon siège. Il n'est même pas treize heures et je me sens déjà lessivée.

- Je ne répondrai à cette question qu'après avoir mangé un *hash brown*.

Ma réponse fait sourire Jason.

- Tu vois que San Francisco a beaucoup à t'offrir.

Ha ha. Je ne me donnerai même pas la peine de relever celle-ci.

Jason pose une main conquérante sur ma cuisse. Je préférerais qu'il la laisse sur le volant, surtout avec ces rues qui n'en finissent pas de monter et descendre, mais je décide sagement de conserver mes forces pour plus tard. Le contact n'est pas désagréable, loin de là. Il me réchauffe jusqu'à la moelle des os et me donne envie de ronronner. Malgré le style de conduite très personnel de Jason (je m'étonne que nous n'ayons pas déjà eu dix accidents), je me sens en sécurité.

Et c'est là que réside le danger.

Quand nous prenons notre table habituelle, Alonso ne se donne même pas la peine de demander ce que nous voulons. Il nous apporte nos boissons et nous annonce que les *hash browns* arrivent. Je me

prépare mentalement aux explications.

Je crois qu'il vaut mieux ne pas nous revoir... Merde, jamais il n'acceptera ça.

– J'ai quelque chose pour toi, annonce Jason en sortant une petite boîte de sa veste.

– Quoi ?

– Ne prends pas l'air si suspicieux !

– Mais je ne veux rien, enfin, je n'ai rien demandé...

– Dis-toi qu'il s'agit de la récompense pour avoir retrouvé Prince.

– Tu me payes déjà pour m'en occuper alors que, soyons honnête, je ne fais pas grand-chose. Tu t'occupes même de sa litière !

– Ce n'est pas pareil. Tiens.

Je fixe la boîte comme si elle contenait un serpent. Un cadeau n'est jamais gratuit, enfin, pas dans nos sociétés occidentales. Une fois que vous l'avez accepté, vous avez une dette morale envers celui qui vous l'a offert. Je déteste les dettes.

– Je ne peux pas accepter.

– Merde, Kim !

Je sursaute. Jamais jusqu'à présent je n'avais vu Jason énervé. Il faut dire qu'il obtient toujours tout ce qu'il veut avec une facilité déconcertante. Il n'a pas l'habitude qu'on lui résiste.

Si vous voulez mon avis, c'est très mauvais pour le caractère.

– Je ne veux pas de ça, dis-je en repoussant la boîte. En fait, je m'apprêtais à te dire qu'il valait mieux ne pas nous revoir.

– Je m'en doutais. La fuite constitue un mode de vie, pour toi, hein ?

– Et alors ? Je suis une fille libre.

– Je ne compte pas te priver de ta liberté. Mais tu me plais. Beaucoup.

Il écarte un instant les rideaux pour adresser un signe à Alonso. Puis il les referme, pose les coudes sur la table et se met à fredonner.

– Qu'est-ce que tu fais ?

Il m'impose silence d'un doigt sur ses lèvres.

Je n'y crois pas ! Il va vraiment le faire ? Et il croit que ça me fera changer d'avis ? Il délire !

Sa voix envahit notre petit espace. Je frémis jusqu'au bout des doigts de pied. C'est comme s'il caressait chaque centimètre carré de mon corps sans me toucher. Je ne comprends pas un traître mot des paroles, concentrée sur tout autre chose que leur signification, mais peu importe. C'est une chanson d'amour. Une chanson pour faire l'amour. Une petite voix hurle « Stop ! » au fond de mon esprit, mais mon corps se liquéfie sur la banquette. Je suis littéralement envoûtée.

Secoue-toi ma fille, tu ne vas pas te laisser avoir comme ça !

Peine perdue. Les yeux bleus de Jason cherchent les miens. Je ferme les paupières pour ne pas y lire le reflet de ce que je ressens : un désir si intense qu'il balaie tout sur son passage. La voix chaude, caressante, du chanteur m'emporte comme une vague. Je peux bien croiser les bras sur ma poitrine, presser mes cuisses l'une contre l'autre, ma peau me démange, appelle d'autres caresses. Ma langue demeure obstinément collée à mon palais, m'empêchant de protester. Jason se penche vers moi. Je perçois la chaleur de son corps, son souffle chaud sur ma joue quand il termine la chanson à mon oreille. Il est question de renoncer pour lui appartenir...

Oh comme c'est tentant ! Au moins pour ce soir... Juste un soir ?

Les lèvres de Jason effleurent les miennes. Je m'apprête à lui répondre quand une odeur de pommes de terre frites chatouille mes narines. Un éclair de lucidité traverse mon cerveau embrumé par le chant des sirènes. Je me recule, une main levée pour repousser Jason. Il va se rasseoir sans protester, mais il a l'air assez satisfait de lui-même pour me donner envie de le frapper.

- J'avais dit « pas de chanson » !
- Tu as pourtant eu l'air d'apprécier.
- Rassure-moi : tu n'as pas l'intention de sortir ça sur un album ?
- Pourquoi pas ?

Alonso se racle la gorge derrière le rideau. J'écarte la tenture pour lui faire signe d'apporter les plats. Mon estomac crie famine.

Après tout, cette chanson appartient à Jason, il peut bien en faire ce qu'il veut.

Je n'aurai qu'à éteindre la radio pour ne pas l'entendre.

Oui, mais imaginer qu'il la chante devant des centaines de femmes comme il me l'a chantée ce soir...

Non, bon sang, je ne suis pas jalouse !

La boîte est réapparue près de mon verre. De guerre lasse, je me résigne à l'ouvrir, après avoir mordu dans ma première bouchée de *hash brown*. J'en retire un pendentif argenté au bout duquel pend une figurine de chat.

- Où l'as-tu trouvée ? On dirait Prince quand il réclame des caresses !
- Alors garde-la en souvenir.

Je ne suis pas sûre de vouloir me souvenir de lui. L'idée de le quitter me fait déjà trop mal. D'un autre côté, je ne me sens pas l'énergie de discuter avec lui.

- Merci, dis-je en reposant délicatement le pendentif dans sa boîte. Il est très joli.
- De rien. Tu veux que je te l'attache ?

Il s'empare du bijou avant d'attendre ma réponse. Je lui tourne le dos, à la fois pour lui faciliter la tâche et pour qu'il ne voie pas l'expression de mon visage au moment où ses doigts toucheront ma

peau. Quand je les sens caresser mon cou, je ferme les yeux et retiens ma respiration. Des étincelles crépitent le long de ma colonne vertébrale, déclenchent un brasier au creux de mon ventre. Je me redresse un peu trop vite.

– C'est bon.

– Je sais, murmure Jason d'un ton suggestif.

J'éclate d'un rire nerveux. Ce petit jeu est usant pour les nerfs et, en même temps, bien trop délicieux pour ma santé mentale. Heureusement pour moi, il a la délicatesse de ne pas insister et la conversation s'égare sur d'autres sujets. Comment peut-il être si facile de converser après la scène qui vient de se produire ? Je ne cherche pas à comprendre, je me contente de savourer le sursis en même temps que mon plat.

Le hash brown va me manquer.

Je me fige, la fourchette en l'air. Jusqu'à présent, déménager sans cesse ne m'a jamais posé de problème. Quand je me trouvais bien à un endroit, je me persuadais que le suivant serait encore mieux (et j'avais souvent raison). Alors d'où vient ce soudain accès de sentimentalisme ?

Pour de la nourriture, en plus ! N'importe quoi. La chanson de Jason m'a ramolli la cervelle. Tout est de sa faute.

– Je te ramène à Paradise, dit-il quand nous avons fini.

Pourquoi est-ce que ça sonne comme « Nous rentrons à la maison » ?

En même temps, je n'ai guère le choix, ma voiture est restée là-bas. Et puis je n'ai pas encore eu le temps de brosser Prince, aujourd'hui. Je dois bien mériter mon salaire de cat-sitter.

À peine ai-je posé un pied hors de la voiture que Prince vient s'enrouler en miaulant autour de mes mollets.

Depuis quand a-t-il le droit de sortir ?

Je jette un coup d'œil accusateur à Jason.

– Tu l'as dressé, avoue !

– Dressé ? Kim, c'est un chat ! Il n'est même pas censé être dehors, d'ailleurs. Berenice a dû laisser une fenêtre ouverte, je n'arrête pas de lui dire de faire attention.

Il se penche pour attraper Prince, qui s'enfuit aussitôt derrière le taillis le plus proche. La mine dépitée de son propriétaire me fait rire.

– Entre avec moi, me supplie Jason, sinon il ne voudra jamais me suivre.

Mouais... Si ça ne ressemble pas à un coup fourré, ça !

Cependant, comme je suis une brave petite biquette, je vais me jeter droit dans la gueule du loup. Prince m'emboîte le pas sans discuter et, une fois à l'intérieur, me fait bruyamment savoir qu'une attitude aussi docile mérite amplement une crevette. Ou deux. Tandis que je le suis à la cuisine, Jason vérifie les fenêtres. J'entends ses pas résonner sur le sol de marbre.

Cette maison est bien trop grande pour un homme seul, même accompagné d'un chat. Et non, je ne me propose pas pour remédier à cela. C'est étrange, quand même, qu'il n'invite jamais personne... Je m'imaginais que la vie de rock star était une succession de fêtes.

Deux bras musclés entourent soudain ma taille.

– Et maintenant, murmure Jason à mon oreille, je fais comme pour le chat, je ne te laisse plus ressortir.

Sans hésiter, je lui plante mes deux coudes dans l'estomac. Il me lâche avec un grognement de douleur.

- Désolée. Réflexe d'autodéfense.
- Tu es folle !
- Ça m'a déjà sauvé la vie.

Ses yeux bleus me scrutent tandis qu'il se frotte l'estomac.

- Tu ne devrais pas traîner dans des endroits louches.
- C'est à moi de décider où je peux traîner ou pas.

Il grogne, clairement frustré.

- Comment puis-je te convaincre de rester ?
- Tu ne peux pas.
- Tu crois ça ?

Oups, j'ai dû appuyer sur un point sensible sans le savoir.

Jason s'appuie des deux mains contre le plan de travail, épaules contractées. On dirait un lutteur avant un combat.

– Ce n'est pas parce que je t'ai ouvert quelques portes que ma route a toujours été un long fleuve tranquille. Mes parents n'ont pas vraiment approuvé mon choix de carrière. En fait, si j'avais dû recevoir un dollar pour chaque « tu ne peux pas » qu'ils m'ont dit, j'aurais été millionnaire à 15 ans.

Quelle idiote, je le savais, pourtant ! À le voir aujourd'hui, si sûr de lui, j'ai tendance à perdre de vue ce détail.

– Et tu crois que le label dit amen à toutes nos propositions ? continue Jason, hors de lui. Oh non,

ils savent tellement mieux que nous comment nous vendre ! Pas de titres comme ceci, pas d'arrangements comme cela, surveillez votre image, participez à telle soirée, montrez-vous dans telle émission... Crois-moi, des « tu ne peux pas », je n'ai pas fini d'en entendre !

– Désolée.

– Tu sais, je comprends ton désir de liberté. Certains jours, j'ai envie de tout plaquer pour partir sur les routes, comme un troubadour. C'est un peu ce que font tes parents, non ?

– Les cheveux de mon père se dresseraient sur sa tête s'il t'entendait l'appeler « troubadour », mais il y a de ça, oui.

– Ils ne te manquent pas ?

– Non, pourquoi ? Nous nous voyons régulièrement. Enfin, quand nous pouvons... En fait, si nous vivions ensemble en permanence, je suis certaine que nous finirions par nous taper sur les nerfs.

Crois-moi, j'ai essayé. Mes parents sont autant faits pour mener une vie sédentaire qu'un poisson rouge pour apprendre à voler.

– Tu crois que si nous passions plus de temps ensemble, nous en viendrions à nous détester ?

– J'en suis persuadée.

– Et moi je suis persuadé du contraire.

Jason se rapproche dangereusement de moi. Entre le plan de travail dans mon dos et Prince qui s'enroule comme une liane autour de mes chevilles, je me sens piégée.

– Je crois que tu as peur, souffle Jason.

– Peur de quoi ?

– De l'amour.

Oh là, tout de suite les grands mots !

Une alarme se met à sonner dans mon esprit. Danger détecté, fuite immédiate enclenchée ! D'accord, Jason a un petit peu raison. Mais plutôt mourir que de l'admettre devant lui.

– Je n'ai peur de rien !

– En dehors des paparazzis ? Ou ne les as-tu invoqués que comme prétexte à empêcher toute relation entre nous ?

– Relation, relation... Pourquoi moi, d'abord ?

– Parce que tu es spéciale.

– Nous nous connaissons depuis un mois à peine !

– Je l'ai senti dès notre première rencontre. Et toi aussi, même si tu t'obstines à le nier. Parce que tu as peur.

Il me cherche, là...

– Arrête avec ça ! Je n'ai pas peur !

– Si, tu as peur. Tu passes ton temps à fuir.

– Je n'ai pas peur !

Je crois que Jason me connaît un peu trop bien.

Il a parfaitement compris que je ne savais pas résister à un « même pas cap ». En même temps, je me donne un alibi à bon compte. Ça devenait trop dur de résister, tant pis.

Je me plante sur mes deux jambes pour répéter :

– Je n'ai pas peur et je vais te le prouver.

J'empoigne le T-shirt de Jason par le devant et m'en sers pour le rapprocher de moi. Ma bouche se plaque sur la sienne. Je ne connais pas de moyen plus efficace pour faire taire quelqu'un. Moi y compris, d'ailleurs, parce que dès que nos lèvres se touchent, une décharge électrique me parcourt de la tête aux pieds. Mon corps s'aimante à celui de Jason. À nos pieds, Prince feule sa désapprobation avant de s'enfuir comme s'il avait vu le diable en personne. La suite n'est pas pour des yeux innocents. Jason me soulève entre ses bras pour m'asseoir sur le plan de travail et plonger son regard dans le mien.

– Tu ne vas pas t'enfuir au moment crucial, cette fois ?

– Je. Ne. M'enfuis. Pas.

– Parfait. Alors viens.

Malgré mon affirmation, il ne me fait pas entièrement confiance, parce qu'au lieu de me reposer sur mes pieds, il entreprend de me porter dans ses bras jusqu'à la chambre.

– Lâche-moi !

– Jamais.

Je n'ose pas me débattre, car nous arrivons aux escaliers et je n'aimerais pas qu'il me lâche la tête la première. Il ne me reste qu'à fermer les yeux en priant très fort pour ne pas croiser Edgar. Un parfum de brise marine m'entoure soudain. L'odeur de Jason. J'ouvre les yeux au moment où il me laisse tomber sur son matelas avec un sourire victorieux.

– C'est là où je suis censée avoir peur ?

– Si c'est le cas, dis-le avant que je ne ferme cette porte. Après, il sera trop tard.

– Ferme.

Clic. Le battant se referme et un calme étrange m'envahit. Les dés sont jetés, plus besoin de me prendre la tête. Autant profiter du moment présent. Je fais passer mon T-shirt par-dessus ma tête et adresse un sourire provocateur à Jason.

– Et maintenant ?

L'expression de Jason s'assombrit. Il ressemble tout à coup au prédateur qu'il évoquait à Bonita Point. Félin, dangereux. Il s'approche du lit et se penche sur moi.

– Maintenant, tu es à moi !

– Je n'appartiens à personne !

Pour toute réponse, il effleure ma mâchoire de baisers légers comme des ailes de papillon. Le fourmillement s'insinue sous ma peau, descend le long de mon cou, fait dresser mes tétons sous le fin tissu de mon soutien-gorge. Seule défense possible : mes mains, restées libres. Je m'en sers pour libérer son T-shirt de sa ceinture et accéder à la peau dessous. Mes doigts remontent le long de ses côtes en une chatouille aérienne. Sa respiration se bloque ; il se tortille en riant pour échapper à mon emprise.

Bien, j'ai trouvé un point faible.

Je force mes muscles amollis par le désir à réagir.

On remercie le surf de m'avoir appris comment rétablir mon équilibre.

Cinq secondes plus tard, je me retrouve au-dessus d'un Jason déstabilisé. Il est toujours secoué par le rire, mais son érection, pressée contre mes fesses, révèle une affaire bien plus sérieuse.

– Alors, qui est à qui ?

– Je me rends ! Fais ce que tu veux de moi.

Son regard plonge dans le mien. Je me laisse couler dans l'eau bleue du lagon, chaude et envoûtante comme le chant des sirènes. C'est meilleur encore que tout ce que j'avais imaginé. À tâtons, je finis de me débarrasser du T-shirt de Jason. Mon regard abandonne le lagon pour tomber dans une publicité ambulante pour les coachs sportifs. Je laisse courir mes doigts le long des pleins et des déliés de ses muscles.

J'avais tort de réclamer une séance de pose privée. Les images sont impuissantes à rendre justice à certains tableaux.

Fidèle à sa parole, Jason me laisse faire. Seule sa respiration trop rapide trahit son trouble. Je me penche pour joindre l'odorat au toucher. Je ne sais pas ce qu'il utilise comme savon, mais j'en veux pour en mettre sur mon oreiller chaque soir. Mes rêves en seraient bien plus intéressants. Je goûte de la pointe de la langue le creux parfumé à la base de son cou. Un long frémissement parcourt le corps étendu sous moi.

Ah ! Chacun son tour !

– Kim...

Et ça, c'est encore mieux que de l'entendre chanter.

Des mains audacieuses remontent mon dos à la recherche de l'agrafe de mon soutien-gorge.

Les promesses n'auront pas duré longtemps... En même temps, ce tissu superflu commençait à m'encombrer.

Libérés, mes seins se retrouvent miraculeusement à portée de la bouche de Jason. Il en agace une pointe du bout de la langue. Je me cambre en me mordant les lèvres pour retenir un gémissement.

Mes doigts s'enfoncent dans ses cheveux. Ils sont aussi épais et doux que je l'avais imaginé. Et imprégnés du même parfum que le reste de son corps.

C'est officiel, je suis accro.

La bouche de Jason continue de savourer ma poitrine tandis que l'une de ses mains se glisse plus bas, entre mes jambes. Ses doigts frottent mon clitoris à travers le tissu.

Le jean était définitivement une mauvaise idée.

Je m'arrache à la délicieuse torture qu'il me fait subir pour m'attaquer au problème majeur : les vêtements qu'il nous reste. Trop nombreux, trop épais. Un moment de flottement s'ensuit tandis que nous constatons que nos braguettes ne sont pas boutonnées du même côté.

Qui a bien pu inventer une pareille ineptie ?

Cela nous vaut une bonne crise de fou rire, qui s'achève par notre victoire sur les boutons rebelles et un baiser complice de la part de Jason. Il y a tant de tendresse dedans que mon cœur se serre.

Ne panique pas ! Tu te soucieras des conséquences plus tard ! Tu n'as peur de rien, tu te souviens ?

Nos jeans atterrissent par terre en vrac, aussitôt suivis par boxer et culotte.

Si vous voulez mon avis, la valeur des sous-vêtements est largement surestimée au vu du temps qu'on les garde au cours d'une relation.

Les mains de Jason semblent partout à la fois, les miennes choisissent de s'arrimer à ses épaules pour résister à l'assaut.

Pour un chanteur, je le trouve aussi doué de ses doigts que de sa bouche.

Enfin, jusqu'à ce qu'il entreprenne de m'embrasser de nouveau. Mon corps se remplit d'une chaleur liquide dont mon sexe constitue le cœur pulsant. Je m'accroche plus fort à lui pour ne pas être emportée par la vague. Mes jambes s'enroulent autour de sa taille. Je sens son érection frotter contre mon entre cuisses humide. Un gémissement sourd monte de ma gorge. Jason abandonne ma bouche quelques secondes pour poser ses lèvres contre mon cou.

– Kim... murmure-t-il.

Jamais je n'avais trouvé mon prénom aussi expressif. Ces trois simples lettres, dans sa bouche, contiennent des chansons entières. Mon cœur se gonfle. J'enfouis mon visage contre l'épaule de Jason pour qu'il ne voie pas mon expression. Ses mains dessinent ma poitrine, mes hanches, mes cuisses... Et, à mon tour, je me retrouve renversée sur le matelas. Cette fois, pourtant, son baiser m'a retiré l'énergie de lutter. Je laisse sa bouche suivre le même chemin que ses doigts un instant plus tôt. Sa langue dessine des signes mystérieux sur ma peau.

J'avais oublié que le sexe était si bon... Peut-être parce qu'il n'a jamais été si bon.

Je plonge mes doigts dans ses cheveux tandis que sa bouche m'emporte sur les crêtes toujours plus hautes du désir.

Il ne s'était pas vanté, il est doué.

– Attends ! Je veux...

Le reste de ma phrase se perd dans un gémissement inarticulé au moment où sa langue s'enroule autour de mon clitoris.

C'est trop bon !

Toute velléité de résistance m'abandonne. Je le laisse m'emporter dans un tourbillon de volupté. Mes reins se cambrent à sa rencontre.

– Jason !

Je crois que j'ai hurlé son nom. Décidément, il me fera manquer à toutes mes résolutions. Il me serre contre lui tandis que les vagues de plaisir déferlent, encore et encore. Sa voix chaude murmure des mots sans suite à mon oreille. Mes lèvres effleurent sa mâchoire, à l'endroit vulnérable ou celle-ci rejoint le cou.

Ai-je déjà précisé à quel point son odeur me rend folle ?

Des frissons de jouissance me secouent toujours quand je saisis délicatement le lobe de son oreille entre mes dents. Les mots d'amour se changent en grondements bas quand je commence à mordiller. La peau de Jason frémit sous mes doigts alors que j'entreprends d'en retracer la cartographie.

À défaut de photo, je me contenterai volontiers de sculpture.

– À mon tour.

Il me laisse l'allonger sur le matelas, bouche entrouverte, yeux mi-clos. La vivante image de la luxure. Je trace sa hanche du bout de l'index.

Tant de perfection en un seul homme.

Mon doigt remonte le long de ses côtes, marque l'emplacement du cœur avant de redescendre vers le nombril.

– À quoi tu joues ? grogne-t-il, impatient.

Pour toute réponse, je suis son aine d'un doigt joueur. Arrivée à l'endroit où celle-ci touche les bourses, je repars soudain en arrière, lui arrachant une protestation. Sans en tenir compte, je remonte jusqu'à ses lèvres, où je remplace brusquement mon index par ma bouche. Il m'empoigne pour approfondir notre baiser, ses deux mains sur mes fesses, son corps collé au mien pour ne me laisser

aucun doute sur l'ampleur de son excitation. Sa langue s'enroule autour de la mienne comme une supplication. Bonne joueuse, je laisse notre baiser dévier peu à peu vers le bas. Mes lèvres suivent sa jugulaire, sa clavicule, chacune de ses côtes, l'os de sa hanche et l'aîne, enfin...

– S'il te plaît, me supplie Jason en cambrant les reins.

J'adore l'entendre me supplier. Presque autant que de l'entendre chanter.

Je pose une main sur chacune de ses cuisses et lèche doucement la grosse veine qui court le long de son sexe dressé. Le bruit qui s'échappe de ses lèvres fait pulser de nouvelles ondes de plaisir dans mon bas-ventre. Je le prends dans ma bouche, savourant le goût salé de son excitation.

Ce que c'est bon...

Il plonge à son tour les doigts dans mes cheveux pour contrôler mes mouvements. Je ne sais plus très bien qui contrôle quoi, si tant est que l'un de nous deux contrôle quoi que ce soit.

Et c'est très bien comme ça.

– Arrête !

Jason tire légèrement sur mes cheveux pour m'écarter. Il se penche pour poser son front emperlé de sueur contre le mien. En posant une main sur son cou, je sens son pouls battre à toute vitesse.

– Dans la table de chevet.

J'avais presque oublié !

Toute réserve m'a quittée au moment où je suis entrée dans cette chambre. Quand je lâche prise, je ne fais pas les choses à moitié. Heureusement que l'un de nous au moins conserve un semblant de lucidité.

Je farfouille dans le tiroir, jetant par-dessus bord crayons mâchouillés, post-it en forme de notes de musique, clés USB, clés diverses, lunettes de soleil et autres gadgets pour mettre enfin la main sur le Graal : une boîte de préservatifs. Constaté qu'elle n'est même pas entamée me fait monter les larmes aux yeux sans aucune raison. Je me dépêche de l'éventrer pour en saisir un. Jason me l'arrache littéralement des mains. Dans sa hâte, il déchire contenant et contenu. Je passe instantanément des larmes au fou rire.

Ce qui, à bien y réfléchir, est plutôt inquiétant.

Jason renverse la boîte entière sur le lit pour faire bonne mesure. Nous nous lançons dans un concours de « qui ouvrira l'emballage le plus vite », que je remporte haut la main. Avec le privilège d'enfiler le latex à qui de droit. Jason me regarde procéder, alangui, cils baissés. Il parvient à m'exciter sans même me toucher. Le préservatif en place, je me positionne au-dessus de lui pour le fixer droit dans les yeux. Ses pupilles sont tellement dilatées qu'on ne distingue presque plus le bleu qui les entoure. J'effleure ses lèvres des miennes. Il me saisit par les hanches pour m'asseoir sur lui.

Sa bouche réclame propriété sur la mienne tandis qu'il fait coulisser son érection contre mon sexe humide.

– Viens.

Je ne sais pas qui l'a réclamé et cela n'a aucune importance. Nous sommes sur la même longueur d'onde. D'une main, je le guide en moi. Le sentiment de plénitude qui m'envahit est presque insoutenable. Sans les mains de Jason posées sur ma taille, je me dissoudrais en vapeur tellement j'ai chaud. Quand il donne le premier coup de reins, j'ai l'impression de voler.

Je n'ai jamais ressenti un truc pareil. Cette étrange alchimie possède des avantages certains.

Je le laisse imposer son rythme, abandonnée aux sensations. Ses mains me guident et me retiennent, son sexe enfoui en moi me fait vibrer tout entière. Je me raccroche à ses bras pour suivre le rythme. J'ai l'impression de m'être élancée trop haut sur la balançoire.

Sauf que si les balançoires produisaient cet effet, elles seraient interdites aux enfants.

Il est si beau que je suis certaine qu'il existe des lois contre ça. Mon cœur est trop fragile pour supporter ce genre de chose. Surtout s'il me regarde en prime comme si j'étais la huitième merveille du monde. Je ferme les yeux. Il s'arrête aussitôt.

– Regarde-moi ! exige-t-il.

Interrompue dans mon ascension vers le septième ciel, je grogne de frustration.

– Jason !

– Regarde-moi, répète-t-il, inflexible.

Je me tortille au-dessus de lui, sans parvenir à me dégager de son étreinte, ni à retrouver la délicieuse sensation de son sexe glissant en moi. Vaincue, je me décide à relever les paupières.

Avec un sourire victorieux, il reprend ses va-et-vient, son regard rivé au mien. Je ne devrais pas aimer son air insolent. Encore moins la tendresse affamée qui se peint sur ses traits, derrière. Seulement, l'afflux d'endorphines annihile mes réflexes de survie.

Je pourrais facilement devenir dépendante. À lui, au plaisir qu'il me donne. Je le suis sans doute déjà.

Il répète mon nom, comme une litanie. On dirait une chanson. Mon corps entier vibre comme une corde de guitare, s'arrête un instant sur la note la plus haute puis explose en un millier de particules. Jason se cambre sous moi, ses mains refermées sur mes hanches comme s'il craignait que je ne m'envole. Il a fermé les yeux au moment de jouir et c'est à moi de me perdre dans le spectacle de ses traits éperdus de plaisir. Quand il les rouvre, c'est pour prendre mon visage entre ses mains et me déposer un baiser léger sur les lèvres. Je roule sur le côté. Loin dans les tréfonds de mon esprit, je sais qu'il faudrait me lever, prendre une douche, m'habiller. Mais mon corps, encore sous l'effet du plus violent orgasme que j'aie eu depuis des années (je dirais bien de ma vie, si ça ne faisait pas un

peu pompeux), repousse la suggestion de toute sa force d'inertie. Jason m'entoure de ses bras et je me noie dans son odeur, mélange du parfum que j'adore et des effluves caractéristiques du sexe. Il tire la couette par-dessus nous et le reste du monde disparaît.

Jusqu'à demain au moins, il n'existe plus que lui. Et je n'ai pas peur.

8. *Paint it blue*

J'ai chaud. Pourquoi ai-je pris une couette aussi chaude ? L'hiver californien n'est pas si rude. Même si Violet ne chauffe pas bien, une simple couverture me suffit d'ordinaire amplement. Je me retourne pour l'écartier et mes doigts rencontrent un épiderme tiède.

Oups.

Mon esprit charge frénétiquement les bandes mémoires de la veille.

J'avais rendez-vous avec Jason pour une visite. Ensuite, nous sommes allés manger au Castle. Je devais lui annoncer que l'aventure s'arrêtait là. Et puis il m'a convaincue de le suivre à Paradise. Première erreur. Ensuite, nous nous sommes disputés. Et pour finir...

Je me redresse avec précaution pour ne pas éveiller Jason, encore profondément endormi.

Pour finir, j'ai fait une grosse bêtise.

Enfin, d'un certain point de vue. Je crois qu'il m'a manipulée en beauté... D'un autre côté, c'était la meilleure partie de jambes en l'air de ma vie. Je ne peux pas vraiment lui en vouloir pour ça.

Mon corps hésite entre protester contre l'activité inhabituelle à laquelle je l'ai soumis (cela vaut bien une séance de surf, même si les muscles mobilisés ne sont pas tout à fait les mêmes) et ronronner de bien-être au souvenir des multiples orgasmes des dernières heures.

Une bonne douche devrait mettre tout le monde d'accord.

Je ramasse mes vêtements en boule sur le sol (moins le soutien-gorge, qui s'est égaré je ne sais où) et pars à la recherche d'une douche plus éloignée de la chambre de Jason en priant pour ne pas tomber sur Edgar ou un membre du groupe en visite inopinée. À six heures du matin, les risques sont faibles, mais on ne sait jamais.

Prince déboule soudain d'une porte latérale, me fichant une frousse de tous les diables. Je retiens un cri étranglé.

Ne pas réveiller Jason.

– Tu m'as fait peur !

Il miaule en retour, sur le ton caractéristique destiné à m'informer que sa gamelle est vide. Je l'attrape avant qu'il n'ait le temps de jouer les réveille-matin et pénètre avec lui dans la pièce. Une chambre anonyme, d'aussi mauvais goût que le reste de la villa, mais équipée d'une douche individuelle. Jamais je n'ai autant béni la passion des Américains pour les sanitaires. Je referme la

porte à clé derrière moi, m'attirant les protestations de Prince.

– Désolée, la douche d'abord, la pâtée ensuite.

D'épaisses serviettes de toilette blanches garnissent les étagères. Elles n'ont même pas l'air poussiéreuses. Edgar connaît bien son travail. Je renifle le savon tout neuf posé sur le lavabo. Fleur de coton et non brise marine.

Tant pis, je m'en contenterai.

Je règle le jet d'eau sur tiède, puissance maximale.

Espérons qu'il m'éclaircira les idées par la même occasion.

C'est la première fois que je me réveille à côté de l'un de mes amants de passage. J'aurais dû me douter que rien ne se passerait normalement, avec lui. L'idée de partir en plein milieu de la nuit m'a à peine effleurée. J'avais bien d'autres sujets de préoccupation. Comme mon dixième ou douzième orgasme. Ou le magnifique corps étendu sur le mien. Je crois que nous nous sommes arrêtés pour manger, à un moment. Et regarder la télévision.

En réalité, la confusion me brouille l'esprit. Elle se communique même à Prince : il tourne autour de la pièce en miaulant comme un possédé. Je me démêle tant bien que mal les cheveux avec un peigne prévu pour des tignasses bien moins épaisses que la mienne.

Une fois propre et habillée, je pars à la recherche de mon sac et des clés de voiture qu'il contient. Prince poursuivant sa complainte, j'effectue un crochet par la cuisine pour lui servir de la pâtée. La vision des chromes étincelants me donne le bourdon. Je m'adosse au plan de travail pour regarder le chat manger.

Je veux rentrer à la maison.

Je secoue la tête. Un début de migraine vrille entre mes deux sourcils. Décidément, je ne suis pas dans mon état normal. Rentrer à la maison ? Techniquement, je n'ai pas de maison. Comme dirait mon père, notre maison, c'est l'horizon. Je trouvais ce slogan follement romantique hier encore, alors quoi ? Parce que j'ai couché avec Jason, tous mes principes s'envolent par la fenêtre ?

Je savais que c'était une mauvaise idée. Où sont passées mes clés de voiture ?

« Ce que vous cherchez se trouve au fond » : loi immuable des sacs à main. Je remonte successivement un paquet de mouchoirs, un carnet de notes, une boîte de pastilles pour la gorge, un foulard froissé et, pour finir, mon téléphone portable.

Un signe du destin ?

L'appareil est éteint. Comme d'habitude. Je ne l'allume que lorsque je veux appeler. Ceux qui cherchent à me joindre laissent un message, si c'est important. Pour une fois, il n'est pas complètement déchargé. Je fais défiler la liste de mes contacts. Beaucoup de numéros internationaux.

Avoir des amis aux quatre coins de la planète, c'est la classe. Seulement, je ne me vois appeler aucun d'eux pour leur parler de vague à l'âme. Je m'arrête sur « Kate », ma mère. Mes parents ont toujours insisté pour que je les appelle par leur prénom.

Quelle heure est-il au Guatemala ? D'ailleurs, sont-ils toujours au Guatemala ?

Nous nous appelons en général à chaque fois que nous changeons de secteur géographique. C'est l'occasion de prendre des nouvelles. En dehors de ça, il faut bien reconnaître que nous n'avons pas grand-chose à nous dire. Nous menons notre vie chacun de notre côté et c'est très bien comme ça.

Ou pas ?

Le numéro me nargue. Je n'ai jamais été du genre à appeler mes parents pour régler mes problèmes. Sauf quand ceux-ci concernaient un aspect matériel. Parcourir cent kilomètres pour venir me chercher, aucun problème. Me conseiller sur mes peines de cœur... Même à 11 ans, je savais que ce n'était pas leur rayon. « Bouge ! » était et reste pour eux la recette universelle à tous les problèmes.

Tant pis. Le simple fait de l'entendre me permettra peut-être de retrouver mes esprits.

Une sonnerie. Deux, trois, quatre, cinq... Ma mère n'est pas plus douée que moi pour la gestion des téléphones portables. Au moins, elle en a un, contrairement à mon père, qui refuse formellement de s'encombrer d'un fil à la patte.

- Kim ?
- Salut Kate.
- Où es-tu ?

Je parie mon téléphone contre une crevette que ce doit être la phrase la plus souvent prononcée dans un portable.

- Toujours à San Francisco.
- Un problème ?

Voilà qui est typique de nos relations : je l'appelle à l'improviste, elle suppose aussitôt une catastrophe.

- Non. Enfin, je ne crois pas. En fait, c'est à cause du chat...

Et je déroule sur Jason, les visites, le flirt et notre incroyable partie de jambes en l'air (même si je n'entre pas dans les détails sur ce dernier point, car Kate a beau la jouer détendue, elle reste quand même ma mère).

- Je vois, fait celle-ci quand j'ai terminé mon récit. Fais attention à toi, Kim. C'est le genre d'homme à te rapporter des ennuis.
- Je sais.
- Si tu as fini la partie reportage, pourquoi ne pas nous rejoindre ici le temps d'effectuer les

montages ? Ce serait l'occasion de passer du temps en famille.

– Kate, nous ne passons *jamais* de temps en famille.

Un silence choqué me répond au bout du fil. Je n'ai pas l'habitude de reprocher à mes parents leur mode de vie. Je tente d'atténuer la rudesse de ma remarque :

– Enfin, plus depuis...

Argh, c'est encore pire !

L'écho d'un nom qu'aucune de nous ne veut prononcer flotte un instant le long de la ligne. Mon cœur se serre. Kate se racle la gorge avant de reprendre :

– Enfin, tu sais qu'en cas de problème...

– Oui, bien sûr. Mais ce n'est pas vraiment un problème.

– Pas encore.

Merci pour ton soutien, Kate. En même temps, je m'attendais à quoi ?

– Je gère très bien, merci de t'en inquiéter.

– Kim... Tu es amoureuse de lui ?

Le combiné m'échappe des mains. Je le rattrape au vol avant de couiner dans l'écouteur :

– Certainement pas !

– Si tu le dis. Fais attention à toi, quand même.

Qu'est-ce qui lui prend ?

Nous n'avons jamais discuté de mes amours. Des détails techniques, oui. J'ai eu droit au traditionnel manuel d'éducation sexuelle (en cinq langues) et aux boîtes de préservatifs de toutes les tailles et de toutes les couleurs, mais côté sentiments, rien. Ils ont dû se dire que je leur en parlerais le moment venu.

Et c'est ce que je viens de faire, non ? Oh, merde.

– Kate, tu te rends compte que tu ne m'as jamais sorti ça du temps où je participais à des fêtes alcoolisées sur la plage à Sydney ou quand je m'initiais au saut à l'élastique ?

– Tu as toujours été une fille raisonnable. Mais...

– ... Mais ?

– C'est la première fois que tu m'appelles pour me parler d'un homme. En fait, c'est la première fois que tu me parles d'un homme tout court.

– ...

– Est-ce que tu vas bien ?

– Je viens de te le dire ! Tout va très bien.

Je dois avoir l'air aussi crédible qu'un joueur de bonneteau.

Raccrochons avant que cet appel ne tourne au désastre complet.

- Bon, il va falloir que j'y aille. Désolée de t'avoir dérangée.
- Tu ne me déranges jamais, Kim.
- Je sais. Merci, et ne t'inquiète pas.
- D'accord.

Elle ne me croit pas du tout, mais elle évite de creuser le sujet. C'est aussi pour ça que je l'aime...

Nous échangeons encore quelques banalités avant de raccrocher. Prince vient se frotter à mes mollets et je le soulève entre mes bras pour le câliner.

Au final, je ne suis pas plus avancée... Et Kate a soulevé une question que j'aurais bien laissée enfouie à tout jamais dans les limbes.

- Kim ?

L'apparition d'un Jason torse nu, mal rasé et ensommeillé sur le seuil de la cuisine achève de semer la déroute dans mon esprit.

Ce qu'il est beau...

- Déjà levée ?
- J'avais besoin de café.
- Bonne idée, approuve Jason en tendant une main dans la direction générale de la machine.
- Laisse, je m'en occupe. J'ai dû servir le chat d'abord.
- Sage décision, commente-t-il en se laissant tomber sur une chaise, la tête entre les bras.

La position m'offre une vue imprenable sur son dos musclé. J'avance d'instinct une main pour caresser la peau dorée, bien plus appétissante que n'importe quel petit déjeuner.

- Kim ? Café ?

À mon avis, Jason sera incapable d'aligner plus de deux mots tant qu'il n'aura pas eu sa tasse. Je m'arrache à la contemplation de son corps pour mettre la machine en route. Programmation fort et serré. L'arôme qui envahit la cuisine me fait saliver.

- Congélateur. Pancakes, fait Jason sans lever la tête de la table.
- Tu as oublié comment faire des phrases ?
- Café ! gémit-il pour toute réponse.

Et comment se débrouille-t-il quand il est tout seul, hein ?

Sa mine pitoyable me fait pourtant rire. Ce garçon n'est définitivement pas du matin.

Tu parles d'un sex-symbol.

J'ouvre la caverne d'Ali Baba (alias Berenice) tandis que le café passe goutte à goutte. Comme

d'habitude, le congélateur contient de quoi nourrir un régiment, et je ne compte pas le chat. Une fouille attentive me permet d'en extraire des myrtilles, des pancakes et du pain de maïs. Les placards derrière la machine à café livrent quant à eux sirop d'érable, miel et confitures.

- Tu manges ça tous les matins ? Comment fais-tu pour ne pas être obèse et diabétique ?
- Produits naturels, marmonne Jason en tournant un œil vitreux dans ma direction.
- Car bien entendu, les produits naturels ne font pas grossir, même le beurre et la farine.
- Café.
- Je ne savais pas que l'homme des cavernes prenait du café au petit déjeuner.

Son regard vitreux m'informe que l'ironie de ma remarque est passée loin au-dessus de sa cervelle endormie. J'attrape les tasses pleines pour lui en tendre une. Il la vide d'une seule lampée, me la rend aussitôt et réclame :

- Encore.

D'accord, je viens de croiser un drogué au café encore pire que moi.

Je lui donne ma tasse avant de relancer une tournée. Berenice devrait acheter de quoi le préparer au litre, avec un pareil débit ! Au moins, ça me laisse le temps de préparer les pancakes et le pain de maïs.

Jason sort de son demi-coma à la troisième tasse et au deuxième pancake.

- Tu te lèves toujours aussi tôt ?
- Souvent.
- C'est inhumain, tu sais ?
- Le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt.
- Ouais, mon père disait ça aussi. C'est sans doute pour ça qu'il a toujours pensé que j'étais un loser.
- Je n'ai jamais dit ça !
- C'est vrai, reconnaît-il avec un sourire à faire fondre une banquise, tu m'as même préparé du café.

À la base, je l'avais prévu pour moi, mais n'ergotons pas. Si cela me vaut un sourire pareil, je veux bien en refaire chaque matin.

- Au fait, j'ai pensé à quelque chose.

Et quand a-t-il eu le temps de penser ? Son cerveau ne paraissait pas vraiment en état de fonctionner, cinq minutes plus tôt.

- Oui ?
- Ne prends pas cet air méfiant, ça va te plaire.

Me voilà encore plus méfiante.

- Cet endroit a besoin d'être pris en main.
- Tu as Edgar pour ça, non ?
- Nelson. Et je parlais de la décoration, en fait. Tu conviendras avec moi qu'elle est catastrophique.

Ce point ne souffrant aucune discussion, je hoche la tête.

- Et tu es d'accord qu'on ne peut pas confier le choix de la décoration à Nelson.

Nouveau hochement de tête. Je commence à comprendre où il veut en venir. Dois-je m'inquiéter de ses tendances manipulatrices ou me réjouir d'une occasion unique ?

– Si je comprends bien, après avoir utilisé ton chat pour me séduire, tu te sers à présent de ta villa ?

– À la guerre comme à la guerre, répond-il avec un sourire insolent.

– Cette nuit ne t'a pas suffi ?

– Et toi ?

Si je lui dis oui, il sera peut-être assez vexé pour lâcher l'affaire ?

Le démon de la décoration me pousse toutefois à demander :

- J'ai carte blanche pour les aménagements ?

Les coins de sa bouche s'incurvent vers le haut, faisant ressortir sa lèvre inférieure, pendant que ces petits plis que ma mère appelle « rides du bonheur » se forment au coin de ses yeux.

Et voilà pourquoi je ne mentirai pas. D'abord, parce que c'est mal, ensuite, parce que je suis totalement incapable de résister à ce genre de sourire.

- Carte blanche et crédit illimité.

Bon, aussi parce qu'il me donne l'occasion de réaliser un fantasme. Je suis facilement corruptible, quand on y pense.

- Je suis tentée. Mais n'oublions pas qu'il s'agit d'un contrat...
- ... à durée limitée. Je sais.
- Mais tu n'y crois pas une seconde.
- Qui vivra verra.

Pas mal, comme philosophie.

Je pourrais arrêter de me prendre la tête et gérer les problèmes comme ils arrivent. Avec une maison à décorer et une exposition à préparer, de toute façon, je ne risque pas de m'ennuyer. Et j'aurai bien mérité quelques séances de massage intime.

- Bon, alors, que comptes-tu faire une fois que tu auras terminé ta cinquième tasse de café ?

– Eh bien je me disais que je pourrais retourner au lit.

Bien sûr... Vu la quantité de café qu'il a ingurgitée, j'imagine bien que ce n'est pas pour dormir.

– Parfait. Pendant ce temps, je pourrai m'intéresser à la décoration.

– Commence par la chambre.

Notre échange est interrompu par l'arrivée d'Edgar-Nelson. Cet homme doit dormir dans un placard tout habillé, comme un robot. Malgré l'heure matinale, ses vêtements sombres n'ont pas un pli et son visage rasé de près n'exprime aucune émotion.

– Le plombier sera là d'ici une heure, Monsieur.

– Parfait. Tant que nous y sommes, j'ai chargé Kim de s'occuper de revoir la décoration.

C'est peut-être un jeu de lumière, mais j'ai l'impression que Nelson a levé un sourcil. Il s'incline à la japonaise (où a-t-il appris ça ?) et je jurerais avoir entendu « Merci mon Dieu, il était temps ». Tout compte fait, je l'avais peut-être jugé un peu vite.

– Merci de lui fournir tous les renseignements nécessaires.

– Avec plaisir.

– Je vais commencer par le salon. Auriez-vous un plan de la villa ? demandé-je.

– Bien entendu. Si vous voulez bien me suivre au bureau...

L'air déçu de Jason quand j'emboîte le pas à son intendant vaut son pesant de cacahuètes. Je n'aurais rien eu contre une prolongation de nos activités nocturnes, mais je me sens comme une gamine pressée d'étrenner son nouveau jouet. Prince trotte sur mes talons. Nous devons offrir un drôle de cortège, le pingouin devant, le chat derrière et moi au milieu.

– Avez-vous beaucoup d'expérience en la matière ? me demande Nelson en me guidant à travers le labyrinthe des couloirs.

– Suffisamment.

C'est-à-dire aucune.

Mais je sens que la vérité ne lui inspirerait pas confiance. Or, j'ai besoin de son aide.

Pas question qu'il piétine mon rêve de petite fille.

– C'est heureux. Cette demeure en a le plus grand besoin, affirme-t-il en poussant une porte plaquée acajou.

Celle-ci ouvre sur une pièce aux murs couverts de cuir vert. Je reste sans voix devant la laideur de l'ensemble. La personne qui a imaginé que le cuir se marierait avec le bois exotique et le velours écarlate doit rôtir en enfer. Quant à celle qui a inventé un lustre à base de caïman empaillé, on a dû inventer un huitième cercle spécialement pour elle.

– Je vois. C'est votre bureau ?

– Hélas oui. Les plans se trouvent dans cette vitrine, deuxième rayonnage.

– À côté de... Hum, qu'est-ce que c'est, au juste ?

– Un crâne de tigre à dents de sabre conservé dans le goudron. Dieu sait comment ils se le sont procuré.

– Dieu ou le diable.

Les coins des lèvres de Nelson frémissent. *My God*, saurait-il sourire ? J'ouvre la vitrine en m'efforçant d'éviter tout contact avec la chose. Accumuler autant de détails de mauvais goût relève d'un don démoniaque.

– À qui appartenait la villa, auparavant ?

– Des Texans, laisse tomber Nelson du même ton qu'il aurait annoncé « Un couple de rats géants ».

– Oh. Ça explique tout.

En langage local, « Texan » a une signification à peu près équivalente à « plouc ». Plouc riche, mais plouc quand même.

Je sais, les préjugés, c'est mal. Il faudra que je visite le Texas, un jour, pour me rendre compte. Mais pas tout de suite.

Je trouve les plans désirés dans la boîte soigneusement étiquetée « Plans ». Il faut reconnaître à Nelson son sens de l'organisation. En dépit de la décoration, je n'ai jamais vu un bureau aussi bien rangé.

– Merci beaucoup. Je vous les rends dès que possible.

– Vous n'avez qu'à faire une photocopie.

Suis-je bête.

Le bureau dispose d'un standard digne d'un hôtel cinq étoiles, une imprimante laser, deux postes informatiques, un fax (qui envoie encore des fax de nos jours ?), une photocopieuse et tout ce que la technologie moderne peut inventer pour nous simplifier la vie. J'effectue mes photocopies sous l'œil vigilant de Nelson (son autre œil étant rivé aux écrans qui gèrent les caméras de surveillance). Il a peut-être décidé de me considérer comme une alliée dans l'affaire de la décoration, mais il coulera de l'eau sous les ponts avant que nous ne devenions vraiment potes.

– Je vous serais reconnaissant de me soumettre vos projets d'aménagement avant d'engager les travaux.

C'était trop beau pour être vrai.

Je décide de repousser à plus tard les explications au sujet de ma carte blanche et hoche la tête sans me compromettre. Mon butin serré sous le bras, je rebrousse chemin en direction du salon. Du moins j'essaye. Sans mes deux guides de tout à l'heure, l'exercice est bien moins facile qu'il n'y paraît. Ces couloirs se ressemblent tous.

Mais au fait, j'ai le plan !

Alors que, le nez collé au papier, je m'efforce de distinguer le premier étage du rez-de-chaussée, la voix de Jason me parvient par une porte entrouverte.

– Calme-toi. Que veux-tu qu'elle raconte ? Elle était inconsciente quand nous avons sauté sur le type !

De quoi ?

Mes paumes s'emperlent de sueur. Je presse le plan contre moi, soudain incapable de bouger.

Écoutez aux portes et vous entendrez toujours ce que vous auriez souhaité continuer à ignorer.

Techniquement, je n'écoutais pas aux portes, mais le résultat est le même. La conversation se poursuit. Je tends l'oreille, espérant entendre quelque chose qui démente ma première impression. En vain. Jason discute avec Tom d'un témoin, une femme, qui, d'après ce que je comprends, va publier ses mémoires au sujet d'une affaire remontant à plusieurs années. Affaire qui impliquerait les membres du groupe dans une histoire de... meurtre ?

Oh non !

**À suivre,
ne manquez pas le prochain épisode.**

Egalement disponible :

Tout ça, c'est la faute du chat ! - 2

Tout ça, c'est la faute du chat ! Je devais rester à San Francisco quelques semaines seulement, le temps d'une exposition de photos. Mais Prince, ce maudit félin, a tout fichu par terre ! Prince, et surtout son propriétaire : Jason, le beau, séduisant, irrésistible chanteur de Golden. Un aimant à problèmes ! Le genre d'homme que je fuis sans me retourner, d'ordinaire.

Seulement, je n'ai jamais su résister à un défi... Surtout quand celui-ci est aussi sexy que Jason. Alors, les problèmes, j'en fais mon affaire. Quitte à jeter mon cœur et toutes mes convictions dans la balance !

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Découvrez *Protège-moi... de toi*,
Rose M. Becker

**EXTRAIT DE
PROTÈGE-MOI... DE TOI
Vol. 1**

1. Prologue. Le corbeau

Je crois que je suis un peu – un tout petit peu – pompette. La faute à toutes ces coupes de champagne exposées en pyramide sur les nappes immaculées du buffet. Je n’ai jamais su résister aux petites bulles dorées – ni aux hommes sexy... mais c’est une autre histoire. Avec un petit rire, je descends de voiture en premier. Juchée sur mes sandales à talons rouges, je vacille et me raccroche de justesse à Angela. Ma meilleure amie se tient derrière moi, guère plus brillante dans sa mini-robe de cocktail bleue. Nous faisons de la concurrence à la tour de Pise.

– Tu penses qu’on va réussir à atteindre la porte ? me demande-t-elle, l’air dubitatif.

Mes cheveux blonds crêpés façon Brigitte Bardot au sommet de mon crâne, je hoche la tête, convaincue.

– Allez... Trois mètres, ce n’est pas la mer à boire.

Pendant que notre chauffeur s’éloigne pour ranger ma Porsche rouge – ma couleur préférée – au garage, nous titubons en direction du palier. À cause de l’alcool, les contours de mon hôtel particulier, situé dans l’Upper East Side face aux arbres verdoyants de Central Park, tremblotent. Rien de bien méchant. On dirait juste un mirage en plein désert. Et puis, nous avons bien le droit de nous amuser un peu, non ? Contrairement à ce qu’écrivent les journaux à scandales, je ne passe pas ma vie à écumer les fêtes et les night-clubs. La plupart du temps, je me trouve sur les plateaux de cinéma, face aux caméras. Ou sous l’objectif des photographes en pleine rue.

Je ne peux pas faire un pas sans que le monde entier soit au courant.

– Qu’est-ce que tu as pensé de Tim ? m’interroge Angela.

Ma meilleure amie pose sur moi ses grands yeux noisette un peu flous.

– Tim Richardson ? Le producteur de la Columbia ?

– C’est ça. Il a passé la soirée à te dévorer des yeux.

– Il essayait juste d’être pris en photo à côté de moi.

Il suffit d’ailleurs que je serre la main à un homme pour qu’on prétende les pires horreurs dès le lendemain. Rien que cette semaine, j’ai entretenu une liaison torride avec un sénateur, j’ai débauché un honnête acteur père de trois enfants et je suis tombée enceinte du prince Harry. Oui. Du prince Harry. Tout ça sans sortir de chez moi une seule fois – du moins avant ce soir. J’imagine qu’après avoir claqué la bise à Tim, je l’ai épousé en secret à la mairie à Reno.

Nombre d’amants : zéro.

Nombre de relations dans les journaux : 30.

- Et Ryan Gosling ? Il est resté parler avec toi pendant une éternité...
- Il me montrait des photos de sa fille, Angela !
- Ah oui. Pas vraiment le plan drague idéal.

Nous pouffons de rire en passant en revue les mecs de la soirée. Producteurs de cinéma, publicistes, managers, stars internationales, rappeurs couverts de chaînes en or bling-bling : il y en avait pour tous les goûts à la grande soirée organisée par les studios de cinéma qui financent mon prochain film. Et malgré cet échantillon de mâles, impossible de trouver chaussure à mon pied.

Je ne chausse pourtant pas du 54. Promis, juré.

- Tu crois que je suis trop difficile ? je demande soudain, prise d'un accès de panique.

Je m'imagine déjà en vieille actrice décatie, à moitié chauve (la faute à mes balayages dorés), et obligée de survivre grâce à des apparitions dans d'obscurcs sitcoms après avoir connu la gloire. Ou pire, dans une télé-réalité à mon nom.

- Mais non, Liz ! Respire, respire, ne t'évanouis pas.
- Je voudrais tellement trouver l'amour.

Ma fidèle assistante lève les yeux au ciel. Ah ça, oui, elle est au courant ! Elle est la seule à savoir combien je suis fleur bleue sous mes dehors de vedette ultra-libérée. La jeune femme à la moue boudeuse qui enchaîne les scandales, ce n'est pas moi. Moi, je suis plutôt du genre à chercher le grand amour. L'amour idéal, absolu. L'amour comme on rêve, petite fille, en lisant des contes de fées.

C'est kitch, je sais.

- Allons, Liz, ne fais pas cette tête. Tu finiras bien par croiser la route de ton prince charmant.
- Si on pouvait juste éviter le prince Harry...

Amusée, Angela passe un bras autour de mes épaules, dénudées par ma courte robe en soie écarlate. En dépit d'une petite brise fraîche, nous restons toutes les deux plantées sur le trottoir avec nos Louboutin et nos pochettes de soirée griffées.

– Je fiche la trouille à tous les hommes bien à cause de ma réputation sulfureuse. Quant aux autres, ils me voient soit comme un trophée à ajouter à leur collection, soit comme un bon coup de pub pour leur carrière.

Pas très glorieux, tout ça.

- Pauvre chérie ! se moque Angela. Avoir le monde entier à ses pieds : trop dur !
- C'est ça, fiche-toi de moi !

J'entraîne la traîtresse avec moi sur les marches du perron. Acquise un an plus tôt, j'ai entièrement fait rénover cette grande maison en pierre de taille répartie sur trois niveaux. Il s'agit de mon endroit

préféré au monde, mon cocon douillet : chaleureux, confortable... et préservé des intrusions du monde extérieur. Ce n'est qu'une fois devant la porte que j'aperçois le papier coincé sous le marteau en or. Un peu surprise, je le retire avec précaution alors qu'Angela recule, sur ses gardes. Brusquement nerveuse, elle jette un regard embrumé à la ronde, comme si elle s'attendait à voir surgir quelque ombre malfaisante.

– Sans doute un voisin qui se plaint du bruit.

Monsieur Miller est persuadé que je fais la bringue tous les soirs et croit entendre ma chaîne hi-fi, y compris en mon absence. Ce vieux financier grincheux ne cesse de s'en plaindre dans la presse, histoire d'apporter sa petite pierre à l'édifice de ma réputation désastreuse. Avec un haussement d'épaules, je déplie la lettre et découvre un texte composé à partir de lettres prélevées dans les journaux.

– Oh, ce n'est rien ! fais-je, presque soulagée. C'est juste la lettre d'un zinzin.

– Quoi ? s'écrie Angela.

Elle m'arrache le papier des mains. Je n'ai même pas eu le temps de lire son texte – de toute manière, je n'en avais pas l'intention. J'ai pris l'habitude d'ignorer les fans dingos et ne m'en porte pas plus mal. À côté de moi, Angela blêmit à mesure qu'elle parcourt le texte. Elle en perd son joli teint abricot.

– C'est une lettre de menaces, Liz.

– Et alors ? C'est assez courant. Toi qui lis le courrier de mes admirateurs, tu es la mieux placée pour le savoir.

En tant qu'assistante, Liz gère non seulement mon emploi du temps mais aussi mon fan-club. C'est elle qui s'occupe des énormes sacs remplis de missives que je reçois chaque semaine en provenance du monde entier. Je réponds moi-même à quelques-unes, piochées au hasard, faute de pouvoir correspondre avec tout le monde. Angela pose une main sur mon bras, inquiète.

– Ce n'est pas la première fois que je reçois ce type de lettres, non ?

Certaines personnes m'envoient de vrais pavés à caractère pornographique, d'autres me menacent et me voient comme un suppôt de Satan... sans que cela m'empêche de dormir. Angela secoue vigoureusement la tête.

– Cette missive-là est différente, Liz. Beaucoup plus violente et malsaine. On devrait prévenir la police.

– Qu'est-ce que tu racontes ? Ce n'est rien !

– On vient de retrouver cette lettre collée à ta porte. Cela veut dire que ce fou est venu devant ta maison.

– Dois-je te rappeler que la terre entière connaît mon adresse ?

Elle circule sur Internet – quand elle n'est pas directement imprimée sur les cartes qui recensent les habitations des vedettes dans New York. Et que dire des paparazzis qui ne ratent jamais une occasion de photographier la façade de mon domicile ? Je ne suis guère difficile à trouver. Heureusement, je

ne suis pas paranoïaque.

- Tu devrais prendre cette histoire au sérieux, Liz.
- Ce type n'est ni mon premier ni mon dernier fan bizarroïde.
- J'ai un mauvais pressentiment.
- Tu as tout le temps des mauvais pressentiments, je souris en lui décochant un clin d'œil. Rentrons à la maison avant d'attraper la grippe.

Je l'entraîne avec moi à l'intérieur, insouciant. Mais j'ai le temps d'apercevoir la petite lueur déterminée dans ses pupilles marron. En général, cela signifie qu'elle risque de passer bientôt à l'action. Et Angela Reynolds peut être pire que Terminator quand elle s'y met. Je pouffe de rire. Je ne serais guère étonnée qu'elle me colle une protection policière sur le dos pour le restant de mes jours...

2. Tel est pris qui croyait prendre

– Coupez !

La voix autoritaire de Steven Bradbury résonne à travers tout le plateau. Le réalisateur d'*Unbeaten*, le nouveau film que je suis en train de tourner, se précipite vers l'écran de contrôle pour visionner la dernière prise de son œil de lynx. Rien n'échappe à cet artiste méticuleux – et carrément tyrannique. Henri-Georges Clouzot ? Du pipi de chat à côté ! Je pousse un profond soupir tandis que les caméras s'éteignent, vêtue de mon costume – un simple jean et une chemise blanche.

– D'où sort cette lumière ? s'écrie Steven en regardant la scène. Pourquoi y a-t-il un reflet sur la figure de Liz ?

Rentrant la tête dans les épaules, je me fais toute petite et quitte le décor sur la pointe des pieds. Mieux vaut filer doux avec un metteur en scène de cette trempe. Mais n'est-ce pas pour avoir la chance de jouer sous sa direction que j'ai accepté le rôle difficile de Mary-Jane ? Après plusieurs succès commerciaux et des rôles très physiques dans la lignée des *Hunger Games* et *Divergente*... j'avais envie de m'essayer à autre chose. Et de relever un défi en approchant l'un des plus grands cinéastes au monde.

– Amenez-moi l'éclairagiste ! tonne Steven.

Je marche en crabe entre les caméras, histoire de ne pas me faire repérer. Car quiconque croise la route du réalisateur lorsqu'il se trouve dans cet état risque sa vie. Au minimum.

– TOUT DE SUITE !

Me faufilant hors champ avec la souplesse d'un chat, je rejoins finalement Angela. Mon amie m'attend plus loin, sur la chaise noire où s'étale mon nom en grosses lettres blanches : Liz Hamilton. Elle me tend une bouteille que je décapsule aussitôt, assoiffée. À force de répéter sans cesse le même dialogue, je suis déshydratée et vide la moitié de l'eau minérale d'une traite.

– Ça va aller ? s'inquiète mon assistante.

– Écoute, on aura sûrement fini cette prise quand je serai arrière-grand-mère... mais tout va bien.

Nous rions à voix basse afin que le maître ne nous entende pas. C'est arrivé une fois, au début du tournage. Persuadé que nous faisions des messes basses à son sujet, Steven m'a renvoyée dans ma loge le temps de statuer sur mon sort. Je n'ai pas cédé, le ton a monté, la discussion s'est envenimée... mais depuis ce jour, et parce que j'ai su lui résister, il me respecte. Même si nous travaillons dans des conditions surréalistes.

J'ai voulu un génie, j'ai un génie. C'est juste qu'il est un peu fou.

– Il paraît qu’il a giflé sa dernière actrice, me souffle Angela.

– Qu’il essaie avec moi ! souris-je. Je lui ferai une prise de karaté dont il me donnera des nouvelles.

Nous pouffons comme des gamines et j’en profite pour consulter mon portable. Depuis le début de la matinée, mon agent m’inonde de SMS pour me rappeler notre rendez-vous en fin d’après-midi à son bureau. Karl désapprouve d’ailleurs avec vigueur ma participation à *Unbeaten*. Ne m’a-t-il pas chaudement conseillé d’enchaîner avec une histoire d’espionnage plutôt que me risquer dans un film indépendant qui risque de faire un flop au box-office ? À moins que ce ne soit mon cachet, divisé par dix, qui ne l’ait affolé ?

– On fait une pause de cinq minutes ! lance le réalisateur, excédé.

À grands pas conquérants, il s’élance en direction des projecteurs qu’il ajuste lui-même en poussant des hauts cris – mais son perfectionnisme n’est-il pas à l’origine de tous ses chefs-d’œuvre ? De mon côté, je consulte les messages de ma mère qui semble bien décidée à me traîner dans toutes les soirées à la mode. C’est fou ! Elle sort plus que moi ! Quand soudain, Angela me donne un petit coup de coude.

– Regarde un peu ce que j’ai repéré !

– Où ? Où ?

Je me tords la tête comme un périscope. Angela me répond la bouche de travers, dans un discret chuchotement :

– À dix heures dix !

Je me tourne dans la bonne direction grâce à ses indications de tireuse d’élite et...

– Rhôôô ! Sexy !

Mais qu’avons-nous là ? Je recule dans mon siège en tripotant nerveusement mon Smartphone afin de me donner une contenance. Et j’admire le spécimen de grand blond aux cheveux coupés court et aux yeux verts perçants qui se tient à l’autre bout du plateau. Son torse athlétique moulé dans un simple tee-shirt noir, l’inconnu a croisé les bras sur sa poitrine – ce qui laisse poindre ses biceps. Il semble musclé mais fin, racé.

Je veux le même à la maison.

– Qui est-ce ? je demande, intriguée.

– Je n’en sais rien mais il ne te lâche pas du regard.

Le meilleur ? C’est vrai ! Monsieur Canon me fixe obstinément, comme s’il me surveillait ou m’évaluait. En raison de ma notoriété, j’ai l’habitude d’être observée, aussi bien sur les plateaux de tournage que dans les restaurants, la rue ou n’importe quel lieu public. N’est-ce pas la rançon de la gloire ? Nos regards se croisent. Cela ne dure qu’une fraction de seconde. Mais je frissonne, la peau ourlée d’une fine chair de poule. Son regard pénétrant ne me lâche pas. Et j’ai l’impression d’être

mise à nu, d'être vue, vraiment vue. Mon poulx s'emballe.

– Il est canon, ce mec.

Je ne réponds pas, secouée par la flamme étrange qui brûle dans les yeux du bel étranger. Fougue ? Passion ? Il y a quelque chose d'intense en lui. Intense et attirant. Je peine à cacher mon trouble.

– Tu penses qu'il s'agit d'un technicien ?

Avec sa gueule d'ange, ses mâchoires viriles et ses traits réguliers, il me fait penser à un acteur. Alors pourquoi suis-je incapable de mettre un nom sur son visage ? Sa photogénie transpire par tous les pores de sa peau. Je l'imagine transpercer la caméra d'un seul regard, tel James Bond, et mes doigts se crispent sur les accoudoirs de ma chaise.

Fait chaud, non ?

Armée de mon script roulotté, je m'évente sous les yeux taquins d'Angela. Ma meilleure amie pouffe dans sa barbe tandis que la température monte de plusieurs degrés. On se croirait aux Bahamas. La faute à cette bombe qui ne me lâche pas des yeux.

– Je rêve ou tu rougis ? me charrie Angela.

– Moi ? Pas du tout !

Bien entendu, je suis une fieffée menteuse et mes pommettes semblent en feu. Je rougis ! Moi ! La vedette de cinéma ! La star sulfureuse qui fait fantasmer les hommes du monde entier depuis mon apparition dans *Under Water* – un brûlot du septième art aux scènes très osées. Mais ce séduisant blond me fait un drôle d'effet.

– Un technicien a sûrement déréglé la climatisation, voilà tout ! j'ajoute, au comble de la mauvaise foi.

– Bah, voyons ! Et ça n'a aucun rapport avec Mister Yeux-de-braise ?

– C'est vrai qu'il n'est pas mal...

– Pas mal ? répète Angela, ulcérée.

OK. C'est une bombe atomique.

Mais je préfère chipoter en jouant les belles inaccessibles, même si mon assistante n'est guère dupe. Cela fait quatre ans qu'elle est entrée à mon service, me suivant dans toutes mes pérégrinations jusqu'à devenir ma plus proche confidente.

– Tu devrais lui parler, propose-t-elle.

– Chiche !

Je saute sur mes pieds tandis qu'Angela éclate de rire, guère étonnée par mon culot. Mais qui ne tente rien n'a rien. Et si, dans ma carrière, je n'ai jamais hésité à frapper à toutes les portes pour obtenir les rôles de mes rêves, je ne vais pas renoncer devant un homme, aussi attirant soit-il. Lissant ma chemise blanche d'une main ferme, je remets en place les longues mèches blondes de ma

chevelure, m'arme de mon plus beau sourire et fonce droit sur ma cible. Le tout sous l'œil intéressé de ma meilleure amie.

Attention, impact imminent !

Avec assurance, je me dirige vers mon inconnu, adossé à l'un des murs du plateau. À mesure que je m'approche, mon estomac se noue. Jamais un homme ne m'a fait frissonner comme lui. Je dois même cacher mes mains dans mon dos, afin qu'il n'en remarque pas le tremblement. Pourquoi suis-je dans cet état ? Lui ne bouge pas, nonchalant. Les épaules calées contre la paroi métallique, les bras croisés sur la poitrine, il me contemple d'un air indéchiffrable. Impossible de deviner ses pensées tandis que je le détaille des pieds à la tête : tee-shirt noir, jean brut, bottes de motard en cuir. Il a quelque chose en lui d'animal, une assurance mâle qui éclabousse tout. Le comble ? Il est encore plus séduisant de près.

Inspiration, expiration. Inspiration, expiration.

Je me plante devant lui, à l'aise. Ou du moins parviens-je à donner le change en enfonçant mes paumes moites dans mes poches. Je ne suis pas actrice pour rien ! L'inconnu ne semble guère impressionné par mon apparition. Ce qui me vexe un peu. Ignore-t-il qui je suis ?

C'est mon moment Kanye West.

Non, je ne suis pas mégalomanie – et je n'ai pas pris le melon, la pastèque ou n'importe quelle courge de grande taille (ça marche aussi avec une citrouille). C'est juste que... tout le monde sait qui je suis. Normalement. Enfin, tout le monde sauf lui... ce qui ne manque pas de piquant. Désarçonnée par son attitude, je lui décoche néanmoins un sourire radieux, en papillonnant de mes longs cils blonds.

– Dites-moi qu'on se connaît, qu'on va s'enfuir à Las Vegas et se marier cette nuit.

Quand j'y vais, j'y vais fort. L'homme me dévisage longuement, sans mot dire. Puis un lent sourire étire ses lèvres tandis qu'un éclair de malice pétille dans ses yeux. Il est craquant, comme ça !

- Vous abordez souvent les hommes de façon aussi directe ?
- Seulement les hommes sexy.
- Dois-je le prendre comme un compliment ?
- Prenez-le comme vous voulez.

Tant que vous me prenez en même temps...

Amusé par ma boutade, il me gratifie d'un demi-sourire et d'un petit rire rauque. Et sa voix. Oui, parlons de sa voix. Chaude. Grave. Basse. Scandaleusement sexy. Peut-être même interdite par la loi. À cet instant, j'ai très envie qu'il me murmure des paroles indécentes au creux de l'oreille. À la place, il m'examine discrètement comme s'il cherchait une réponse, un indice...

– Je ne vous avais encore jamais vu dans les parages... et je n'aurais pas oublié un visage comme

le vôtre.

Ni un torse pareil...

Je lui souris de plus belle, tout charme dehors, et m'appuie au mur près de lui, en pliant adroitement une jambe galbée. C'est décidé : je dois arrêter de prendre la pose comme si j'étais sur un shooting. Sans m'en rendre compte, je tripote aussi la boucle de ma ceinture. Car le regard intense et le silence de cet homme me perturbent. J'aimerais qu'il parle, y compris pour dire n'importe quoi.

Comme moi en ce moment...

- Vous êtes technicien ?
- Non.
- Acteur ?
- Non plus.
- Figurant ?
- Encore raté.

Un sourire en coin éclaire sa figure pendant que je scrute son visage aux traits parfaits. Je remarque alors le tatouage autour de son biceps gauche – une frise tribale noire à base de motifs celtes. Il veut ma peau ou quoi ? Le type *bad boy* m'a toujours fait fondre.

- Et en dehors de jouer les beaux mystérieux, que faites-vous ici ?
- Je me renseigne.

Les sourcils froncés, je recule d'un pas, la méfiance en éveil. Soudain, je n'aime pas beaucoup sa réponse.

- Vous êtes journaliste ? fais-je d'une voix plus dure, toute séduction envolée.
- Pas du tout. Et je ne suis pas en quête de ragots croustillants. Je suis seulement venu en observateur.

Pour sa défense, il n'a pas l'air d'un paparazzi en mal de scoop. J'effleure alors son avant-bras du bout des doigts. Et, de l'ongle de mon index, je dessine une longue ligne sur sa peau. Monsieur Canon ne dit rien, ne se dérobe pas. Il se contente de me fixer droit dans les yeux, sans embarras. Mais pas de grand frisson, pas de regard trouble ou de soupir sensuel. On dirait qu'il éprouve... rien du tout, en fait.

Et s'il était gay ?

Oh non, l'horreur... Imaginez la perte pour les femmes du monde entier !

Stop, Liz Hamilton ! Redescends sur terre ! Ce n'est pas parce qu'un homme est immunisé contre tes charmes qu'il est homosexuel. Je suis possédée par Puff Daddy ou quoi ? Stop à la mégalomanie ! Je retire vite ma main, prudente. Et gênée, aussi. C'est officiel : je ne lui fais pas plus d'effet qu'une vieille chaussette. Il reste froid comme un glaçon, quitte à malmener mon ego.

- Et vous avez trouvé ce que vous cherchiez ? finis-je par lancer.
- Oui. Grâce à vous, mademoiselle Hamilton.

Sans rien ajouter, il me salue d'un signe de tête et tourne les talons pour quitter le plateau où s'agitent dans tous les sens une myriade de techniciens. Le tournage ne va pas tarder à reprendre et Steven Bradbury me cherche du regard, prêt à m'enguirlander. Mais j'observe la silhouette athlétique de monsieur Canon jusqu'à ce qu'il disparaisse avant de rejoindre Angela en traînant des pieds.

- Alors ? Qui est-ce ?
- Je n'en ai pas la moindre idée.
- Quoi ? Mais comment ça s'est passé ?
- J'ai fait un four.

Moi ! Un bide ! Avec un homme ! C'est bien la première fois dans ma longue carrière. Et ça m'énerve !

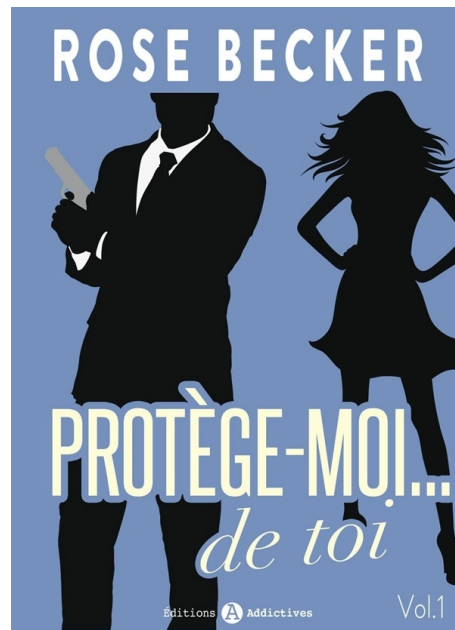
À suivre, dans le volume 1 de la série *Protège-moi... de toi*

Egalement disponible :

Protège-moi... de toi

Célèbre actrice abonnée au succès et au sommet du box-office, Liz Hamilton est une jeune femme de 22 ans, insouciant et légère. Sa vie se résume à une succession de tournages, de soirées, d'interviews – et d'amis pas toujours sincères. Jusqu'au jour où elle reçoit les lettres d'un détraqué. Des missives inquiétantes, violentes, sinistres. Habitue à évoluer dans un monde de paillettes et de faux-semblants, elle n'y accorde guère d'importance... avant que son agent n'engage un garde du corps. Et pas n'importe lequel !

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>